

LA FAMINE EN 1933, CE QUE LA  
PRESSE EN DISAIT.

1933 - 1983  
50<sup>ème</sup> anniversaire  
de la famine - génocide en UKRAINE

Club des Amis de l'Ukraine  
Paris  
1983



1933 - 1983  
50<sup>ème</sup> anniversaire  
de la famine - génocide en UKRAINE

LA FAMINE EN 1933,

CE QUE LA PRESSE

EN DISAIT

Club des Amis de l'Ukraine

Paris

1983

TABLE DES MATIERES

- Texte introductif, 1933 - 1983.
- Articles de journaux d'époque, en langue française, traitant de la famine en Ukraine suivis par quelques articles plus récents.
- Articles parus dans "Le Monde Slave" en janvier et septembre 1933.
- Brochure éditée en 1933 par la Fédération Européenne des Ukrainiens à l'Etranger.
- Autres textes édités par des organisations ukrainiennes à cette époque.
- Bibliographie : Auteurs célèbres qui ont évoqués la famine de 1933 dans leurs écrits.

\* \*  
\*

ST. VLADIMIR INSTITUTE LIBRARY  
620 SPADINA AVENUE  
TORONTO, ONT. M5S 2H4

N'oubliez pas cette date terrible. Cette année ne rappelle pas aux seuls Ukrainiens le cinquantième anniversaire d'un épisode macabre, elle met en garde le monde entier contre ce qui peut lui arriver.

L'Ukraine, qui fut l'un des pays les plus riches du monde, le pays qu'on nommait à juste titre "le grenier de l'Europe" a vu, en 1933, 6 à 8 millions de ses fils, hommes, femmes, vieillards, enfants, mourir de faim.\* Les visiteurs, qui ont pu visiter en cette année les villages d'Ukraine, décrivent d'une manière saisissante les scènes atroces auxquelles ils ont assisté. Mais personne ne leur a dit que cette famine avait été voulue, froidement et méthodiquement organisée par l'occupant moscovite, pour briser la résistance de la paysannerie ukrainienne en tant que classe, en tant que base de la résistance nationale des Ukrainiens contre l'envahisseur étranger.

Les Bolchéviks ne pouvaient pas cacher au monde la réalité de la famine et Staline lui-même a dû reconnaître, au cours du congrès du Parti de 1934, que des millions de paysans étaient morts de faim - tout en ajoutant que le chiffre des victimes avancé "par la propagande nationaliste ukrainienne" était faux et qu'il y avait, disait-il "seulement 4 millions de morts". Seulement 4 millions ! La version officielle des communistes déclarait que la famine était la suite d'une récolte particulièrement mauvaise. En réalité la récolte en Ukraine de 1932 avait été particulièrement abondante et les stocks alimentaires auraient largement suffi pour 1933 n'y aurait-il pas eu de récolte du tout ! La famine avait été organisée par le pouvoir soviétique qui réquisitionnait toutes les céréales chez les paysans d'Ukraine, de Biélorussie et du Pays des Cosaques, ne laissant même pas la quantité nécessaire pour le prochain ensemencement. L'Etat distribuait les graines de semence uniquement aux fermes d'Etat et aux fermes collectives, dont les champs étaient gardés dès le printemps par des détachements armés des jeunesses communistes, afin que nul ne puisse prendre ne fût-ce qu'un épi !

Pour sa part, le régime instauré par l'envahisseur moscovite en Ukraine, en Biélorussie et dans le Pays des Cosaques remportait un "succès" sur plusieurs tableaux : d'une part, il matait les peuples qui s'opposaient à sa domination et qui ne voulaient pas de son régime économique collectiviste ; d'autre part, le blé réquisitionné chez les paysans de ces pays fut vendu à vil prix à l'étranger, pour aggraver la crise économique qui sévissait dans certains pays agricoles de l'Europe centrale et orientale et pour rendre ces pays moins réfractaires à la propagande communiste ; enfin, les devises obtenues à bon compte de cette manière, servèrent à financer la guerre d'Espagne. Que la récolte n'était pour rien dans cette famine est prouvé par le fait que pendant cette année terrible pas un seul paysan n'est mort de faim dans les territoires habités par les Moscovites ! Et les stocks de blé, que les Bolchéviks n'avaient pas réussi à écouler à l'étranger pourrissaient dans les magasins d'Etat, tandis que, victimes d'un des crimes les plus abjectes de l'histoire, les paysans ukrainiens, affolés par la famine, en arrivaient au cannibalisme !

Nous nous trouvons ainsi en face d'un cas caractérisé de génocide, méthode mise au point par les Moscovites bien avant les Nazis et appliquée en maintes autres occasions. Les Tatares de Crimée, les Allemands de la Volga, les Ossétiens du Caucase et d'autres peuples ont disparu de la face de la terre parce qu'ils n'admettaient ni l'occupation moscovite, ni le régime communiste !

Les différentes révoltes qui ont eu lieu en Tchécoslovaquie en Pologne et dans d'autres républiques d'URSS sont des preuves de la résistance de ces peuples contre la domination de Moscou, ces peuples asservis défendent peut-être, depuis des dizaines d'années, le monde contre des tentatives dangereuses pour la Liberté !

\* \*  
\*

\* Voir le livre de Vassil Barka : "Le Prince Jaune." Editions Gallimard. 1981.

## L'EFFROYABLE DÉTRESSE DES POPULATIONS DE L'UKRAINE

Des paysans américains d'origine ukrainienne qui, après vingt ans d'absence, viennent par grâce spéciale des dirigeants soviétiques, de faire un séjour d'un mois dans leur pays natal, font un émouvant récit du pitoyable état dans lequel ils ont retrouvé leurs villages et leurs faméliques compatriotes !

*Où l'on revoit des scènes d'anthropophagie  
Pendant la moisson est belle...*

De tous les côtés du monde entier, parviennent des échos alarmants au sujet de la situation en Ukraine soviétique.

La presse officielle de l'U. R. S. S. avoue elle-même qu'il est interdit aux journalistes et aux touristes étrangers de pénétrer en Ukraine sans une autorisation spéciale. Que se passe-t-il de si effrayant dans ce pays qu'on appelait autrefois « le grenier de l'Europe » ? C'est ce qu'allaient me révéler deux voyageurs, les deux derniers qui aient quitté l'Ukraine, le 12 août dernier, après y avoir séjourné un mois.

Martha Stebalo et son mari (ce

d'ailleurs reçurent satisfaction. J'envoyais régulièrement à notre famille des sommes d'argent, en retour nous étions avisés par les autorités soviétiques que ces sommes étaient bien parvenues à leur destinataire.

» Le 1<sup>er</sup> juillet 1933, faisant partie d'une croisière de touristes américains qui voulaient visiter l'U.R.S.S., nous nous embarquâmes à New-York pour l'Europe ; nous voulions revoir notre famille et notre pays. Le 14 juillet nous débarquâmes à Léninegrad et, de là, nous nous dirigeâmes sur Moscou. Nous demandâmes alors la permission d'aller en Ukraine. Nous avons appris que cette autorisation a été refusée à tous les autres touristes, elle nous fut cependant accordée, sans doute parce que nous sommes des paysans sans instruction. Deux jours avant notre retour, il nous fut du reste proposé de diriger un kolkhoz.

» A Moscou, lorsque des amis connurent notre projet, ils nous avertirent qu'il serait probablement difficile, là-bas, de se procurer des vivres, que nous ferions bien de nous munir de provisions non périssables. Dans un « torgsin » (magasin réservé aux étrangers), nous achetâmes 200 livres de farine, dix livres de fromage, quatre livres de harengs, en effet, à Moscou, les habitants sont rationnés, mais ont de quoi manger et on peut se procurer des vivres. En outre, dans nos bagages, nous avions emporté neuf pouds (228 kilos) de vêtements.

» Après deux jours de voyage dans un wagon crasseux, nous arrivâmes à Kiev. Nous trouvâmes la ville peu changée, mais lorsque nous nous promenâmes dans les quartiers de la périphérie, nous fûmes surpris de l'aspect des gens. La plupart étaient affalés sans bouger, leurs jambes étaient enflées, ils paraissaient las et malades. D'autres marchaient courbés en deux, les yeux agrandis et fixes, personne ne parlait.

### Ruines, famine et silence

» Nous quittâmes Kiev pour les villages des environs où nous avions laissé de la famille. Quelle ne fut pas notre surprise de voir à la place des villages riants et coquets que nous avions autrefois quittés, des ruines lugubres, pas une fleur, des palissades arrachées, des arbres sans feuilles, un silence désespéré, plus de chiens aboyants, plus de basses-cours, une atmosphère de mort.



Mme MARTHA STEBALO

sont les deux voyageurs en question) s'expatrièrent de l'Ukraine, leur pays natal, en 1913, pour aller s'établir aux Etats-Unis. C'étaient de simples paysans. En 1918, ils adoptèrent la nationalité américaine, mais continuèrent à entretenir des rapports suivis avec leurs parents restés au pays. Je laisse la parole à Martha Stebalo :

— Les lettres d'Ukraine étaient rares et de plus en plus pressantes, on nous suppliait d'envoyer les vivres et de l'argent. Toutes ces demandes

Comme nous arrivions à notre village natal, le cœur oppressé, nous descendîmes du train et vîmes venir à nous la population. Les gens paraissaient énormes : « Eh bien ! pensais-je, on nous a trompés, ces gens sont très gras, donc très bien nourris », mais, comme ils s'approchaient, nous nous aperçûmes alors que cet embonpoint était dû à l'enflure des membres. Ils étaient, en outre, couverts de plaies suppurantes et dégageaient une odeur effrayante de pourriture ; à la place de vêtements, ils étaient couverts de guenilles.

Le bruit que des Américains étaient arrivés se répandit. Mon mari demanda à voir sa mère, qu'il n'avait pas vue depuis vingt ans. Hélas ! elle n'avait pas échappé au malheur général : elle était comme les autres, enflée et couverte de plaies, et quand elle comprit enfin que nous étions ses enfants, elle joignit les mains et se mit à pleurer sans pouvoir prononcer une parole. J'appris que depuis plus d'un an elle ne recevait plus d'argent ni les vivres que je lui envoyais, bien que nous fussions avisés du contraire par les autorités soviétiques.

Je demandai alors s'il y avait une épidémie pour que tout le monde fût couvert d'abcès et tellement enflé. Chacun redoutait de me répondre, car on est terriblement espionné, toute délation vérifiée est récompensée d'un peu de nourriture — et que ne ferait-on pas pour recevoir un morceau de pain ! — bref, j'appris que, poussé par la faim, afin d'avoir quelque chose dans l'estomac, on mangeait les feuilles des arbres, on grattait les troncs pour manger l'écorce, on essayait de faire avec de la sciure et des mauvaises herbes un agglomérat qu'on mangeait : que tout le monde allait mourir et que pourtant les récoltes étaient belles, mais qu'on ne pouvait y toucher car elles étaient gardées par des sentinelles juchées sur des guérites et ayant mission de fusiller tous ceux qui s'approcheraient des champs.

Je quittai ce village maudit pour la campagne de Podolie où vivaient ma mère et mes frères, à Pysarivka. Je trouvai là-bas la même désolation, ma maison vide. Je demandai alors si mes parents avaient déménagé.

Non, ils sont morts...

Mais c'est impossible : j'ai encore reçu une lettre, il y a un mois.

Ils sont morts depuis, ils sont morts de faim. Nous allons tous mourir. Dans ce village de huit cents habitants, cent cinquante déjà sont morts depuis le printemps dernier, alors que pendant toute la guerre sept des nôtres seulement ont été tués. Il n'y a eu que des naissances cette année, dont un enfant mort-né. Ah ! si seulement on pouvait venir à notre aide !

Mais n'y a-t-il pas une autorité à qui vous puissiez faire appel ?

Personne. Ce sont les autorités elles-mêmes qui sont les plus acharnées à nous détruire. On veut nous faire périr, c'est une famine organisée. La moisson n'a jamais été aussi belle, mais il nous est interdit

d'y toucher. Si nous sommes surpris coupant quelques épis c'est la géôle ou la fusillade, et dans la géôle, au bout de trois semaines, on meurt d'inanition.

### Affamés

J'ouvris alors mes paquets de farine et de harengs, ils se jetèrent dessus, prenant la nourriture à pleines mains, l'avalant aussi vite que possible. C'était un spectacle effrayant de voir ces malheureux se frayant de la sorte.

Arrêtez, leur dis-je, vous allez vous étouffer, vous n'êtes plus habitués à manger autant à la fois ; faites cuire la farine.

Non, non, nous voulons manger. Ah ! avoir de la nourriture dans l'estomac ! Laissez-nous manger. Vous ne savez pas ce que c'est !

Hélas ! deux d'entre eux devaient mourir dans la nuit. Leur estomac n'était plus habitué à digérer. On m'assura que le seul membre survivant de ma famille était un garçon de 22 ans. Il avait la taille d'un enfant, était couvert de plaies et d'ulcères et se trouvait si faible que c'est à peine s'il pouvait se tenir debout !

Mais, lui dis-je, ne pourrais-tu travailler, n'engage-t-on personne pour faire la moisson ?

Je suis trop faible. Il y en a encore quelques-uns qui peuvent travailler : ceux-là, on les emploie de 3 heures du matin à 11 heures du soir, et, comme salaire, on leur donne un boisseau de grains. Ce sont les plus heureux. Personne ne veut de nous, nous ne pouvons faire partie ni des « komsomols », ni d'aucune organisation. Nous sommes supposés être les fils des « kourkous » parce que l'Ukraine était riche autrefois.

Je me fis conduire alors à quelques verstes du village, chez des amis qui vivaient encore. Il était tard quand j'arrivai chez eux et, quand la nuit fut venue, ils me supplèrent de rester chez eux.

Il est trop dangereux de sortir maintenant, vous risquez d'être assassinés ; pour manger, il n'est pas de crime que les gens ne commettent.

Je ne pus dormir parce qu'à chaque instant les enfants se réveillaient en pleurant. « Hliba, hliba, holodni (1) », criaient-ils en pleurant.

Les parents les faisaient taire, mais, deux minutes après, le chœur recommençait.

### Scènes d'horreur

Est-il vrai, demandai-je à leurs parents, que la misère est telle qu'il y ait des cas d'anthropophagie ?

C'est pourquoi nous n'avons pas voulu que vous sortiez ce soir. Les gens qui s'aventurent à cette heure risquent d'être assassinés pour servir de pâture à ces malheureux. Quand les gens meurent, on les enterre sans cercueil. On jette sur leurs cadavres quelques pelletées de terre et la nuit, on va les déterrer. Les Kripak du village de Tchahiv ont achevé leurs deux enfants et les ont ensuite mangés. Quelques jours après, ayant appris qu'un enfant venait de mourir, ils l'ont déterré.

Dans un village aux environs d'Odessa, une femme de Kiev était allée voir son filleul, un enfant de sept ans. Lorsqu'elle entra dans la maison elle vit les deux parents affalés sur leurs chaises, la regardant d'un air étrange et hébété.

Où est mon filleul ?

Pas de réponse. Après une longue hésitation, ils la conduisirent vers le garde-manger, et là, dans une terrine, ils lui montrèrent des quartiers de viande salée. Ah ! qui nous viendra en aide, qui nous délivrera ! Qu'avons-nous fait pour souffrir de la sorte, »

Lorsque, en 1931, je visitai le musée de la révolution, à Stalingrad, je vis là des photographies de la famine de 1921 ; dix ans après, les Soviétiques consentaient à reconnaître la vérité des faits. Ces photographies représentaient des gens squelettiques et couverts de haillons, tous leurs os ressortaient et trouaient leur peau.

Les interprètes m'avouèrent aussi qu'à cette époque on avait mangé de la chair humaine dans la région de Samara.

Suzanne Berillon.

(1) Du pain, du pain, nous avons faim.

"Si le peuple meurt de faim en Ukraine, le pays de l'abondance, le grenier de l'Europe, comme on se plaisait à l'appeler autrefois, c'est parce que les dirigeants soviétiques le veulent ainsi. Ils construisent leur "nouveau régime économique" sur des millions de cadavres et l'Europe assiste impassible à ce carnage sous prétexte qu'il ne convient pas de s'immiscer dans les affaires intérieures d'un Etat." ("Gazette de Lausanne" - 18.9.1933).

"LE MATIN" du 30 août 1933 (Paris)

## LA FAMINE EN UKRAINE

**Systematiquement organisée, elle tend à la destruction d'un peuple dont le seul crime est d'aspirer à la liberté**

*D'autres témoignages viennent corroborer l'épouvantable récit de Martha Stebalo sur l'effroyable misère de ses compatriotes*

Par Suzanne Bertillon

♦ ♦ ♦ ♦ ♦  
D'après la carte ci-contre, il est facile de se rendre compte de l'importance de l'Ukraine, trop ignorée du grand public.

L'Ukraine s'étend sur une superficie de 680.000 kilomètres carrés (France, 542.000) et est peuplée de 31 millions d'habitants. C'est un des pays les plus riches du monde, aussi bien par la richesse de son sol, qui est légendaire, que par celle de son sous-sol.

Elle possède les grands gisements de fer de Krivoï Rog, le bassin houillier du Donetz et des mines de manganèse, pour ne citer que les principales matières premières.

Les terres cultivables représentent 53 % de sa superficie totale (France, 56 %) qui produisent des céréales, du sucre, de la vigne, des fruits et 86 % des fameuses cigarettes russes. En outre, sa population fournissait 4 millions de soldats aux armées du tsar.

Voilà de quoi tenter les « voleurs de patrie ». Voilà le pays que le gouvernement soviétique systématiquement veut anéantir.

Le gouvernement soviétique systématiquement veut anéantir. Hélas ! trop souvent dans l'histoire le plus fort a vécu au détriment du plus faible ; ni le gouvernement des tsars ni le gouvernement soviétique ne s'en sont privés en ce qui concerne l'Ukraine.



- ① UKRAINE ② CAUCASE DU NORD  
③ GEORGIE ④ AZERBAÏDJAN  
⑤ RUTHENIE BLANCHE ⑥ BAS-VOLGA  
⑦ KAZAKSTAN

Le degré d'intensité du pointillé correspond à celui de la famine

Les deux ont appliqué intégralement la formule « la force prime le droit ».

Alors qu'après la guerre, à ce principe barbare on a opposé le dogme généreux proclamé par Wilson : « le droit aux peuples de disposer d'eux-mêmes », dogme dont le gouvernement soviétique a machiavellement abusé pour fomenter des troubles dans nos colonies, sans cesser

ques dans nos colonies, sans cesser pour cela de martyriser l'Ukraine, dans la constitution soviétique de 1923, cependant, il semblait donner une autonomie à peu près complète à l'Ukraine, à la Géorgie, à l'Azerbaïdjan, au Turkestan, etc. Mais ceci était théorique, pour produire un effet favorable sur les pays étrangers ; en réalité, ils ne cessèrent jamais de traiter ces territoires comme des pays conquis, beaucoup plus durement qu'aucun peuple européen n'a traité ses colonies.

### Ukrainien et Russe

Ils n'ont guère laissé à ces populations que le droit de parler leur langue et ainsi d'ailleurs on peut s'assurer que la langue ukrainienne est tout à fait différente de la langue russe. Il y a autant de différence entre un Ukrainien et un Russe qu'entre un Polonais et un Russe. L'autonomie d'un peuple n'est réelle que lorsque ce peuple possède la liberté politique et économique ; or, l'Ukraine ne dispose pour son propre profit d'aucune de ses richesses. Elle est sous la souveraineté exclusive de Moscou et, contre sa volonté, sous le régime communiste.

C'est d'ailleurs pour réduire à néant tous les éléments irrédentistes que le gouvernement soviétique a organisé systématiquement l'effroyable famine qui sévit actuellement, dans l'espoir de détruire définitivement tout un peuple qui n'a eu d'autre tort que d'aspirer à la liberté.

La famine est cantonnée en Ukraine et dans le Caucase du Nord ; dans les autres parties de l'U.R.S.S., la population est rationnée mais peut se nourrir, et la presse soviétique imprimait dans la Pravda, tout récemment encore : « Dans tous le pays, l'ordre et la tranquillité régissent ; des centaines de kolchoz ont livré leur contribution de céréales ; le bien-être là-bas est très grand... La Russie marche à grands pas vers la vie magnifique que Staline lui a prédite. »

Cependant les récits des voyageurs revenant de là-bas contredisent complètement cette assertion. Je reprends le récit de Martha Stebalo (la paysanne américaine, d'origine ukrainienne, qui revient de là-bas).

### Les komsomols

Après avoir décrit la monstrueuse misère de la population, comme le *Matin* l'a publié hier, elle continua en ces termes :

— Bien souvent, ce sont les komsomols composés de brigades de jeunes gens complètement fanatisés qui sont chargés du travail agricole en Ukraine. Ils ont peut-être reçu une instruction politique intense, mais ne possèdent de l'agriculture qu'une conception rudimentaire et tout à fait insuffisante, à tel point qu'ils voulaient décortiquer les grains de millet avant de les ensemençer.

Les impôts, préparation à la famine, qu'on a fait peser sur les habitants de ce malheureux pays, sont accablants ; je puis vous en donner quelques exemples : l'impôt général est de 35 roubles par tête d'habitant et par an ; plus, des impôts en nature, ceux-ci sont variables. Par exemple, à l'époque où l'on possédait encore les vaches, il fallait payer 100 roubles par an par vache et fournir en outre au gouvernement 175 litres de lait. Dans cette proportion a été imposé tout ce qu'on possédait autrefois. Si les impôts ne

sont pas payés en temps voulu, ils sont doublés et même, en cas de récidive, triplés. Et si le paysan continue à ne pas pouvoir payer, ses biens sont confisqués ; c'est ce qui est arrivé dans toute l'Ukraine.

En plus de ces impôts obligatoires, il y a les impôts dits « volontaires », pour permettre au gouvernement d'acheter des avions, des tracteurs, etc. Récemment l'impôt « volontaire » pour activer la révolution mondiale a été supprimé.

Celui qui ne peut payer ses impôts est considéré comme « ennemi de classe », « saboteur » et « bandit » et est souvent déporté vers une destination inconnue.

**Pour se nourrir**

Ce régime a conduit le pays rapidement à la situation actuelle. Les gens commencèrent à tuer les chiens et les chats pour les manger, n'ayant plus ni basse-cour ni cheptel ; puis les chevaux s'affaiblirent de plus en plus et moururent à leur tour. Les chevaux crevés étaient dépecés aussitôt par les autorités qui, pour les empêcher de pourrir engendrant des épidémies, les imprégnaient de phénol et de chaux, puis enterraient la charogne. Pendant la nuit, des gens venaient la déterrer, mettaient les quartiers de viande dans l'eau, puis les laissaient sécher et les mangeaient ensuite. Aujourd'hui, il n'y a même plus de chevaux.

On voit parfois dans la campagne un groupe de maisons surmonté d'un drapeau noir, cela signifie que le village est vide. Tout le monde est mort de faim.

**D'autres témoignages**

Voici des coupures prises dans la presse étrangère, qui confirment le récit de Martha Stebal :

**Tchass de Roumanie. 19 août :**

Témoignages de deux ouvriers tchécoslovaques qui viennent de rentrer de l'U. R. S. S. et ont fait part de leurs impressions au Club socialiste de Prague : « La famine est terrible à Kiev. Des gens restent assis par terre dans la rue, buvant l'eau dans une boîte de conserves vide. Ils restent de cette façon pendant plusieurs jours, n'ayant pas la force de se lever et finissent par mourir sur place. Sur les places du marché de Kiev, chaque nuit, il y a huit, dix cadavres, vite dépouillés de leurs vêtements. Au matin, des charriots arrivent qui les emportent pour les enterrer. Dans les rues, loin du centre, ces cadavres restent jusqu'à complète décomposition. Des tramways, on enlève souvent deux ou trois personnes qui sont mortes à l'intérieur. Dans la rue principale, des groupes d'enfants supplient qu'on leur donne un morceau de pain et, en même temps, voient tout ce qui se trouve à leur portée. »

Brochure Brüder im No! (Berlin). Extrait-type d'un témoignage :

La disette était très grande en 1921, mais il n'y a pas de comparaison à faire avec la situation actuelle. Dans beaucoup de villages, 50 % des habitants sont morts. Une quantité de maisons restent ridés et tombent en ruines.

M. Auchagen, professeur à l'Institut oriental, sur base de témoignages de colons allemands rentrés de l'U. R. S. S. :

En Ukraine méridionale et au Caucase du Nord règne la famine qui, cette fois, est plus terrible que celle de 1921. A Kharkov, les cadavres restent par terre. Dans le district de Taganrog, une femme a tué ses trois enfants pour les manger. A Kryvorija, une femme a été arrêtée pour avoir tué son mari. A Saphievka, village dans le district de Stawropol, presque la moitié des habitants sont morts de faim.

Extraits du memorandum du docteur Otto Schiller, qui a visité ce printemps le Caucase du Nord :

A partir de l'automne 1932, la situation alimentaire de toute la région est devenue catastrophique. La population diminue par suite des déportations et des nombreux décès dus à la famine. Les villages sont dépeuplés, les cas de cannibalisme fréquents.

Le nombre des décès augmentera vers l'automne prochain. Personne ne vient en aide à la population, les autorités s'en désintéressent complètement. La famine est bien plus aiguë qu'en 1921, alors que cinq millions d'ames moururent de faim. On pourrait sauver tous les affamés s'ils pouvaient se nourrir des céréales que le gouvernement soviétique a exporté à l'étranger. La crise actuelle ne peut être résolue que par la mort de la majorité de la population.

L'appel du cardinal Innitzer, archevêque de Vienne, publié par la Reichspost et largement reproduit par la presse étrangère, demande l'envoi d'une mission de secours dans les régions affamées. Il se base sur les témoignages de Garreth Jones, ancien secrétaire de Lloyd George (Manchester Guardian) et surtout sur le memorandum extrêmement documenté du docteur Ewald Amende qui, ayant déjà contribué à l'action humanitaire de 1921 (la mission Nansen et l'American Relief Committee) tâche d'arriver au même résultat actuellement.

L'Aftonbladet, de Stockholm, écrit le 14 août :

Les mesures mystérieuses prises à l'égard des correspondants de journaux étrangers à Moscou, pour les empêcher de s'éloigner de la capitale, sont sur le point d'être expliquées. La nouvelle est générale en Ukraine et dans les régions voisines. Toutes les voies ferrées sont gardées par la troupe. Les trains sont bondés de soldats qu'on espère dans les territoires menacés. On manque de détails pour le moment, mais on affirme qu'on est à la veille d'événements graves.

"MANCHESTER GUARDIAN"  
(2.9.1933).

**FAMINE IN SOVIET  
UKRAINE**

**A Refugee's Letter**

To the Editor of the Manchester Guardian.

Sir,—Miss J. Beauchamp and Mr. E. H. Brown, in their letters to the "Manchester Guardian" of August 28 and 30 respectively, appear to doubt whether any famine exists in Soviet Ukraine. Your special correspondent's articles published in March showed clearly the situation in Ukraine early in the year. His report and reports received from other sources should have left no doubt in the mind of persons who have followed the position and who do not rely on propagandists who return from carefully managed tours that there is a serious shortage of the essential commodities of food in Soviet Ukraine.

These conditions are also confirmed by several reports which we have received from time to time from Ukrainians themselves. We have just received a letter from Bucharest dated August 25 from a refugee who escaped from Ukraine to Rumania. He says :

When the Russians started the grain collection last autumn and winter they not only took the surplus grain, as they called it, but took absolutely everything to the last grain. Nothing remained for the peasant unless he succeeded in hiding something for himself. Hunger had already started last autumn, and after Christmas deaths occurred from starvation. At first there were single instances, and then they became more frequent, and now they are dying in countless numbers. In one area north of the Crimea corpses remain unburied because there is no one to bury them. They decay where they fall, and when they are buried they are put in graves of twenty or more.

You will find whole families of peasants at the railway stations, hungry and scantily clad—peasants and their children. Many parents desert their children and go looking for bread, commit suicide, or die when starvation claims them.

We have also received reports of cannibalism, which are now so persistent that it is impossible to ignore them.—Yours, &c.,

LOUISE GIBSON.

Ukrainian Bureau, 40, Grosvenor Place, London, S.W. 1,  
August 31.

"Depuis longtemps, d'ailleurs, on pouvait lire dans le Bulletin que l'émigration ukrainienne publiée à Londres des histoires analogues de famine et d'anthropophagie.

"Les témoignages invoqués, à vrai dire, étaient bien vagues. On invoquait, par exemple, l'opinion d'un voyageur à qui les autorités soviétiques avaient interdit de descendre du train mais qui, traversant l'Ukraine en chemin de fer, avait pu se rendre compte que la situation de l'agriculture y était calamiteuse !

"Il est vrai que l'un des compagnons de M. Herriot, qui fit ce même voyage trois mois après, déclara que c'était une affreuse bourde !"

(Extrait de l'article d'Emile Vandervelde publié dans "Le Peuple" du 12 novembre 1933 et dans "La Wallonie" du 13 novembre 1933)

# La famine et l'anthropophagie en Russie

## DEUX DOCUMENTS HORRIFIANTS

*A l'heure où s'affrontent, quant à la situation intérieure de la Russie, des témoignages divers, il nous a paru de premier intérêt de publier les effroyables documents que l'on va lire.*

*Comme on le verra, l'accusation portée par M. J. Pouzyna, ancien professeur à l'université de Pétrograd, s'étaye sur deux lettres dont les auteurs, ainsi qu'il le déclare lui-même, lui sont formellement connus, mais auxquels on comprendra qu'il conserve l'anonymat, en raison des représailles implacables dont ses correspondants pourraient être l'objet de la part des autorités soviétiques.*

Les deux lettres ci-dessous, reçues du Caucase septentrional, n'ont pas besoin de commentaire. Ces documents expriment, mieux que nous ne pourrions le faire nous-même, l'horreur que la conscience humaine éprouve devant les souffrances d'un peuple destiné à la mort par son gouvernement.

Nous accusons le gouvernement soviétique de chercher à dissimuler devant l'étranger le terrifiant fléau qui ravage une grande partie de la Russie. Nous accusons également ce gouvernement de ne prêter aucune aide aux malheureux. Nous voyons dans cette conduite du pouvoir, vis-à-vis de cette détresse populaire, tout un système de terreur qui manifeste encore une fois la vraie nature du régime soviétique.

Au nom de l'humanité, nous demandons une coopération internationale pour sauver les innombrables victimes de la famine dont les lettres ci-jointes exposent les tortures.

Nous pouvons certifier l'authenticité de ces lettres dont les auteurs nous sont personnellement connus.

J. POUZINA,  
ancien professeur  
à l'université de Pétrograd.

### La faim dans le Caucase septentrional

Notre vie est un délire plein de larmes et de sang. La famine a pris de telles proportions que les gens meurent dans les rues. Un grand nombre d'affamés ont le corps entièrement violet, gonflé et couvert de plaies. Des mères désespérées ont abandonné leurs enfants en pleine rue, en fixant sur leurs habits un morceau de papier où leur nom est inscrit; d'autres, dans leur désespoir, tuent leurs propres enfants et se tuent. Partout on peut apercevoir des gens gisant, affamés, dans les établissements publics, dans les jardins et sur les marchés; l'Etat ne fait rien pour eux et reste indifférent pour tous ceux qui ne sont pas qualifiés d'ouvriers et qui ne sont pas capables de travailler.

Des files interminables de mendiants cherchent dans les immondices quelque chose pour manger; ces pauvres êtres ressemblent à des cadavres ambulants.

On ouvre les tombes des morts, dans les cimetières, pour en retirer les cadavres enterrés sommairement, afin de les manger.

(Voir la suite en 2<sup>e</sup> page,  
4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> colonnes)

SUITE DE NOTRE ARTICLE  
DE PREMIERE PAGE

Les homicides commis pour manger de la chair humaine sont très fréquents. La vente de la chair humaine, spécialement celle des enfants, est devenue chose presque ordinaire. Les mères ont peur que leurs enfants ne soient volés, égorgés et mangés ; aussi n'osent-elles plus les laisser seuls dans la rue. Dans la seule ville de Stavropol — et pendant un seul mois — on a enregistré quatre-vingts cas de disparition d'enfant. Il n'est pas rare de voir condamnés à être fusillés des anthropophages qui, non seulement ont mangé de la chair humaine, mais en ont vendu sur les marchés.

Un pays florissant est ainsi transformé en un cimetière par des barbares implacables. La population des pays de l'intérieur a déjà disparu. Des enfants, qui ressemblent à des cadavres, sont recueillis dans des voitures et transportés vers des destinations inconnues.

L'Etat cruel a tout pris, en privant la population d'un nécessaire. Il a accaparé les dernières réserves de maïs et de légumes, et les jardins privés n'existent plus. Tout ce qui restait pour les semences, dans les localités voisines, a été mangé. Il n'y a plus rien pour semer et, d'ailleurs, qui pourrait semer ?

Les homicides et les vols sont arrivés à n'être, pour beaucoup, que des actes habituels et normaux ; on tue uniquement pour pouvoir enlever les dents d'or qui permettront d'acheter quelque chose au « torgsin ». Maintenant le « torgsin » n'accepte plus les dents arrachées de cette façon.

Aucun particulier ne peut quitter sa propre ville sans une permission spéciale.

Plusieurs villes ont été placées, secrètement, en état de siège à cause des épidémies (le typhus est très fréquent). La sous-alimentation et l'usage presque exclusif de farine de maïs (les rations accordées par l'Etat ne comportent rien autre chose) sont à l'origine de cet état sanitaire.

Des prisons de l'Etat arrivent des nouvelles épouvantables. Tous les jours, une quantité de détenus meurent de faim ; les affamés ne sont pas reçus dans les hôpitaux ; les morts sont jetés par dizaines dans une seule fosse.

Une haine implacable contre les autorités augmente chaque jour et, parfois, la population va jusqu'à se jeter sur les soldats communistes pour les tuer ; très souvent les magasins du « torgsin » ont été détruits.

En général, ce qui domine, c'est une dépression morale et un sentiment de terrible lassitude.

Une femme, ne pouvant plus assister aux souffrances de ses enfants, les a tués et... les a mangés.

Une mère, qui se trouvait près du « torgsin », a reçu la nouvelle que son mari était mort de faim et que son fils aîné avait tué son petit frère pour se nourrir de sa chair.

Mais le plus terrible pour ces malheureux est de penser qu'ils sont complètement oubliés et abandonnés à la mort, sans aucune aide.

Les prix sur le marché libre, sont absolument inaccessibles. On reçoit, pour 4 à 5 roubles, un petit gobelet de farine de maïs. Les choses de première nécessité font défaut : comme les allumettes, le sel, etc. On ne peut se procurer le moindre paquet de café.

D'un côté, les uns sont en chômage tandis que les autres sont soumis à un travail forcé.

Les ouvriers sont affaiblis physiquement à un tel point que la production, dans beaucoup d'endroits, est presque nulle.

Partout : tristesse, désespoir...  
Dieu, sauve la Russie !

Les trois derniers homicides venus à notre connaissance se sont produits à 2 heures du matin. Que va-t-il nous arriver ?

Dans les champs on a beaucoup semé, mais comme la terre a été mal labourée avec les tracteurs, il y a des quantités de mauvaises herbes qui étouffent toutes les céréales. Pour lutter contre ce mal en sarclant la terre, on mobilise, dans les kolkhoses et les sovkhoses, pendant les jours de repos, tous les employés, hommes et femmes, bien qu'ils ne connaissent généralement rien du travail des champs.

Et les habitants des villes ?

Quelques-uns ont été exilés ; d'autres ont préféré fuir dans d'autres villes et mourir de faim.

Que fera le gouvernement quand il verra l'état de la récolte ?

La moitié des vignes est déjà condamnée à périr parce qu'il n'y a eu ni soufre ni vitriol et la mauvaise herbe est plus haute que la vigne.

Et maintenant — avec le renouvellement des passeports — on dit qu'on va envoyer dans le nord tous les propriétaires de maison, les personnes qui n'ont pas reçu la carte de pain ou simplement celles qui ne jouissent pas de la sympathie des autorités.

Voilà notre vie. Que peut-on dire de plus ? Ce sont des choses qu'il faudrait voir pour les comprendre et pour les croire.

#### D'un port de la mer Noire

Notre existence est toujours la même : privations et adversités. C'est le tissu habituel de notre vie.

On ne trouve plus de pain. Seuls les ouvriers en reçoivent deux livres et les employés une livre. Il y a toujours une très grande quantité de mendiants. Avant la fête du 1<sup>er</sup> mai il y avait une véritable invasion d'affamés, de voleurs, de personnes sans asile qui finissaient par mourir dans la rue. Mais comme il ne convenait pas de montrer notre misère et notre faim aux étrangers (auxquels on dit qu'il n'y a ni chômeurs ni affamés) on a employé des autocars à ramasser, même de force, dans la rue, ces misérables, comme des chiens enragés ; et ainsi ils ont disparu sans laisser de trace.

Après cela a suivi une période pendant laquelle nous avons eu l'illusion qu'il n'existait plus de mendiants. Puis, de nouveau, ils apparurent, en volant, en implorant avec larmes un petit morceau de pain, ou en... tuant pour manger la victime. On voit de plus en plus des cas d'homicide dont la faim est l'unique cause. Souvent des personnes sont arrêtées au marché pour avoir vendu de la chair humaine.

# Le Matin

-10-

Samedi 30 Septembre 1933

## L'effroyable problème de la famine en Ukraine a été posé hier par M. Mowinckel devant le conseil de la Société des nations

« C'est pour moi une question de conscience, déclare le président de l'assemblée ; il s'agit d'une œuvre purement humanitaire dont la vie de plusieurs millions d'individus est l'enjeu. »

Le conseil a décidé d'adresser à la Croix-Rouge internationale le dossier demandant l'envoi d'une mission d'enquête et de secours

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

GENÈVE, 29 septembre. — Par téléphone. — M. Mowinckel, ministre des affaires étrangères de Norvège, président en exercice du conseil de la Société des nations a été très profondément impressionné par les nouvelles qui lui parvenaient d'Ukraine. Les articles parus dans le *Matin* l'avaient mis tout d'abord en éveil, puis des pétitions formelles, des demandes de secours internationales lui ont été remises au cours de ces derniers jours. Elles étaient si nombreuses, si pressantes, si uniformément convaincantes que le ministre, bravant tous les conseils de prudence, d'inertie, se décida à agir, à faire quelque chose, à tenter coûte que coûte un effort.

Je suis allé le voir avant la séance secrète où il avait tenu à évoquer cet effroyable problème. M. Mowinckel n'est pas un Nordique sévère et distant. C'est un diplomate débonnaire, simple, humain.

— Le plus facile, m'a-t-il dit, eût été sans doute de ne rien faire. Puisqu'il s'agissait d'un pays qui n'avait pas été consulté et qui, de surcroît, n'appartenait pas à la Société des nations, je me serais trouvé parfaitement d'accord avec les règlements, en jetant au panier l'émouvante documentation qui m'a été transmise.

Mais j'estimais que je n'avais pas le droit d'é luder la difficulté d'une manière aussi administrative. C'est pour moi une question de conscience, puisqu'il ne s'agit pas ici d'un acte politique, mais d'une œuvre purement humanitaire, dont l'enjeu serait, selon certaines informations, la vie de plusieurs millions d'individus.

Je reçois chaque jour des lettres et des télégrammes de tous les coins du monde provenant d'associations ou d'organisations, ou bien me signalant des cas



M. MOWINCKEL

particuliers qui contribuent à donner une image d'ensemble. Je ne peux donc pas me faire. Je sais fort bien que, juridiquement et politiquement, une entreprise quelconque n'est pas aisée. Mais, peut-être, pourrait-on poser amicalement la question au gouvernement de Moscou, en lui demandant s'il ne jugerait pas utile d'admettre dans les régions touchées par le fléau une mission internationale d'enquête et de secours.

La séance secrète, au cours de laquelle M. Mowinckel s'est efforcé de convaincre ses collègues de la nécessité d'un geste quelconque en faveur de l'Ukraine, s'est prolongée jusqu'à 19 h. 30. Le président a déposé sur la table du conseil un volumineux dossier, dont je suis en mesure de citer quelques fragments particulièrement significatifs.

C'est d'abord la lettre du « Comité central ukrainien de secours pour l'Ukraine soviétique ».

Henry de Korab.

(Voir la suite en Dernière Heure)



## LA FAMINE EN UKRAINE SOVIÉTIQUE

**SUITE DE LA DEPECHE DE 1<sup>re</sup> PAGE  
DE HENRY DE KORAB**

Voici les passages essentiels de ce document inédit :

Les représentants soussignés du comité ukrainien central de secours pour l'Ukraine soviétique s'adressent à vous en vous priant ardemment de bien vouloir poser la question de la famine qui sévit dans l'Ukraine soviétique devant le forum de la Société des nations, et d'amener la Société des nations à organiser une action internationale en faveur de la population ukrainienne qui meurt de faim.

Les faits de famine sont incontestables malgré les efforts déployés par le gouvernement des Soviets pour voiler la vérité et pour nier l'existence de cette véritable catastrophe causée par la famine. Le fait est attesté par des milliers de lettres que nous recevons de nos compatriotes d'au delà la frontière soviétique, par des dépositions de centaines de réfugiés ukrainiens dressées en procès-verbaux, par des dépositions de personnages neutres, surtout de journalistes étrangers qui réussirent, malgré la défense des autorités soviétiques, à visiter le territoire ukrainien ravagé par la famine.

Nous n'avons pas l'intention de compliquer une action internationale par des considérations politiques et nous ne parlerons pas des raisons qui ont amené cette effroyable catastrophe dans l'Ukraine. Ces raisons sont connues du monde entier. Ce n'est un secret pour personne que l'Ukraine, pays doté par la nature de grandes richesses, a été poussé dans ce malheur par la politique économique néfaste des Soviets. Laisant de côté les considérations d'économie politique de cet anéantissement de l'Ukraine, nous en appelons à la Société des nations pour qu'elle vienne en aide aux affamés, car ceci est un effort de solidarité humaine.

Nous avons pleine confiance en la Société des nations, qui a déjà accordé, au cours des années précédentes, son aide dans des cas pareils, qu'elle organisera une action pour venir en aide à la population malheureuse, triomphera de tous les obstacles et amènera le gouvernement des Soviets à admettre une action internationale.

Voici, d'autre part, le texte *in extenso* de la lettre de M. Choulguine, ancien président du gouvernement démocratique d'Ukraine, en exil :

(SUITE)

Genève, 26 septembre 1933.

Monsieur le président,

J'ai l'honneur d'attirer tout particulièrement l'attention de Votre Excellence sur la terrible famine qui sévit en Ukraine.

Des centaines de mille, des millions d'hommes, femmes et enfants souffrent atrocement de la disette et meurent en quantité. La dépopulation menace notre riche pays, car des villages entiers sont abandonnés par leurs habitants morts ou partis à la recherche du pain. De nombreux témoignages « appartenant » aux Ukrainiens comme aux étrangers donnent de terribles détails de cette catastrophe sans pareille. Cet état de notre pays est d'autant plus paradoxal que les récoltes de 1932 et 1933 sont relativement bonnes et absolument suffisantes pour nourrir la population. Dans cette note, nous évitons les problèmes politiques que nous avons traités dans notre récent mémoire, présenté à Londres à Son Excellence le très honorable Ramsay MacDonald, président de la conférence économique. Mais nous sommes obligés de signaler ici que la famine, en Ukraine, est due, d'une part, à la collectivisation de l'agriculture introduite de force par les autorités soviétiques et surtout au stockage du blé. Les céréales enlevées en Ukraine sont destinées au ravitaillement de l'armée soviétique de la Moscovie et surtout à l'exportation.

Si les années 1932 et surtout 1933 furent aussi pénibles et tragiques pour l'Ukraine, les pronostics pour l'hiver et le printemps de l'année 1934 seront encore plus sombres.

Voilà pourquoi nous adressons, par l'intermédiaire de Votre Excellence, un ardent appel à la Société des nations et au monde civilisé en les priant de venir en aide au peuple ukrainien.

Nous prions donc Votre Excellence :

1° D'envisager les mesures susceptibles d'empêcher l'exportation du blé de l'U. R. S. S., en réalité, de l'Ukraine ;

2° D'organiser une commission d'enquête qui pourrait établir sur place l'étendue du désastre ;

3° D'organiser un secours international aux affamés de l'Ukraine.

Nous espérons que la Société des nations ne pourra passer outre à notre demande et que le monde civilisé entendra l'appel du gouvernement de la république démocratique ukrainienne se trouvant en exil.

Tous les Ukrainiens, dont plusieurs millions se trouvent dispersés dans le monde entier, vous soutiendront comme un seul homme dans cette démarche qui est dictée par une angoisse terrible pour le sort d'un grand peuple se trouvant en détresse.

Veuillez agréer, etc...

A. CHOULGUINE.

D'autres pétitions encore sont parvenues à M. Mowinckel, accompagnées de nombreuses annexes et d'une quantité de lettres émanant d'Ukrainiens et dont l'authenticité ne saurait être mise en doute.

Au cours d'un long débat, le conseil a marqué un intérêt ému pour la catastrophe dont on lui apportait le témoignage. Cependant il estima qu'il lui était impossible d'agir directement. Le dossier sera donc transmis à la Croix-Rouge internationale, et d'autre part, M. Mowinckel a été prié d'en avertir le gouvernement des Soviets à titre personnel.

Genève s'est donc heurtée à d'inévitables difficultés de procédure. Il n'en restera pas moins que le fait tragique de la famine ukrainienne a été entériné et pratiquement reconnu par la 76<sup>e</sup> session du conseil de la Société des nations.

30 SEPTEMBRE 1933

-12-

## La famine en Ukraine soviétique

La Société des nations et la Croix-Rouge sont saisies de demandes d'envoi sur place d'une mission internationale d'enquête et de secours

Nous avons eu l'occasion de souligner qu'en présence de témoignages contradictoires, il y avait une question de « la famine en Ukraine ». Nous ajoutons que la vérité sur ce point, qui ne saurait laisser indifférents les esprits libres et les cœurs généreux, pouvait être établie par l'envoi sur place d'une commission internationale libre de tous ses mouvements.

Le prince de Tokary Tokarzewski Karaszewicz, ancien ministre, nous fait connaître que le comité d'organisation de secours aux affamés de l'Ukraine, qu'il préside, sollicite de la S. D. N. et de la Croix-Rouge l'envoi sur place d'une mission de secours.

(Voir la suite en 2<sup>e</sup> page, 4<sup>e</sup> colonne)

## LA FAMINE EN UKRAINE SOVIÉTIQUE

SUITE DE NOTRE ARTICLE  
DE PREMIÈRE PAGE

Voici le passage principal de la lettre adressée par ce comité au président de la quatorzième assemblée de la S. D. N.

Le fait qu'une famine dépassant toutes les prévisions sévit en Ukraine dont les habitants meurent quotidiennement par milliers est indubitablement établi ; seules des précisions sur les proportions du cataclysme peuvent manquer.

Les nouvelles apportées par des voyageurs étrangers ou par des réfugiés qui ont pu traverser les frontières des Etats voisins ainsi que celles que contiennent les lettres qui ont échappé à la censure sont si terrifiantes que l'opinion publique s'en est déjà émue.

Des corps constitués de divers pays, des organismes créés pour venir en aide aux victimes de la famine en Ukraine ont déjà lancé par le monde entier des appels pressants. La presse a reproduit des témoignages d'une poignante tristesse.

Le comité d'organisation de secours aux affamés de l'Ukraine considère que l'envoi d'une mission internationale de secours paraît indispensable et ne doute pas que cette action ne soit soutenue non seulement par des institutions humanitaires mais aussi par les gouvernements soucieux d'éviter au monde civilisé l'accusation justifiée d'être resté indifférent devant un malheur sans précédent. Nous fondons un espoir particulier sur les gouvernements des pays où l'on détruit, faute d'acheteurs, des quantités énormes de produits alimentaires.

Le comité d'organisation de secours aux affamés de l'Ukraine appuie sa demande de la communication du texte de deux lettres reçues récemment de l'Ukraine et du témoignage d'un étranger qui a traversé tout le pays, documents dont les détails tragiques et horribles confirment ceux que nous avons publiés ici-même avant-hier.

Il importe d'autant plus de connaître la vérité, répétons-le, que la civilisation, l'humanité et la justice sont en cause.

L'envoi d'une mission internationale d'enquête et de secours peut et doit l'établir.

# MEURS SOVIÉTIQUES

Comment la population de villes entières est expulsée pour infractions à des réquisitions de produits du sol

Les impressions de voyageurs plus ou moins éminents revenant de l'U. R. S. S. ont été publiées ces temps derniers à de nombreuses reprises. Les uns nient catégoriquement l'existence de la famine qui y sévit, les autres affirment que le cannibalisme est courant dans les régions les plus éprouvées.

Or, le document que nous publions et qui est soviétique, prouve sans contestation possible que, dès l'hiver dernier, les autorités bolcheviks poursuivaient avec la plus extrême rigueur tous ceux qui profitaient de la récolte, c'est-à-dire ceux qui cherchaient à soustraire la moindre par-

mes blanches, munitions et équipement militaire sans un permis spécial de la « Kommandantur ». Toutes les armes, munitions et objets d'équipement qui sont en possession de la population, sans aucune exception (y compris ce qui est caché, enfoui, sous terre, etc.) doivent être remis dans les vingt-quatre heures après la publication du présent ordre, à la « Kommandantur ».

b) A qui que ce soit, même à ceux qui ne sont pas habitants originaires du bourg de Poltavskia, mais qui s'y trouvent au moment de la promulgation du présent ordre, de quitter le territoire du bourg sans un permis spécial de la « Kommandantur ».

c) Toute circulation sur le territoire du bourg, depuis la tombée de la nuit

LE MATIN

30 SEPTEMBRE 1933



celle de produits agricoles aux réquisitions. La population entière d'une série de localités a été, de ce fait, déportée.

Voici le texte du document en question qui se passe de plus amples commentaires :

**ORDRE**

**DU COMMANDANT DU BOURG DE POLTAVSKAIA, ARRONDISSEMENT DE SLAVIANSK (CAUCASE DU NORD).**

Poltavskaia, le 17 décembre 1932

**§ 1**

En date du 17 décembre 1932, le bureau du comité exécutif du soviét du Caucase du Nord décrète :

En raison du fait que le bourg de Poltavskaia dont le nom a été porté sur la « liste noire », continue obstinément, malgré toutes les mesures prises, à saboter toutes les ordonnances du pouvoir soviétique et qu'il se trouve manifestement mené par les koulaks ;

Tous ses habitants (paysans cultivant des terres individuelles et paysans collectivisés) devront être expulsés de la région, à l'exception des citoyens qui auront fait la preuve de leur dévouement au pouvoir soviétique pendant la guerre civile et au cours de la lutte contre les koulaks (paysans aisés), ainsi que ceux qui sont membres d'organisations communistes immigrées ;

Le soviét local, ayant d'une manière flagrante prêté la main au sabotage durant les semailles et la campagne d'approvisionnement menée par l'Etat, est déclaré dissous ;

Une « Kommandantur » extraordinaire est désignée pour exécuter l'expulsion des habitants et instaurer un régime révolutionnaire implacable dans la localité, dans le but d'assurer la sauvegarde des immeubles qui devront être évacués, des biens et du matériel d'exploitation.

Je suis nommé commandant du bourg de Poltavskaia.

En exécution du présent décret du comité exécutif du soviét du Caucase du Nord, et au nom des pouvoirs spéciaux qui me sont conférés, j'ordonne ce qui suit :

**IL EST INTERDIT :**

a) Aux habitants du bourg de porter ou bien de garder chez eux des armes de toute espèce : armes à feu et ar-

jusqu'à l'aube du jour sans laissez-passer spécial, délivré par la « Kommandantur ».

d) Tout spectacle ou réunion sur la voie publique ou dans les habitations sans permis spécial de la « Kommandantur ».

e) Tout commerce sur les marchés, sur la voie publique, dans les habitations privées, tout débit dans les cabarets, etc.

f) Toute détérioration quelle qu'elle soit ou bien la destruction de toutes constructions, immeubles d'habitation et communs, matériel d'exploitation, etc.

**§ 2**

Je prévient la population du bourg que les délinquants et surtout les personnes coupables de propagande anti-soviétique, de colportage de rumeurs provocatrices (sic), les semeurs de panique, les coupables de détérioration et de destruction de biens et du matériel d'exploitation seront passibles des peines les plus sévères de l'ordre administratif ainsi que de l'ordre judiciaire jusqu'à la peine capitale ; ils seront fusillés.

**§ 3**

Je prévient les familles dont les chefs ont pris la fuite qu'elles seront indifféremment expulsées des limites de la contrée si ces chefs de famille sont saisis ou se présentent aux pouvoirs publics ou non.

Les chefs de famille qui ont pris la fuite avant la promulgation du présent ordre sont sommés de rentrer au bourg dans les trois jours ; en cas contraire ils seront considérés comme ennemis du pouvoir soviétique avec toutes les conséquences qui découlent de ce fait.

**§ 4**

J'appelle tous ceux, parmi les ouvriers paysans collectivisés et paysans-travailleurs individuels, tous les « partisans rouges », les réservistes de l'armée rouge territoriale et les familles des soldats rouges qui sont loyalement dévoués au pouvoir soviétique à prêter leur concours à la « Kommandantur » dans la mission qui lui a été assignée.

Le commandant du bourg de Poltavskia  
KABAEFF.

Il ne faut pas croire qu'il s'agit là d'un cas isolé, quoique l'expulsion des 15.000 habitants de Poltavskia constitue à lui seul un événement d'une exceptionnelle gravité. Il suffirait de feuilleter, par exemple, collection du journal soviétique Molot (le Marteau), paraissant Rostoff-sur-le-Don, pour apprendre que la population d'une série de très localités a été expulsée pour des motifs identiques.

## LA FAMINE EN UKRAINE

Le comité international de la Croix-Rouge est saisi de la question par M. Mowinckel

[DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER]

GENÈVE, 3 octobre. — *Par téléphone.* — Avant de quitter Genève, M. Mowinckel, président du conseil de Norvège et président en exercice du conseil de la Société des nations, a fait transmettre à M. Max Huber, président du comité international de la Croix-Rouge, le dossier qu'il a réuni sur la famine en Ukraine soviétique. Celui-ci comprend quatorze pétitions émanant de différentes associations qui demandent, d'une façon pressante, une intervention internationale en faveur des malheureux souffrant de la famine en Ukraine, ainsi que la lettre du comité central ukrainien de secours pour l'Ukraine soviétique et celle de M. Choulguine, ancien président du gouvernement démocratique d'Ukraine que le *Matin* a déjà signalée. Au dossier, est jointe une lettre d'envoi du président en exercice de la Société des nations annonçant qu'il communique ces pièces au Comité international de la Croix-Rouge, après en avoir convenu avec ses collègues du conseil.

Le Comité international de la Croix-Rouge prendra connaissance de tous ces documents dans une séance extraordinaire convoquée pour jeudi après-midi.

M. Max Huber, qui présida avec tant d'autorité la Cour permanente de justice internationale de La Haye, est actuellement en villégiature à Ossingen, près de Zurich. Par téléphone, il nous a dit, ce soir, toute l'importance qu'il attache au dossier que le conseil de la Société des nations vient de lui transmettre :

— *C'est une affaire délicate qu'il faudra peut-être examiner à plusieurs reprises. Quelques jours seront probablement nécessaires avant que l'on puisse prendre une décision, étant donné les divers éléments dont il y a lieu de tenir compte.*

On comprendra que M. Max Huber ne puisse pas donner une opinion avant d'avoir étudié à fond les documents qui lui ont été confiés. C'est au comité international seul qu'il appartient de prendre les décisions nécessaires, car ce serait contraire aux traditions de la Croix-Rouge qu'un problème aussi important ne soit pas traité par le comité siégeant *in pleno*. Il se peut, d'ailleurs, qu'on juge utile de faire des démarches préalables, notamment auprès de l'alliance des sociétés de la Croix et du Croissant-Rouges de l'U. R. S. S. à Moscou, et que l'on décide de prendre des mesures préliminaires avant toute décision définitive.

Mercredi 1<sup>er</sup> Novembre 1933

## FAMINE ET ESCLAVAGE

### LA VIE EN UKRAINE EST UN ENFER

Mais M. Livitski, président du gouvernement ukrainien émigré, affirme que son pays ne mourra pas et qu'il recouvrera son indépendance

La porte s'ouvrit doucement et le Président parut. On vit entrer d'abord une grosse paire de lunettes qui éclairaient son visage comme deux phares d'auto, puis le regard transparent, un regard en veillesse chargé de soucis et de mélancolie, mais dès qu'il se mit à parler ce regard s'arma d'énergie obstinée mêlée à beaucoup de fine ironie.

M. Livitski a succédé en 1926 à l'ataman Simon Petliura lâchement assassiné comme on sait. Il est actuellement à la tête du gouvernement ukrainien en exil qui maintient la tradition de l'indépendance ukrainienne depuis l'occupation du pays par les Soviets et ne cesse de protester contre cette iniquité.

— Il y a treize ans que j'ai quitté mon pays, me dit M. Livitski, c'est donc tout de suite vous dire que je ne puis, hélas! vous donner aucune impression vécue sur les événements actuels de l'Ukraine; mais, quand même, personne mieux que moi ne peut vous en parler, puisque par ma situation je suis au cœur de toutes les informations.

» Bien que la frontière soviétique soit très sévèrement gardée, il arrive souvent, au risque des plus grands dangers, que des Ukrainiens parviennent à la franchir, et c'est ainsi que s'échappent des communistes et des non-communistes. Je puis vous dire que leurs récits concordent en tous points : la vie là-bas est un véritable enfer. On a beaucoup parlé de la famine et ses méfaits effroyables ont bouleversé l'opinion des peuples occidentaux, mais la famine n'est qu'un épisode, une calamité de plus ajoutée à tant d'autres.

» On a beaucoup parlé de nos jours de l'esclavage au temps des Pharaons, etc; de la traite des noirs dans

les temps modernes et on a fêté ces mœurs comme étant indignes d'une haute civilisation, et maintenant encore on gémit sur le sort de ces malheureux esclaves. Mais, au moins, de ce temps-là, les esclaves étaient nourris, si par chance il se rencontrait un philanthrope il pouvait les acheter pour leur donner ensuite la liberté. En U.R.S.S. rien de pareil. Toute la population là-bas est en esclavage. Le gouvernement a le droit de vie ou de mort sur le moindre citoyen; il peut l'emprisonner, l'affamer, le torturer à son gré, et le maintenir de force en territoire soviétique. Ils n'ont même pas l'espoir qu'un grand philanthrope ou un pays pourrait les acheter pour leur rendre ensuite la liberté. Les Soviets leur ont tout pris jusqu'à l'espoir même d'une vie meilleure après leur mort puisqu'ils essaient même d'exterminer la religion. Imaginez ce que c'est que la mort de l'espoir, la mort de toute illusion. Imaginez cela un instant et vous serez au-dessous de la vérité.

— Mais monsieur le Président, si pour échapper à un sort aussi épouvantable quelques éléments Ukrainiens se rattachaient au gouvernement de Moscou, les Soviets montreraient-ils autant de rigueur ?

— Il est évident qu'un pareil rapprochement ne peut être envisagé par aucun patriote véritable de l'Ukraine. Comment peut-on se réconcilier avec un pouvoir étranger qui a occupé militairement votre pays et qui le tient sous le régime barbare que vous connaissez ? Nous réclamons notre indépendance nationale et nous sommes inébranlables dans le désir et la volonté de la recouvrer. Lorsqu'un peuple de plus de 30 millions d'âmes veut être libre, tôt ou tard il le sera. Aucune entente avec le gouvernement de Moscou n'est donc admissible, avant que la liberté ne soit rendue à l'Ukraine. C'est pour cela que la masse de notre peuple reste toujours hostile au bourreau de sa liberté et soutient moralement le gouvernement national que je préside. Les Soviets appellent nos partisans « petliuriens », c'est-à-dire partisans de Simon Petliura, mon prédécesseur illustre et ami toujours regretté. Ils sont persécutés avec acharnement, mais ne sont jamais vaincus.

» Il est évident qu'en dehors des « purs » il y a toujours eu des hommes de compromis, qui ont voulu s'adapter au nouveau régime. Ils se sont inscrits au parti communiste croyant ainsi adoucir le sort de notre pays. Hélas! Ils eurent de terribles désillusions. Plusieurs communistes ukrainiens ont été, malgré leur esprit de conciliation, déportés dans le Nord, condamnés aux travaux forcés et à la peine de mort.

» Voici l'exemple le plus frappant : il s'agit de Skrypnyk — l'homme qui a appartenu à la vieille garde bolchevik, ami personnel de Lénine, un homme qui a été Ukrainien, mais qui voulait notamment concilier son esprit national avec le régime soviétique actuel. Pendant des années il a été commissaire du peuple en Ukraine et en même temps membre du comité central exécutif de toute l'Union soviétique. Eh bien! cet homme a été complètement désillusionné, en voyant toute la vanité de ses efforts pour sauver l'Ukraine. Aussi décida-t-il de protester contre le régime imposé par Moscou et tomba en disgrâce. Vivement attaqué par les agents de Staline, il s'est suicidé finalement — comme vous le savez — en juillet dernier.

Le bruit a couru qu'il a été assassiné, mais assassiné ou suicidé cela ne change rien et son sort est une preuve éclatante qu'entre les maîtres actuels de Moscou et l'Ukraine il n'y a pas de réconciliation possible.

Après cette longue tirade du président, nous posons une nouvelle question : « L'Ukraine et la Russie sont-elles véritablement des pays tout à fait distincts l'un de l'autre, les Ukrainiens ne sont-ils pas seulement une partie du peuple russe ? — La réponse a été nette et catégorique :

— Non, nous ne sommes pas des Russes. Nous sommes un peuple slave qui a ses propres traditions, un peuple beaucoup plus vieux et rattaché à une civilisation différente. La mentalité des Ukrainiens, plus rapprochée de l'esprit occidental, s'oppose visiblement à celle des Russes. N'oubliez pas que, par sa situation géographique, le territoire qu'on appelle Russie n'est plus tout à fait l'Europe et pas encore l'Asie — et peut-être la cause de tous les troubles, de tout le déséquilibre est que les mentalités de ces deux éléments n'ont jamais pu encore se fondre harmonieusement.

» Si d'aventure vous parcouriez le territoire russe et l'Ukraine en avion vous seriez frappée de voir la différence existant entre ces deux pays. Vous verriez que l'Ukraine, par certains côtés, rappelle un peu la France.

» C'est une des causes, peut-être, que nos compatriotes émigrés qui sont installés dans votre beau pays s'attachent tellement à la France, à laquelle nous sommes toujours reconnaissants pour son hospitalité.

» En quittant votre sol, après y avoir fait un court séjour, je me permets d'exprimer mon admiration pour l'esprit dans lequel en France on sait concilier l'amour de la liberté avec un patriotisme ardent. C'est un grand exemple pour les autres peuples.

— Monsieur le président, pour terminer, pouvez-vous nous dire quels sont vos plans futurs et que pronostiquez-vous sur l'avenir de l'Ukraine ?

— Je ne voudrais pas toucher ici à d'ardents problèmes politiques. Je voudrais vous dire seulement que ma conviction profonde est que le peuple ukrainien, avec l'opiniâtreté qui le caractérise, obtiendra tout ce qu'il désire. Actuellement nous sommes en deuil. La famine décime la population, nous réclamons le secours du monde civilisé. Mais nous sommes persuadés que le peuple ukrainien pourra survivre à ce terrible malheur.

» Ce n'est pas la première fois que notre pays au cours de sa

longue histoire subit un tel tre. Nous avons eu en effet dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle une période malheureuse qui porta le nom de « ruine ». En dépit de terribles infortunes, d'attaques renouvelées, l'Ukraine blessée, a toujours résisté. Elle n'aura jamais en dépit même chèrement de ses puissants ennemis, bien que leur œuvre plus monstrueuse iniquité des modernes.

» L'Ukraine vivra quand non par la suite d'un miracle, par la suite logique des événements. J'espère voir un jour mon pays rétabli dans ses droits et entrer dans la famille européenne et moderne des nations libres et indépendantes.

Suzanne Berillon



M. LIVITSKI

# Le Temps

MARDI 18 JUILLET 1933

Lettre d'U. R. S. S.

## DANS L'IMPASSE

(De notre correspondant particulier)  
Moscou, juillet.

Les lecteurs les plus distraits de la presse soviétique n'ont pu manquer d'être frappés du changement qu'elle présente depuis quelques mois. Alors que récemment encore elle était pleine d'articles et de statistiques consacrés aux résultats ou aux mécomptes de la grande industrie, elle ne s'occupe plus guère aujourd'hui que de la politique agraire. C'est à peine si de temps à autre, par exemple pour annoncer l'achèvement de l'usine de tracteurs à chenille de Tchelitabinsk ou pour commenter sévèrement la nouvelle chute du rendement dans les mines de charbon du Donbass, les journaux consentent à suspendre pour un jour ou deux la campagne acharnée qu'ils mènent autour des travaux des « champs socialistes ». Les succès du plan quinquennal ne sont plus célébrés avec la ferveur d'autan que dans quelques salons parisiens, par certains de nos intellectuels désaxés, retardataires et gobeurs, qui rivalisent de naïveté et d'ignorance des choses russes. On a à Moscou d'autres soucis. L'attention angoissée des dirigeants est désormais concentrée sur le village russe où se joue en fait le sort du régime et où se poursuit une lutte acharnée — parfois violente, mais le plus souvent sournoise — entre un gouvernement d'idéologues fanatiques et une masse paysanne foncièrement hostile à la mentalité collectiviste.

LES momments et graves débâcles de l'été et de l'automne de 1932 ont été pour les dirigeants un sérieux avertissement. Résistance passive et mauvaise volonté de la population paysanne, sabotage sournois, atteintes à la propriété collective (déclarée sacrée par la fameuse loi du 7 août 1932), répugnance du moujik à livrer son blé à l'Etat, mentalité du petit propriétaire individuel se retrouvant intacte à l'intérieur du kolchoze

collectives, mécomptes de la mécanisation, ce sont là les principales difficultés auxquelles s'est heurtée la politique des bolchevistes au village, et qui sont à l'origine de la terrible crise alimentaire de l'heure présente. Les événements du moment, que le Temps a déjà signalés, ne laissent pas à l'Etat qu'une alternative : ou céder devant le paysan, renoncer à la collectivisation forcée et donc s'avouer vaincu; ou bien aller de l'avant sans pitié, en brisant par la force toutes les résistances.

Les dirigeants décidèrent de prendre de bonne heure cette année toutes leurs précautions et de faire un effort exceptionnel. Ils procédèrent à une mobilisation des forces communistes les plus sûres, dirigèrent sur les villages une véritable offensive pour emporter d'assaut les forteresses de la « contre-révolution ». Et ce fut en mars l'envoi dans les campagnes des fameuses « sections politiques », composées de membres du parti particulièrement éprouvés, choisis après une sévère sélection pour prendre en main la direction des fermes collectives. Méthode déjà employée par Moscou pendant l'hiver 1928-1929, qui vit l'envoi au village des fameux « 25.000 », ces communistes fanatisés qui assurèrent le succès politique de la collectivisation agraire, mais qui, par leurs méthodes de terreur, excitèrent la haine du paysan et accentuèrent l'antagonisme du village et de la ville. Forcer les paysans à travailler « honnêtement » pour l'Etat, c'est-à-dire en fin de compte pour les privilèges des villes — *sic vos non vobis*, — à remplir le plan des semences, puis celui des livraisons de blés, écartar pour l'hiver prochain la menace de la famine, gagner la bataille du pain, c'est-à-dire en dernière analyse sauver le régime de l'effondrement, c'est là la tâche que le Kremlin assignait aux sections politiques en leur donnant pleins pouvoirs sur les campagnes. Ce n'était pas sans des conflits parfois violents avec les autorités communistes locales, furieuses d'être frustrées de leurs pouvoirs au profit de ces nouveaux venus, et qui se vengèrent par une petite guerre de tous les instants contre ces intrus. Moscou a tranché la question par le décret du 15 juin dernier, qui réorganisa les cellules des campagnes sur le modèle des cellules d'usines et les soumit au contrôle des sections politiques. Le triomphe de ces dernières est éclatant, mais les militants locaux désavoués sont pleins d'amertume et leur rancœur pourrait bien être dangereuse.

Les sections politiques ont-elles accompli leur tâche? Les statistiques officielles sont, en tout cas, optimistes. Le plan des semences aurait été rempli. Mais il faut se demander dans quelles conditions. D'un petit voyage dans la région des Terres-Noires, nous rapportons l'impression d'une étonnante profusion de mauvaises herbes dans les champs, de semences bâclées, de blés clairsemés dans des terres labourées à la diable. Les résultats de la récolte nous renseigneront d'ailleurs bientôt sur la véritable qualité des travaux effectués dans les campagnes sous le contrôle impitoyable, mais peut-être illusoire, des sections politiques. Le moujik a mille tours dans son sac, et n'a pas renoncé à faire vivre le pouvoir en affamant les villes. Au surplus, les mesures de coercition, si elles étaient réellement efficaces, ne pourraient que le pousser à la révolte.

En attendant avec angoisse les résultats de la bataille qui se livre cette année dans les campagnes collectivisées, la Russie s'efforce de faire durer les maigres réserves des dernières récoltes. Jamais les difficultés de la « soudure » n'ont été aussi graves. La situation alimentaire a brusquement empiré ces derniers mois, et dans des proportions telles qu'il faut remonter à 1920, à l'année de la grande famine, pour trouver un point de comparaison. La catastrophe que tout faisait prévoir aux plus aveugles et que nous annoncions ici même il y a plus d'un an (Temps du 31 mai 1932) s'est abattue sur le pays. Le silence de la presse sur ce point est un des phénomènes les plus curieux de la Russie contemporaine. Une sorte de conspiration du silence se fait autour de la situation alimentaire, dont le caractère catastrophique est pourtant le secret de Polichinelle. Des innocents qui, à Paris ou ailleurs, se livreraient au découpage le plus ingénieux de la presse soviétique n'y verraient, si j'ose dire, que du feu. La censure officielle, maîtresse du télégraphe, mutilé impitoyablement les dépêches des correspondants étrangers et ne laisse passer que des expressions édulcorées comme « graves difficultés alimentaires », éloquentes pour ceux qui connaissent la Russie soviétique, mais qui constituent de purs euphémismes au regard de la situation réelle.

En 1920, ce furent surtout les villes qui souffrirent. Les transports étaient paralysés, il n'y avait plus de monnaie stable, et les paysans refusaient de céder leurs produits contre des signes monétaires dépréciés. Mais les villages eux-mêmes,

dans leur grande majorité, gardaient quelques réserves. Actuellement, la situation est renversée. Par un paradoxe de l'économie bolcheviste, les villages souffrent de la famine, beaucoup plus que les villes. Des paysans tâchent d'atteindre les grands centres pour essayer d'y racheter le pain — produit de leur travail — que l'Etat leur a enlevé pour nourrir les classes privilégiées de la nation, à savoir : l'armée, la Guépéou, les spécialistes et ouvriers qualifiés. Aux yeux du paysan, le citoyen est devenu un parasite qui vit à ses dépens, un « darmaïede » selon l'expression russe, « celui qui mange gratis ». Mais les déplacements vers les villes sont devenus presque impossibles, les billets de chemin de fer sont plus difficiles qu'un permis de conduire à obtenir, et dans certaines régions ils ne sont donnés que sur autorisation de la Guépéou. D'ailleurs la réintroduction du système des passeports intérieurs a justement eu pour but d'empêcher les déplacements, de fixer au sol une population nomade par nature et de donner aux autorités le contrôle de la main-d'œuvre sans lequel l'économie ne saurait être véritablement « dirigée » et le pouvoir se sentir en sécurité.

La situation dans les villes, surtout dans les capitales, est un peu moins mauvaise. Mais les quantités de pain vendues par l'Etat dans les coopératives sont insuffisantes et les nombreuses catégories de la population privées de cartes alimentaires doivent se procurer leur pain soit dans les magasins d'Etat dits « commerciaux » (de 3 à 4 roubles le kilo), soit sur le marché privé, où la spéculation fait monter les prix jusqu'à 7 et 8 roubles le kilo.

Or les salaires mensuels moyens ne dépassent pas 100 roubles, et la politique déflationniste du gouvernement tend à baisser les normes des salaires aux pièces. De plus, les usines et les administrations procèdent à des licenciements de personnel, depuis que les programmes industriels ont été réduits. Or le licenciement entraîne automatiquement la privation de cartes alimentaires. Pourtant, officiellement, on continue à affirmer que l'U.R.S.S. ne connaît pas le chômage, et par suite l'assurance sociale ne joue pas.

Reste le Torgsin, où s'approvisionnent les étrangers contre des devises, et où la population « peut » acheter de la farine contre de l'or ou de l'argent. Mais cela n'est possible qu'à ceux qui ont réussi à sauver des perquisitions quelques objets précieux ou qui — la faim rendant parfois ingénieux — arrivent par un moyen quelconque à se procurer de l'or. Mais ces heureux sont rares. Le gouvernement n'avait guère prévu ce résultat de sa politique. Lorsque, l'an dernier, déjà, la campagne de stockage des céréales se heurta à des difficultés exceptionnelles, l'explication donnée officiellement fut, non pas l'absence de blés, mais la tendance de la paysannerie à cacher ses réserves pour les vendre très cher sur les marchés des kolchozes qui venaient de s'ouvrir. Les autorités semblaient convaincues de l'existence de ces réserves. Dire que la situation ne justifiait nullement cet optimisme, c'était se faire traiter de contre-révolutionnaire. Par suite, il ne pouvait être question de prendre des mesures pour prévenir la famine.

Il a fallu l'effondrement de ces derniers mois pour ouvrir les yeux aux dirigeants. Actuellement aucun communiste sérieux n'essaie plus de nier la gravité de la situation. Tout au plus s'efforce-t-on de faire croire au caractère provisoire de « ces difficultés ». Au début d'avril, le commissaire du peuple au ravitaillement Mikolov, dont la tâche est particulièrement lourde, se trouvant à Kiev, a pu constater le caractère tragique de la situation et sur ses ordres les réserves destinées à l'armée furent entamées pour secourir la population civile. Une centaine de magasins « commerciaux » s'ouvrirent. Il fut interdit d'étendre la vente à plus de vingt kilomètres de la ville.

A la famine s'ajoute son compagnon ordinaire, l'épidémie de typhus, comme ce fut le cas en 1920-1921. On signale aussi dans l'Oural des cas de peste. L'existence de ces maladies est niée officiellement, ce qui, malheureusement, ne les empêche pas d'étendre leurs ravages.

En 1920, la famine fut avouée officiellement. Le gouvernement mit la question à l'ordre du jour. Des commissions spéciales furent créées pour lutter contre le fléau et les bolchevistes firent ouvertement appel à l'aide internationale. Une telle franchise semble aujourd'hui impossible. Avouer, ce serait provoquer la question : « Comment cela est-il arrivé ? » Le gouvernement est dans l'impasse. La croyance en son habileté, si forte jusqu'ici, même chez ses adversaires, est sérieusement ébranlée, et cette baisse de prestige, qu'accroissent toute une série de capitulations à l'extérieur, ne saurait manquer d'avoir tôt ou tard d'importantes conséquences. Si abattu qu'il apparaisse à des observateurs superficiels, le moujik tient toujours dans ses mains calées le destin de la Russie.

PIERRE BERLAND.

# Le Temps

SAMEDI 22 JUILLET 1933

## La famine en Ukraine

Notre correspondant de Moscou nous télégraphie :

On sait que le journal autrichien *Reichspost* dans un article très remarqué a décrit la famine qui, selon lui, sévit en ce moment en Ukraine, au Caucase du nord et sur la Volga, et demande l'organisation de secours internationaux comme pendant la famine de 1920-1921. La presse soviétique proteste contre ce qu'elle appelle une « calomnie antisoviétique ». Elle énumère les horreurs du chômage en Autriche et se moque de ce petit pays « mendiant affamé qui vit des aumônes des puissances étrangères ».

Commentant également des informations de journaux allemands disant que la décision du gouvernement soviétique d'augmenter la quantité de blé en stockage serait motivée par le fait que « le gouvernement se trouve devant une grande disette », les *Izvestia* qualifient ces communications de pure invention. Selon l'organe officiel soviétique la décision du gouvernement d'augmenter le stockage des sovkhozes est dictée par le fait que la récolte des sovkhozes est meilleure que celle prévue en raison du dépassement du plan d'ensemencement, et également par le fait que les sovkhozes sont des entreprises d'Etat dont toute la récolte appartient à l'Etat.

# Ce que M. Edouard Herriot se gardera bien de dire au retour de son "trionphal" voyage

## La famine en Ukraine

Malgré compromissions et mots d'ordre, une heure point toutefois où la vérité se fait jour. Déjà, au cours de ces derniers mois, des échos affaiblis parvenaient aux oreilles françaises des événements de l'Ukraine, du Caucase du Nord. La presse étrangère, par la voix des journaux anglais, allemand, suisses, belges, chaque jour exposait, avec l'extension accrue du fléau, de rigoureuses et illusoire répressions, de nouvelles et vaines mesures prises pour pallier à un état de choses auquel rien, à l'heure actuelle, ne peut remédier. Bientôt, les grands organes français éveillèrent à leur tour l'attention publique sur la famine nouvelle dévastant des territoires grands comme trois fois le nôtre. *Il est impossible de faire plus longtemps le silence sur une situation effroyable, atteignant une population de 50 millions d'âmes, et constituant une honte véritable infligée à un monde qui se prétend civilisé.*

L'Ukraine, le Kouban agonisent. Chaque jour, par dizaines de milliers, des hommes meurent de faim, d'épidémies, devant des moissons magnifiques et inaccessibles. Depuis l'automne dernier, d'après une multitude de témoignages concordant trop exactement pour n'être point exacts, dix millions d'habitants — un tiers de la population — sont morts ou ont été déportés à la suite de révoltes dans la seule Ukraine. Au cours des récoltes dernières, tout le blé réquisitionné, s'est vu dirigé vers Moscou, Pétersbourg, les villes de la Russie, le Nord, afin de réaliser les exportations stipulées dans le plan agraire, de subvenir aux besoins de l'armée rouge et des membres du Parti. Résultat de cette politique injuste, inhumaine : dès février dernier, la famine sévissait avec une intensité qui l'égalait aux plus mauvais jours de 1921. Depuis, elle n'a fait qu'empirer ; les mois qui suivront la verront, hélas ! s'accroître encore. Pourtant que belles, frémissantes aux brises d'été, amples et dorées sont les moissons, plus que suffisantes à nourrir la population, si elles leur étaient réparties ! Bien que les ensemencements se fussent effec-

tués dans une proportion de 80 pour cent seulement cette année, pour l'ensemble de l'U.R.S.S., l'extraordinaire clémence des conditions atmosphériques a pallié en partie à l'incurie, l'incompétence des autorités soviétiques : on craint pourtant, avec l'automne prochain, une recrudescence de la famine.

Les moissons trop riches sont, jour et nuit, gardées par des patrouilles, surveillées de postes électées dans les champs et armées de mitrailleuses, survolées d'avions planant sur les glèbes. Le moindre vol d'épi est puni de déportation, de mort ; un mot de passe est exigé pour parcourir les cultures. Rien n'y fait : les hommes préfèrent à la lente agonie de la faim une mort subite et nourrie.

Hélas ! que peuvent un peu de blé vert, un peu d'herbe, contre la misère d'un peuple ? Suivant une progression terrible, peu à peu disparaurent des villages le bétail et la basse-cour, puis les animaux familiers, chiens et chats, enfin toute plante, la moindre tige. Les chevaux morts de faim, de maladie, sont, par les soins des autorités, enduits de phénol, de chaux, enfin enterrés au plus vite : de nuit, des gens déterrent ces cadavres, les plongent dans l'eau, les sèchent, s'en repaissent. Les villages, jadis caquetant de volailles, résonant des mille rumeurs de la vie rurale, se taisent. Pas un aboiement, un frapement d'enclume. Partout le silence, l'agonie. Actuellement on ne peut, seul ou à deux, sortir sans danger, la nuit tombée : nombreux sont les crimes commandés par la faim. On tue les mendiants, les sans-abri ; l'assassin dévore l'assassiné. Des parents achèvent leurs enfants mourants, les mettent au saloir. Procès, fusillades, rien n'y fait.

Devant de tels récits, pieds au chaud, ventre à l'aise, celui qui les lira ne pourra se défendre d'un sourire d'incrédulité supérieure : « Bourrage de crâne ! » dira-t-il, puis, conscience à peu de frais satisfait, il se replongera dans les

minuscules et égoïstes préoccupations de sa vie-journalière. Cruelle, coupable indifférence, d'autant plus coupable, cruelle, si l'on songe, en regard de la misère décrite, aux centaines de milliers de tonnes de blé détruites aux Etats-Unis, pourrissant dans les granges de l'Europe centrale : jeux de l'économie moderne... Les faits sont là, les sources de nos dires à la portée de tous ; le rapport de la commission internationale envoyée en 1921 sur le théâtre de la terrible famine ravageant l'Ukraine et le bassin du Volga, apportera l'irrévocable témoignage de faits semblables. Certains chiffres, mieux que des protestations, des cris, parlent à l'esprit : voici des chiffres :

Un Polonais établi en Ukraine, ancien gérant d'un kolkhoz, homme estimé, connu, vient avec l'autorisation du gouvernement soviétique, de gagner, le 31 juillet dernier, la Pologne, où sont établis ses enfants. Il nous livre une statistique concernant le mouvement de population des principaux villages de son district. Elle n'est pas sans intérêt, comme on en pourra juger.

(Arrondissement de Kalinowska.)

Villages : Zaliwanszezyzna, 1932, 2.500 habitants ; 1933, 1.500 habitants. Niemyzynie, 1932, 700 habitants ; 1933, 4 ou 5 familles. Kumanowska, 1932, 3.000 habitants ; 1933, 1.900 habitants. Monczyne, 1932, 1.800 habitants ; 1933, 1.300 habitants.

Charles de PEYRET-CHAPPUIS.

(Voir la suite en 3<sup>e</sup> page, 3<sup>e</sup> colonne)

# L'ORDRE

25

cent.

Directeur politique: Émile BURÉ

Directeur-Administrateur: Georges LUDWIG

## AUTOUR DU " TRIOMPHAL VOYAGE "

# Le cœur innombrable de M. Edouard Herriot

Cliché et légende ci-contre ont été publiés par *Paris-Soir*. Nos lecteurs goûteront toute la saveur de la fraternelle accolade qu'Edouard Herriot, ancien président du Conseil français, donna à Maxime Gorki, quand nous leur aurons rappelé les sentiments que nourrit celui-ci pour notre pays. En 1905, au retour d'un voyage à travers l'Amérique et l'Europe, il confia ses impressions aux lecteurs de la grande revue russe *Sborniki Znanié*. C'est ainsi que, dans un article d'une violence inouïe,



« La cordiale entrevue à Moscou de M. Edouard Herriot et du grand écrivain russe Maxime Gorki »

il fit de la France un portrait ignoble, qui ne déshonora d'ailleurs que celui qui le traça. Après l'avoir comparée à une fille publique, Gorki termina par cette abominable apostrophe :

**« REÇOIS DONC MON CRACHAT DE BILE ET DE SANG. Ô TOI QU'ON APPELLE LA BELLE FRANCE ! »**

Depuis, que nous sachions, il n'est jamais revenu sur son jugement, il n'a jamais rétracté son insulte — infamante, répétons-le, pour lui seul — il n'a jamais eu le moind-

dre mot qui pût faire penser que sa haine était tombée.

Edouard Herriot n'aura pas été que ridicule au cours de son « triomphal » voyage au pays des Soviets.

# Ce que M. Herriot ne dira pas

## La famine en Ukraine

### Où l'inconscience confine à l'odieux

Lentement, et poursuivant son triomphal périple, M. Edouard Herriot regagne la France... S'abîmant en une douce rêverie de paix, d'universel amour, concert mondial irrésistible sans l'ample, le magnifique accord des voix russes, voici longtemps déjà qu'il a pris la plume afin d'exalter, au détriment d'une modestie célèbre, mais surfaite, son œuvre personnelle : « On ne conquiert vraiment les peuples que par la bonté », écrivit-il alors. Voici que ces mots prennent des circonstances présentes un son d'amère ironie. Il omeltait déjà l'Ukraine, tant d'autres pays meurtris par les armes, pillés, ravagés, domptés par la violence des troupes soviétiques.

Il existe, chacun peut voir, une photographie extrêmement curieuse et révélatrice en ce qui concerne la psychologie du maire perpétuel de Lyon. Elle représente ce dernier et M. MacDonald la main dans la main, les yeux dans les yeux et, dans ceux du Premier français, l'on devine, on

présent au coin de la lourde paupière comme une petite larme brillante, d'émotion sentimentale, d'attendrie reconnaissance. Ne désespérons pas de voir bientôt une semblable enlaidissant d'une fraternelle et pure étreinte quelque Kostycheff ou autre Molotov à notre ex-président du Conseil.

Le « romantisme diplomatique » de M. Herriot l'incite à se laisser glisser entre les rives d'une Neva enchantée ; poète, il laisse trop souvent ses prunelles errer sur le jeu de nuages dorés de chimériques espoirs pour apercevoir les embûches des rives. Dernière et illustre victime du charme slave, il écoute dans l'air on ne sait quel accord de balalaïkas... Il ne voit point la situation quasi désespérée d'un régime qui attend son seul secours de l'étranger, d'un seul étranger peut-être, de lui. Ou plutôt, s'il envisage cette réalité, elle le flatte doucement en son amour-propre : quel sort digne d'envie que de se poser en sauveur d'un régime! Peu importe que ce soit celui des « voleurs de patrie » ! Laïque et organisé, mais tout plein de la mystique humanitaire et humaniste des premiers temps de la Troisième, son seul désir, sa seule ambition se résume en ces mots : « Aimez-moi. Pourquoi ne voulez-vous pas m'aimer ? Je veux qu'on m'aime. » Trois fois président du Conseil, maire inamovible de Lyon depuis 1905, actuel président du parti radical, du groupe parlementaire de ce même parti, de la Commission des Affaires étrangères à la Chambre, ajoutant à ses titres de gloire celui de savoir apprécier la Russie à sa juste valeur dans le jeu des puissances sur l'arène européenne, comment n'obtiendrait-il point des Soviets, tout empreints d'une ruse asiatique, l'hommage empressé, tout l'amour auquel il aspire ? Le principe posé par l'ex-président du Conseil au moment de la signature du pacte de non-agression franco-soviétique, à la base de toute politique extérieure correcte « vraiment républicaine et pacifiste », énoncé dans ses articles en lettres italiques comme constituant un porche imposant à l'édifice branlant de son raisonnement : *Ne jamais s'occuper du régime politique des pays avec lesquels nous désirons avoir des relations amicales* ne semble-t-il pas vraiment, en sa candeur, fleurir comme un parfum d'inconscience s'appliquant aux rapports établis avec un Etat dont la prin-

cipale mission semble une propagande acharnée s'infiltrant au plus intime des nations pour les désagréger ? M. Herriot rappelle avoir appliqué cette règle à l'Italie fasciste, à laquelle il rend un hommage ambigu, un injuste et insuffisant hommage. Il a raison de le rappeler ; nul ne le blâmerait de l'avoir fait, de le faire encore. Mais pense-t-il vraiment obtenir des moscouitaires qu'ils respectent « sur nos territoires, quels qu'ils soient, notre liberté politique, ainsi que nous respecterons son autonomie » ? Et, d'abord, quelle autonomie ? Est-ce encore une fois celle de l'Ukraine conquise par la violence et maintenant affamée, de la Géorgie tyrannisée, de l'Azerbaïdjan envahi ? Illusion risible ou comédie ? Non : griserie d'une idylle à son printemps, compliquée d'une méconnaissance totale des facteurs les plus élémentaires de la question.

Charles de Peyret-Chappuis.

(Lire la suite en 2<sup>e</sup> page 2<sup>e</sup> colonne.)

# LA FAMINE en Ukraine

## Où la vérité triomphe !...

Lorsqu'on soutient que l'Ukraine est dévastée par la famine, permettez-moi de hausser les épaules.

(Déclaration de M. Herriot. *Le Matin*, 18 septembre 1933.)

Éclatante confirmation de la véracité de nos dires, la Société des Nations, saisie du problème de la famine en Ukraine, a solennellement reconnu la réalité du fléau avec sa violence. Devant les représentants de plus de cinquante nations, M. Mowinkel, ministre des Affaires étrangères de Norvège, fortement impressionné par les preuves nouvelles qui, chaque jour, lui parvenaient de sources multiples, sûres, concordantes, à exposé, au cours d'une séance privée qui s'est prolongée durant plusieurs heures, les principales caractéristiques de la situation. Le président a déposé sur la table du Conseil un volumineux dossier, classant témoignages et preuves : « C'est pour moi une question de conscience, a-t-il déclaré ; il s'agit d'une œuvre purement humanitaire, dont la vie de plusieurs milliers d'individus est l'enjeu. »

Ainsi, la première manche du dur combat mené contre l'indifférence et la veulerie des uns, la jobarderie, l'intérêt des autres, est gagnée. La vérité s'est tout de même fait jour au travers des intrigues de l'ambassade de la rue de Grenelle, des paroles d'admiration de M. Pierre Cot, des haussements d'épaule de M. Herriot, que cette malheureuse affaire — à quelque chose malheur est bon — aura du moins coulés pour un temps. Comme il fallait s'y attendre, saisie du problème, l'assemblée de Genève, déplorant sa gravité, son douloureux aspect, s'est heurtée aux inextricables difficultés de procédure qui paralysent, paralyseront toujours son action : « Il n'en restera pas moins », écrit Henry de Korb, dans le *Matin* (samedi 30 septembre 1933), que le fait tragique de la famine ukrainienne a été entériné et pratiquement reconnu par la 76<sup>e</sup> session du Conseil de la Société des Nations. »

Reconnaissance importante, essentielle : reconnaissance insuffisante. Marquant un intérêt ému pour la catastrophe qu'on révélait à ses yeux en sa sinistre intégrité, le Conseil a estimé cependant qu'il lui était impossible d'agir directement, qu'il y avait lieu de transmettre le dossier à la Croix-Rouge internationale, que M. Mowinkel lui-même pourrait tenter peut-être d'avertir le gouvernement soviétique à titre personnel... On reconnaît l'habituelle tactique. Or, il est absolument inconcevable qu'ayant reconnu que des millions d'hommes mouraient de faim en plein xx<sup>e</sup> siècle, et grâce à la tyrannie d'un régime, l'ensemble des puissances se croise les bras et laisse faire.

Actuellement, la situation est telle : déclarée dès février dernier, la famine, entraînant de nombreuses déportations, elles-mêmes conséquences des révoltes d'une population poussée à bout, a déjà fauché un tiers environ de la population. Mais avec l'hiver, dès l'automne peut-être, le fléau connaîtra une virulence nouvelle. Le nombre des chômeurs qui, dans les villes, ne peuvent travailler parce que trop affaiblis par la faim, s'accroît chaque jour. En outre, dans chaque village, il y a en moyenne environ une vingtaine de « propriétés limitées », c'est-à-dire réduites à rien par suite du dépouillement du paysan par l'Etat qui lui a enlevé ses terres. Sur chacune de ces propriétés, cinq à six personnes doivent manger, vivre ; il faut donc compter 100 individus en cette situation par village, soit 8.000 par région, 2 mil-

lions 400.000 pour l'Ukraine en sa totalité. Incapables de trouver leur subsistance sur le lopin qui leur reste — dans l'éventualité la plus favorable — se soutenant encore grâce aux feuilles des arbres, aux herbes, aux pousses, ce sont, dès les premiers froids, des candidats à une mort certaine. De plus, les médecins soviétiques eux-mêmes avouent que les sujets ayant subi les crises d'énflure produites par la faim ont peu de chances, même parvenus à une situation meilleure, de durer longtemps. Marchant, travaillant, en apparence de santé normale, ils peuvent s'affaïsser subitement, mourir ; tout dépend de leur alimentation après cessation de l'énflure... On s'imagine volontiers combien hygiénique, saine, peut être la nourriture de ceux qui ont subi cette infirmité au cours du printemps dernier, de cet été. On est saisi, étudiant d'un peu près la question, de son aspect démesuré, hors de toute norme. Dépassant certaines limites, des faits semblables cessent de rentrer dans le cadre de l'humaine compréhension. Si l'on pense que les souffrances physiques endurées par chacun de ces malheureux dépassent le croyable ; qu'elles s'accroissent de douleurs multiples, sans cesse renouvelées au spectacle de l'agonie d'êtres chers ; que ces tortures sont multipliées par milliers, par millions d'âmes et de corps, on ne peut que frémir, trembler, croire. Certaines et éclatantes injustices de ce monde ne s'expliquent qu'aux lueurs d'un recours à quelque immanente justice.

Considération qui ne veut point signifier qu'il ne faille, en cet univers d'iniquité, rien tenter. Un aveu d'impuissance en l'occurrence ressemble trop à une complicité. Les comités d'organisation de secours fondés un peu partout s'attachent activement, par l'intermédiaire des « Torgsin » à faire individuellement parvenir argent, vêtements, nourriture. Le

gouvernement tchèque a déjà envoyé par wagons du blé aux émigrés tchécoslovaques de la Volhynie soviétique ; l'Allemagne s'occupe activement de secours portés aux colonies allemandes du Volga. Toutefois, l'énorme majorité de la population, et plus spécialement l'élément ukrainien, demeure sans aide, sans connaissance peut-être que le bruit de son malheur a franchi la frontière. Il faut qu'une action internationale, puissante et concertée, s'attache, par l'intermédiaire de la Croix-Rouge ou de toute autre organisation humanitaire, avec une force suffisante pour balayer l'opposition soviétique, à porter remède aux souffrances du malheureux peuple ukrainien. Les récoltes de trois ans pourrissent dans les granges canadiennes, roumaines, hongroises ; le Brésil brûle son café dans les locomotives ; le monde entier souffre d'une surproduction qui l'étouffe, tandis qu'une nation de 30 millions d'âmes, après avoir subi les horreurs de la conquête et de la tyrannie, souffre les affres de la famine. Cette situation présente en soi quelque chose de si odieux qu'il est impossible de ne point tenter d'y remédier.

Camouflet appliqué à M. Herriot, présentement tout endolori par suite « d'un abus de banquets et de réceptions » (communiqué officiel du docteur Vignes. *Eclairer de Nice*, sept. 1933) la décision de la S.D.N. marque un grand pas dans la voie de la vérité, ouvre la route aux initiatives généreuses qui peuvent, doivent se manifester à bref délai. Chaque jour qui passe apporte la mort de quelques milliers d'êtres. C'est là l'essentielle, la seule préoccupation qui doit demeurer présente à l'esprit

**Charles de Peyret-Chappuis.**

## M. Herriot et les bolcheviks

Le voyage de M. Herriot se poursuit dans les conditions déplaisantes que nous avons déjà eu l'occasion de noter. Nous ne croyons pas qu'une mission officielle lui ait été confiée par M. Daladier. Mais les populations dont il sollicite les acclamations peuvent fort bien le croire. L'ancien président du Conseil n'a-t-il pas promis, par exemple, aux Turcs, de faire créer à Paris une chaire consacrée à l'histoire de leur civilisation? Un simple particulier ne saurait prendre de tels engagements. Dans tous les cas, il agit et il parle comme s'il se considérait comme le représentant autorisé du peuple français. Le fait qu'il est entouré d'une petite suite de parlementaires, et surtout qu'il est accompagné par l'ambassadeur de France, M. Alphand, contribue d'ailleurs à aggraver la confusion.

Cet hôte d'honneur de la III<sup>e</sup> Internationale multiplie les flatteries à l'égard du régime soviétique. Ses impressions sont excellentes, dit-il. Il ne voit partout que des succès magnifiques remportés par le système bolcheviste; le communisme agraire, avec ses kolkhozes, lui a semblé digne d'admiration; l'enseignement lui paraît fort bon; il se félicite d'avoir prévu ces splendides résultats, il y a onze ans déjà, dans le livre qu'il a consacré à l'U. R. S. S. On savourera particulièrement une déclaration telle que celle-ci : « A Odessa, à Kief, j'ai été frappé par l'autorité de ces ouvriers qui dirigent les organes locaux, les soviets. Je l'apprécie d'autant plus que moi-même je suis un démocrate. » Ainsi le maire de Lyon considère comme un exemple digne d'être suivi la tyrannie qui écrase la Russie; son cœur de démocrate se dilate de joie au spectacle qui lui est offert. Le jour où les nazis voudront bien lui réserver des ovations, il ne leur ménagera sans doute pas des encouragements analogues. Il faut encore lire ceci : « Je suis très frappé de vous voir concilier si habilement le respect envers l'esprit socialiste avec le respect du sentiment national ukrainien. » Quand on sait que l'Ukraine, au centre de laquelle ces paroles ont été prononcées, courbée sous un joug asiatique, subit une atroce famine, due au système bolcheviste, qui fait périr par dizaines de mille ses habitants, on est effrayé par cette puissance d'erreur dont fait preuve un homme qui gouvernera peut-être de nouveau demain notre pays, et qui en a du moins l'ambition.

Ce n'est pas en ami des Russes, mais uniquement en thuriféraire du bolchevisme que M. Herriot s'exprime. Toute prudence lui fait défaut. C'est pourquoi le gouvernement des Soviets exploite à fond le voyage d'un homme qu'un télégramme de l'agence officielle Tass qualifie « d'ami de l'U.R.S.S. ». Dans un article d'ensemble, où toutes les manifestations pro-bolchevistes de M. Herriot sont passées en revue, les *Izvestia* ne dissimulent pas l'utilisation qui pourra être faite de cette tournée au profit du régime communiste : « La présente visite de M. Herriot en U. R. S. S., lit-on, a lieu dans une période d'essor exceptionnel de l'édification socialiste (en Soviétie) et de crise profonde des pays capitalistes. C'est pourquoi ont disparu les espoirs que nourrissaient les milieux bourgeois d'un glissement de l'U. R. S. S. vers le capitalisme. Le monde entier a reconnu le raffermissement définitif du régime socialiste et la puissance de l'U. R. S. S. M. Herriot appartient indiscutablement au nombre des hommes politiques bourgeois perspicaces qui apprécient à sa juste valeur le rôle de l'U. R. S. S. comme facteur international. »

Au moment où le peuple russe, pour lequel nous avons la plus vive sympathie, subit les pires souffrances, qu'il doit à ses maîtres bolcheviks, le voyage de M. Herriot, qui fait croire que la France soutient le régime soviétique, est une faute capitale. Il importe de dire bien haut que cet ami de l'U. R. S. S. ne représente que lui, et que les Français n'approuvent pas ses flagorneries à l'égard des tyrans communistes de Moscou.

PIERRE BERNUS.

## La famine en Ukraine

L'Ukraine, de même que la Géorgie, n'a pas accepté de bon gré le régime soviétique.

La faveur de la révolution russe du 25 de mars 1917, une république démocratique ukrainienne se fonda, reconnue par la France et l'Angleterre en janvier 1918. Elle se rangea aux côtés des Polonais contre les Soviets mais, en novembre 1920, lorsque les Polonais signèrent l'armistice de Riga, elle fut envahie par l'armée rouge et les bolcheviks l'incorporèrent de force dans leur « Union des Républiques Soviétiques Socialistes ». Depuis treize ans, le pays vit sous l'occupation militaire, essayant, par des insurrections sanglantes de reprendre son indépendance.

A la Conférence économique de Londres, les chefs de l'ancienne république, chassés de chez eux depuis longtemps, protestèrent contre le fait que M. Litvinof, porte-parole de leurs oppresseurs, s'arrogeait le droit de représenter leur pays.

Actuellement, le Conseil de la S. D. N. est saisi d'une demande de secours émanant du gouvernement exilé. Secours contre une famine terrible organisée par les Soviets qui exportent tout le blé de cette riche contrée pour trouver l'argent nécessaire à l'exécution de leur plan quinquennal.

\*\*

Mais laissons la parole à M. Choulguine, représentant de la République démocratique ukrainienne auprès de la S. D. N. :

« Depuis l'occupation soviétique la vie en Ukraine avait perdu toute douceur. Cependant dans sa mélancolie et sa rudesse, elle était encore supportable. Maintenant, elle est devenue un véritable enfer. Le plan quinquennal — d'où sont sortis tant de travaux mirabolants, entre autres le fameux barrage qui enthousiasma si fortement M. Herriot — a épuisé le pays. Pour subvenir à tant de folles dépenses, il a fallu exporter en masse le naphte et le blé. Le Caucase du Nord et l'Ukraine sont, comme vous le savez, extrêmement fertiles. Mais les paysans ukrainiens cachaient leur blé. Pour vaincre ce « sabotage économique », les Soviets appliquèrent par force des mesures communistes. Les paysans résistèrent: plutôt que de donner leur bétail aux « communautés », ils le détruisirent. Par centaines de mille ils furent déportés et condamnés aux travaux forcés. Des machines agricoles furent expédiées en Ukraine et chargées de les remplacer. Mais ceux qui étaient restés s'en servirent avec mollesse n'ayant plus le courage de se vouer au dur labeur des champs. D'autre part, la terre elle-même, moins bien travaillée, fatiguée par le rendement excessif qu'on exigeait d'elle, perdit de sa valeur.

« Toutefois, les récoltes étaient bonnes et auraient largement suffi à nourrir toute la population si, d'année en année, les Soviets n'avaient pas accru leurs exportations forcées. Déjà pour l'hiver de 1931-1932, ils laissèrent si peu de blé aux paysans qu'une famine se propagea. Elle ne fut en rien comparable, cependant, à celle que subissent actuellement les Ukrainiens. Cette fois-ci presque tout le blé a été enlevé, avec une violence accrue, sans égard aux besoins des cultivateurs. L'armée rouge occupa les champs afin qu'aucun épi ne pût être volé et tous ceux qui essaient de constituer quelques approvisionnements furent fusillés sans merci.

Aussi l'exportation fut-elle magnifique. Pour ne parler que de Londres, quarante millions de boisseaux y furent expédiés. Le Guépéou se réserva sa part et ses soldats mangèrent le blé tandis que les paysans affamés devaient se contenter d'arracher les feuilles, l'écorce même des arbres pour apaiser leur faim. Des épidémies se déclarèrent et ils meurent par milliers. Jamais notre peuple n'a autant souffert, même en 1921. »

— « Comment M. Herriot a-t-il pu se méprendre sur un tel état de choses ? »

— « Vous connaissez l'histoire du fameux Potemkin qui, pour montrer l'Ukraine à Catherine II, avait édifié, très hâtivement, des villages décoratifs dans les lieux les plus déserts ? Nous ne disons pas que les Soviets aient fait de même. Cependant, il est certain que, lors des réquisitions, quelques villages furent épargnés, laissés de côté, constitués en échantillons, en objets d'exposition. Si la famine avait été causée par une mauvaise récolte, M. Herriot n'aurait pas pu traverser l'Ukraine sans s'apercevoir de la détresse de tous. Mais la famine, nous l'avons dit, procède d'une mauvaise administration qui, par ci par là, a su se contenir. L'homme d'Etat français a donc vu des champs superbes, prospères, gardés militairement. Il voulait s'informer. Il a demandé à se rendre dans « le village le plus éprouvé » : cyniquement, on lui a fait admirer un spécimen pour touristes. Il aurait dû flairer, découvrir la vérité (des personnes de sa suite remarquèrent des tas de hardes le long des routes ; cadavres d'affamés tombant d'épuisement). Il lui suffisait pour l'atteindre de supposer que la famine était organisée, voulue, que le peuple était sacrifié à la mystique soviétique.

Cette hypothèse, s'il l'avait suivie, l'aurait délivré de la propagande des Soviets. »

— « Le gouvernement russe n'a-t-il pris aucune mesure contre cette famine ? Pourquoi n'a-t-il pas fait appel à l'assistance internationale ? »

— « Pour ne pas effrayer ceux auxquels il demande des crédits. Il nie que la famine existe et prétend qu'il y a là une invention des ennemis du régime. Devant tant de cruauté, nous voulons agir. Nous nous sommes adressés au président de l'Assemblée et nous mettons notre espoir dans la presse. Si elle décrit notre affreuse misère, le gouvernement soviétique sera bien obligé de renoncer à martyriser les Ukrainiens. »

Et, pour appuyer ces paroles, M. Choulguine ouvre un immense dossier où s'entassent des enveloppes bizarres faites de vieux sacs à provisions. Il en extrait quelques lettres pathétiques qu'il me traduit. J'entends l'appel désespéré de pauvres gens qui, avant de mourir, risquent le peu de jours de vie qui leur reste à décrire le régime de terreur qui les écrase et supplient les Ukrainiens exilés de leur porter secours.

Comme je m'étonne que de simples paysans russes sachent écrire, mon interlocuteur m'explique que le peuple ukrainien est différent du peuple russe par la langue, par les traditions, par la mentalité. De tout temps, le paysan ukrainien fut beaucoup plus civilisé, développé que le moujik. Pour commencer, point de « mir » en Ukraine. La plupart de la terre appartenait là-bas à de petits propriétaires du même type que les paysans français. Ainsi s'explique cette passion de l'indépendance, cette horreur du collectivisme, qui empêchera toujours l'Ukraine de se plier au joug soviétique.

D. le Lasseur.

4340  
 "Figaro"  
 Lundi 16 octobre 1933  
 No 289 - 1933

4349

Souvent, déjà, des révoltes ont éclaté dans l'empire soviétique, et toujours, jusqu'ici, elles ont été étouffées dans le sang. En sera-t-il de même de celle qu'a signalée, dans les régions méridionales de l'U. R. S. S., et notamment en Ukraine, une dépêche de Stockholm ? C'est probable, sans être absolument certain.

L'armature militaire de la république communiste est formidable pour la répression de toute tentative de libération d'une partie du territoire. Les divisions immédiatement disponibles sont composées de troupes d'une fidélité bolchéviste éprouvée et jouissent de privilèges très grands ; leur sort est lié à celui du gouvernement, qu'elles ont tout intérêt à défendre. Aussi longtemps, donc, qu'une révolte restera localisée, même dans un grand territoire comme celui de l'Ukraine, le régime ne courra pas de danger sérieux. Mais, si un mouvement insurrectionnel vient à se généraliser, le pouvoir se verra dans l'obligation soit d'éparpiller cette armée sur des étendues trop vastes pour qu'elle puisse conserver sa cohésion, soit de mobiliser des troupes composées de campagnards qui pourraient fort bien retourner leurs armes contre leurs chefs.

La nouvelle publiée en Suède n'est pas invraisemblable — même si elle est officiellement démentie à Moscou — car jamais plus qu'aujourd'hui les causes d'une révolte n'ont été plus profondes dans la Russie méridionale : la famine qui depuis la dernière récolte règne non seulement en Ukraine mais aussi dans le territoire de la Volga et dans le Caucase du nord, a semé les germes d'une haine farouche des paysans contre les agents bolchévistes qui leur arrachent littéralement le pain de la bouche pour le donner aux citadins. Le tragique de la situation réside dans le fait que, pour sauver le régime et lui conserver son système industriel communiste, le gouvernement n'hésite pas à affamer la population rurale : ne va-t-il pas jusqu'à organiser des bandes d'enfants de 10 à 15 ans qu'il charge de dénoncer ceux qu'on appelle les « coiffeurs de blé », c'est-à-dire les cultivateurs qui, de nuit, vont couper quelques épis dans leurs champs pour subvenir aux besoins les plus pressants de leurs familles ? — Crime aux yeux de l'Etat soviétique ! Si l'on songe qu'en Ukraine, l'ancien grenier à blé de l'Europe, régnait dès le début de février, parmi les cultivateurs de céréales eux-mêmes, une famine qui faisait des centaines de milliers de victimes, on arrive irrésistiblement à la conclusion que le régime communiste de la fraternité universelle est en réalité le plus inhumain qu'on puisse inventer. Faut-il s'étonner, nous le répétons, si, excédés par les procédés des sbires du gouvernement, les paysans se révoltent ? Et cependant, dans l'état de dépression causé par cette oppression intolérable, comment ont-ils encore le courage et la force de se révolter ?

On s'est indigné — et avec raison — des persécutions exercées par les agents du Reich contre des gens « coupables » de descendre d'un grand-père ou d'une grand-mère sémite ; mais que furent ces persécutions à côté de celles qui ont récemment conduit à la mort, sur territoire de l'U. R. S. S., des centaines de milliers de paysans russes, ukrainiens ou caucasiens ? L'opinion s'est lassée de s'occuper du bolchévisme et — il faut l'ajouter — elle a été empoisonnée par l'attitude déferente observée à l'égard de Staline par les gouvernements et par la S. d. N. elle-même. Ici, à Genève, la Ligue

a invité et accueilli les représentants d'un Etat dont la politique est aux antipodes des principes du Pacte, et les délégués du monde civilisé les ont écoutés avec le plus grand sérieux définir l'agression internationale. Il est vrai que, mieux que personne, ils connaissent l'agression pour l'avoir pratiquée eux-mêmes au mépris des engagements les plus sacrés : mais consulte-t-on les criminels pour la rédaction d'un code pénal ?

La S. d. N., dont les intentions sont pures, ne dispose pas de la force matérielle pour faire exécuter ses décisions : elle ne dispose que de force morale. Comment cette force morale ne subirait-elle pas de sérieuses atteintes lorsqu'elle accueille comme paroles sincères les paroles de mensonge, les tromperies des délégués de Staline ? C'est une des manifestations les plus tristes de ce « bolchévisme intellectuel » qui se répand dans le monde entier, et auquel notre confrère M. Haas vient de consacrer une étude si pénétrante.<sup>1</sup>

Ce bolchévisme intellectuel, tous les gouvernements anti-bolchévistes, ou presque,

s'en inspirent, et ils portent la lourde responsabilité de la prolongation d'un régime de dissolution et de mort. Après avoir constaté les injustices de la justice de l'U.R.S.S., la Grande-Bretagne a repris avec elle ses relations commerciales ; Etats-Unis, Espagne, Hollande, Belgique, qui jusqu'ici se tenaient à l'écart, veulent avoir leur part de profits en Russie et négocient avec Litvinof. Pendant quelques années, l'Allemagne fut l'appui le plus fidèle de Staline, qui, sans elle, aurait été désemparé ; et, au moment où le Reich se retourne contre les soviets, la France et la Pologne, changeant leur fusil d'épaulé, leur font risette. *La rivalité franco-allemande est plus grande que l'horreur provoquée par les horreurs bolchévistes !*

Le mal dont souffre le monde réside dans ce bolchévisme intellectuel qui fait passer les avantages d'ordre matériel avant les considérations d'ordre moral, et les rivalités politiques anciennes avant la défense commune contre un régime destructeur de la famille, de la société, de la religion. Aussi longtemps que les hommes d'Etat européens n'auront pas compris cette vérité essentielle, l'heure du crépuscule des Sans-Dieu ne pourra sonner au cadran de l'histoire.

J. M.

<sup>1</sup> Le bolchévisme intellectuel. Considérations actuelles, par S. Haas. Genève, Imprimerie du Journal de Genève.

JOURNAL DE  
GENEVE  
17 AOUT 1933

# LA VIE INTERNATIONALE

## Au Conseil de la S. d. N.

### L'Ukraine

La réunion que tinrent les membres du Conseil dans le cabinet du secrétaire général, à la suite de la séance publique, ne doit pas être qualifiée de séance du Conseil. L'expression consacrée est « consultation ».

Disons donc qu'au cours d'une « consultation » avec ses collègues du Conseil, le président Mowinckel les informa qu'il avait reçu deux pétitions émanant l'une de l'Union internationale des femmes, l'autre d'un comité d'aide à l'Ukraine, attirant son attention sur la famine qui règne dans ce pays.

Après un assez long échange de vues sur la possibilité de porter la question devant le Conseil, il a été constaté que la S. d. N. ne pouvait pas agir officiellement en cette affaire, l'U. R. S. S. n'étant pas membre de la Ligue.

Cependant M. Mowinckel répondra personnellement aux pétitions qu'il a reçues et il pourra prendre, en son nom propre, les mesures qu'il estimera utiles. On s'accordait d'une manière générale, à penser qu'il saisirait probablement de cette affaire le comité international de la Croix-Rouge.

Les membres du Conseil, au cours de leur réunion, ont également parlé de la succession de M. Rosting, haut commissaire par interim à Dantzig. Sir John Simon, rapporteur pour les affaires dantziennes au Conseil, a informé ses collègues qu'il leur soumettrait très prochainement une liste de noms, parmi lesquels ils seront appelés à faire leur choix.

### Soviets et Ukraine

En réponse aux demandes de secours à l'Ukraine affamée, les agents soviétiques ont distribué parmi les délégués de la S. d. N. un diagramme statistique affirmant qu'en Ukraine l'agriculture prospère, et que toute nouvelle de famine est controuvée.

A ces affirmations, M. A. Choulguine, représentant du gouvernement national ukrainien en exil, oppose les arguments suivants:  
Les Ukrainiens n'affirment pas que la récolte soit mauvaise, mais que l'exportation

des céréales enlevées de force à la population condamne le pays à la famine.  
Les statistiques fournies aux délégués de la S. d. N. sont faites en U. R. S. S. sur l'ordre du gouvernement.

4 JUIL. 1933

-26-

## Le problème ukraino-polonais exposé par un prélat catholique

R.  
m.  
pé  
lir

En publiant dans un premier article (1) le point de vue polonais sur l'épineuse question de la minorité ukrainienne, nous n'avions nullement, est-il besoin d'insister, la prétention de tout dire en si peu de mots. Ce problème, d'ailleurs, dépasse la littérature du journal ou de la propagande. Chaque partie intéressée accuse et plaide tour à tour avec une ardeur exprimant la sincérité des convictions opposées. Chacune possède un arsenal d'arguments historiques, politiques, intellectuels, plus ou moins dignes d'approbation. Ici on soutient, avec la raison d'un Etat polonais reconstitué et puissant, la cause de la civilisation européenne et de la foi catholique ; là on défend avec raison un héritage sacré et le droit de la nation ukrainienne de disposer d'elle-même.

On conçoit que, l'un et l'autre adversaire détenant des fragments de vérité et de droit, ni la rhétorique ni la jurisprudence, ni surtout les actes de violence ne trancheront justement le débat. A l'heure qu'il est, la Pologne est la plus forte des deux, et c'est elle qui dicte et impose sa volonté ; c'est d'elle que dépend le sort passager de la minorité ukrainienne des provinces orientales. Que gagnerait-on, présentement, à exposer la thèse minoritaire ukrainienne ? L'idée d'une Ukraine indépendante, forte, heureuse, nous est aussi agréable et souhaitable que nous paraît monstrueuse et haïssable la pensée de notre Suisse rayée du nombre des nations libres. Mais il faut se placer dans le cadre exact des événements contemporains, projeter sur ce tableau le jour cru de cette seule réalité qui compte en l'occurrence : l'annexion d'une partie de l'Ukraine dans les frontières d'un Etat polonais solidement organisé et discipliné. Au-delà de ces frontières, l'autre Ukraine, non moins traditionaliste et nationaliste, fait parmi les républiques soviétiques l'expérience d'un esclavage auprès duquel le régime polonais n'est pas sans agrément.

Si toutefois les Ukrainiens tiennent absolument, dans ce débat qu'ils souhaitent largement public, faire état des fautes de la Pologne dans sa politique ruthène, il est de sommaire justice de leur rappeler aussi leurs propres erreurs. Sans puiser dans l'abondante documentation que nous fournit, hélas, l'époque actuelle, et pour ne point jeter de l'huile sur le feu, prenons dans le passé un exemple entre beaucoup dont on tirera la preuve des torts ré-

ciproques des deux parties.

En 1648, la fameuse révolte des cosaques de Bogdan Chmielnicki fut causée par l'impéritie et la cruauté des nobles polonais, administrateurs de l'Ukraine. Les rebelles vainquirent à plusieurs reprises les armées chargées de les mettre à la raison, puis se comportèrent devant les vaincus avec une dignité qui force l'admiration, s'offrant même à réintégrer en humbles vassaux le bercail polonais. L'insolente sottise de la noblesse détruisit dans son germe cet excellent mouvement, transformant cette révolte en guerre religieuse et jetant l'Ukraine dans les bras du Sultan.

En 1682, alors que Mustapha le Noir préparait ouvertement sa conquête de la Chrétienté, l'Ukraine s'allie avec la Valachie, la Transylvanie, la Moldavie et les rebelles hongrois de Tekeli. Cette ligue se place sous la tutelle de la Porte, signifiant ainsi que les armées turques pourraient s'assurer la complicité de nations chrétiennes dans leur guerre contre le christianisme. Ce seul fait est susceptible de justifier la politique de prudence, d'affermissement et d'expansion que la Pologne n'a cessé de suivre à son Orient méridional. Si l'on veut bien se placer dans la psychologie médiévale, encore vivace dans la Pologne de Sobieski, on comprendra que la trahison d'une nation chrétienne était un crime contre la Foi.

Mais laissons dans ses fumées pestilentielles la « politique » européenne de cette lamentable époque. Il s'agit ici, en des temps non moins décomposés, de dégager les droits et devoirs d'une minorité nationale. Pour l'Ukraine, il semble bien que le langage le plus noble et le plus sage lui ait été tenu par un de ses propres fils, Mgr Grégoire Homáchine, évêque gréco-catholique de Stanislawow, dans sa lettre pastorale du 23 février 1931. En voici quelques passages :

« Nous devons tous, selon nos forces, participer au développement de notre peuple, en nous basant sur les principes de foi et de morale. Nous avons donc besoin d'hommes sages, experts et prudents, qui mènent une politique qui nous soit profitable... Nous n'avons jamais d'hommes politiques et de politique répondant complètement à l'idéologie catholique. Une politique sage et raisonnable exige une complète loyauté envers l'Etat dans lequel nous nous trouvons maintenant.

« Bien des Ukrainiens feront de grands yeux et demanderont s'il leur

1/2

# Le Problème Ukraino-Polonais. exposé par le fédéral catholique

4 juillet 1933 (suite)

-27-

H 357

est possible d'être loyaux, étant données les dures conditions dans lesquelles le peuple ruthène vit en Pologne. C'est non seulement possible, mais nécessaire et avantageux pour nous. L'esprit pratique nous dit qu'étant loyaux nous pourrions demander à l'Etat tous les droits qui nous sont dûs... La loyauté envers l'Etat n'empêche point de combattre le gouvernement, si celui-ci manque de justice ou lutte contre l'Eglise, la foi et la religion.

« J'irai encore plus loin : il est dans notre propre intérêt que la Pologne soit non seulement juste envers nous, mais qu'elle soit aussi forte en sécurité, car alors toute nation se trouvant actuellement sous sa domination pourra s'y sentir heureuse, ayant tout ce qu'il lui faut pour se développer et se préparer à l'indépendance, pour la réaliser dès que les conditions politiques le lui permettront.

« ...Nous n'avons ni hommes d'Etat, ni organisation d'Etat... Regardons les Polonais. Ils avaient des hommes experts et bien préparés dans tous les domaines de la politique, et pourtant quelles difficultés la Pologne a eu à surmonter ! Que dire alors s'il s'agit de nous ? Il ne suffit pas d'avoir des mains qui prennent, des poches qui cèlent, des gueules qui crient ; il faut des paroles sages et prudentes, des mains propres et des âmes nobles.

« Le visiteur pontifical Genocci, en causant avec moi en 1923, m'a dit avec commisération ces mots que je puis répéter publiquement après sa mort : « Ukraini nondum sunt maturi ad regendum ». Et ce sont là les paroles d'un homme qui était notre ami ».

L'évêque Homichine critique plus loin la politique ukrainienne en Pologne et lui trace la voie qu'elle devrait suivre. Puis il se tourne vers la Pologne, plein d'amers reproches :

« Nos fautes sont graves, reconnaît-il, mais si nous considérons l'attitude des Polonais, elles paraîtront partiellement justifiées... Il est hors de doute que certains partis chauvins en Pologne veulent, coûte que coûte, nous assimiler. Les Ukrainiens sont traités en Pologne comme des citoyens de second ordre, quasi hors la loi. Et pourtant les Ukrainiens remplissent leurs devoirs de citoyens en payant des impôts et en faisant leur service militaire. Cependant l'Etat polonais n'a pas fait face à ses engagements internationaux concernant notre autonomie, et même aux décisions de la Diète, en ne nous donnant qu'une parodie d'autonomie, dans les cadres des voïévodies. Les organes administratifs de police manquent aussi souvent de justice envers nous. La nation ukrainienne est traitée en Ilotes qui doivent obéir et payer, mais n'ont aucun droit au développement national.

« ...Il ne faut donc pas s'étonner, quoique au point de vue moral le fait soit injustifiable et mérite la réprobation, qu'en des conditions aussi insupportables des organisations secrètes et de sabotages aient pu naître, surtout si l'on considère encore l'agitation provenant du dehors, à laquelle les Ukrainiens n'ont pu ou n'ont pas voulu s'opposer... ».

Emprunt d'un amour éclairé et profond de la patrie ukrainienne, et, par-dessus les frontières de celle-ci, manifestant une intelligence parfaite de la patrie universelle dans la propitiatoire communion chrétienne, ce discours n'a pas eu la vertu d'assagir les fanatiques du nationalisme ruthène. Le 29 août de la même année le député polonais Holowko était assassiné. Ce meurtre inaugurerait une campagne de terreur qui n'est pas encore terminée aujourd'hui.

Werner Thormagns

2/2

## PORTRAITS RUSSES : NICOLAS SKRYPNIK

4348

L'agence officielle soviétique *Tass* vient d'annoncer le suicide du président adjoint du conseil des commissaires du peuple de l'Ukraine soviétique, M. Nicolas Skrypnik.

Comme toujours, le télégramme officiel s'abstient de donner des précisions sur ce suicide vraiment sensationnel ; on peut même dire extraordinaire, car il faut se rappeler que Skrypnik avait dépassé la soixantaine, qu'il était un des premiers disciples de Lénine et que c'était lui qui, étant à la tête du premier gouvernement soviétique de l'Ukraine, avait lutté courageusement contre les troupes allemandes en 1918 et enfin, détail intéressant, aussi près que 1932, le gouvernement de l'Ukraine soviétique avait fêté avec une pompe peu habituelle son soixantième anniversaire, en le citant pour ainsi dire à l'ordre de la patrie comme :

dés plus vieux et fidèles disciples de Lénine.

Ne faut-il pas vraiment que la situation se soit profondément changée dans le paradis des Soviets, pour qu'à peine douze mois écoulés nous apprenions ce suicide, et que le gouvernement de Staline ne trouve pour la mort de ce pilier du régime que quelques mots dédaigneux et des propos calomnieux, en prétendant que Skrypnik était le protecteur des éléments bourgeois contre-révolutionnaires, des conspirateurs payés par l'étranger, des espions et des saboteurs de la révolution prolétarienne.

Ce sont là les accusations empoisonnées courantes que l'on porte contre ceux que l'on veut détruire, tout comme en Allemagne, on qualifie toute opposition au régime hitlérien de rouge, de communiste, etc.

Ce qui se passe en Ukraine est, à notre avis d'une très haute importance, car l'Ukraine est destinée à un rôle fondamental dans le développement des événements en proche et en Extrême-Orient.

Rappelons que l'Ukraine a toujours joué un rôle prédominant dans l'histoire de la Russie et aussi de la Pologne, ce qui n'est peut-être pas très bien saisi, car peu de personnes en dehors de la Russie comprennent que ce pays, d'une richesse extraordinaire, subit maintenant le même sort que la Pologne avant sa résurrection en 1918.

Actuellement, l'Ukraine est morcelée entre la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Roumanie ; une partie seulement de ce pays pût se constituer en 1923 en une république quasi-indépendante dans le cadre de la Russie Soviétique, dont la constitution fédérale du 6 juillet 1923 contenait une clause spécifiant que l'Ukraine avait le droit de

« proclamer son indépendance complète et de sortir de l'Union soviétique ».

si le gouvernement de Moscou abusait de ses pouvoirs fédéraux.

La république quasi-indépendante est rapidement devenue le centre d'un mouvement irrédentiste ; l'agitation venant surtout des Ukrainiens englobés dans la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Roumanie. Ce mouvement est considéré comme offrant un danger très sérieux pour la Roumanie, et surtout pour la Pologne qui comprend au moins 6.000.000 d'Ukrainiens. La Tchécoslovaquie n'est guère menacée, d'abord parce que le nombre d'Ukrainiens dans ses frontières est peu élevé et puis parce que le gouvernement de Prague a octroyé une très large autonomie aux Ukrainiens de Podkarpatie.

Le gouvernement soviétique avec son génie pour l'intrigue a su bien profiter de ce mouvement irrédentiste ; le parti communiste de l'Ukraine de Pologne (Galicie Orientale), prit comme devise : *Soborna Radianska Ukraina*, — c'est-à-dire l'Ukraine soviétique réunie avec les Ukrainiens des autres pays ; et un bolchevick ukrainien, ami de Lénine, le fidèle des fidèles, s'était mis à la tête du mouvement irrédentiste ; ce bolchevick était justement Nicolas (en ukrainien Mykola) Skrypnik.

Il faut reconnaître que le choix était des meilleurs, car Skrypnik, bien que bolchevick internationaliste, avait gardé cette mentalité qui caractérise le peuple ukrainien : descendant de la petite noblesse ukrainienne de ces « polkovniki » et « sotniki », il avait en son âme un sentiment profondément national, c'est-à-dire ukrainien, ce qui le poussait à défendre les droits de son peuple contre le centralisme inintelligent des communistes de Moscou.

A maintes reprises Skrypnik partit pour l'étranger, à Dantzig ou ailleurs, pour participer aux congrès secrets du parti irrédentiste de la Galicie Orientale ; ces congrès avaient pour but de mettre debout un plan de révolte ukrainienne semblable à celle de 1648 de Bogdan Khmelnitzky. Le gouvernement polonais avait beau faire des démarches et des protestations violentes à Moscou (mettant en avant l'article 5 du traité de Riga), Moscou faisait sourde oreille et le mouvement irrédentiste ukrainien progressait avec une vitesse extraordinaire.

Auprès de Skrypnik, toute une équipe d'Ukrainiens de Galicie participaient au gouvernement de Kharkov, capitale de l'Ukraine des Soviets ; citons par exemple : Vassili Poraiko, le Garde des Sceaux, Théodore Konar, Sollodoub, Ladan et bien d'autres. Le gouvernement fédéral soviétique se

Nicolas Skrypnyk.

(Suite)

4348

gardait bien de contrecarrer leur influence, et le secrétaire général du parti communiste à Kharkov (premier adjoint de Staline) avait été forcé d'apprendre la langue ukrainienne pour pouvoir prendre la parole dans les séances du Comité central exécutif.

Skrypnyk jouissait d'une influence énorme, et si on n'avait pas, comme c'est l'habitude en U. R. S. S., donné son nom à une des rues de Kharkov, c'était que par hasard, il existait une telle rue bien avant la révolution (Skrypnitska voulytzia).

Toutefois, subitement, comme par enchantement, la situation changea en 1932. Un revirement complet de politique fut commandé par Moscou, ceci pour des raisons mystérieuses, peut-être pas très difficiles à deviner. Les chefs prirent apparemment peur au réveil du sentiment national profondément ancré dans le cœur des Ukrainiens qui, pendant des siècles n'ont jamais abandonné l'idée de former une entité indépendante, tout comme les Polonais. Chose curieuse, mais bien humaine, ceux-ci qualifient leur lutte pour la liberté de sublime, leurs martyrs de héros, tandis que pour eux ces mêmes sentiments chez un Ukrainien sont quaines de trahison, de méchanceté, etc.

Les chefs et les fonctionnaires communistes ukrainiens furent expédiés en Sibérie, ceci s'appliquait aux plus ardents, les autres durent aller à Leningrad, à Moscou, au Caucase ou ailleurs, et furent remplacés par un nombre considérable de fonctionnaires « triés sur le volet » par Moscou et dans la plupart des cas, par des hommes qui ne connaissaient même pas la langue ukrainienne, qui s'en vantaient d'ailleurs, la traitaient avec mépris et, comme au temps des tzars la quali-

fiaient de « malorosskaya boltovnia » que l'on peut traduire par « argot des petits Russes ». Rappelons que la langue ukrainienne existait bien avant la formation de la langue littéraire russe et qu'il s'agit de la langue parlée, courante de 40.000.000 d'êtres ayant une magnifique littérature reconnue dans les cercles éduqués du monde entier.

Staline — qui de plus en plus paraît atteint d'une folie sanguinaire — pratique une politique d'oppression hideuse ; il a envoyé en Ukraine un de ses bras droits (de la G. P. U.), un certain Balitzky, arriviste de bas étage, fils d'un gendarme tsariste qui, pour des raisons connues de lui seulement, hait profondément tout ce qui est ukrainien. A la tête du parti communiste ukrainien, on nomma un certain Stanislas Koscier, de nationalité polonaise, homme sans valeur et on l'adjoint Posticheff, ancien forçat sibérien qui, prétend-on, était dans le temps un indicateur du fameux Okhrana du régime tsariste. Chose nullement étonnante, car les êtres de bas étage qui font ce métier ont été repris en grand nombre par Moscou, ils sont toujours prêts à servir ou trahir n'importe qui, pourvu qu'ils y gagnent quelque chose.

Après l'envoi de ces nouveaux fonctionnaires, on commença une « épuration » minutieuse, des centaines de fonctionnaires ukrainiens furent arrêtés et condamnés sous

les prétextes les plus futiles ; des dizaines furent fusillés secrètement dans les fameuses caves de la G. P. U. à Kharkov. Ceux qui étaient d'origine galicienne durent fuir ou se cacher dans la crainte d'un instant à l'autre d'être arrêtés et condamnés sans jugement par le « troïka » de la G. P. U. Le fait même d'être ukrainien menaçait leur existence.

Il y eut un certain réveil du côté ukrainien, les communistes à la tête du gouvernement de Kharkov tentèrent une résistance à cette violation de la constitution du 6 juillet 1923 et, dans des réunions secrètes, ils prirent la décision de tenter un soulèvement contre Moscou, surtout par l'intermédiaire des régiments de l'armée rouge nommés « territoriaux » dont les officiers étaient de nationalité ukrainienne ; mais hélas, comme d'habitude la trahison joua son rôle, la conspiration fut découverte par la G. P. U. et 150 personnes furent de suite massacrées dans les conditions habituelles à la G. P. U.

Toutefois, Staline se garda bien de donner la véritable raison de toutes ces exécutions, et les chefs de la conspiration, Théodore Konar et Kovarsky, furent fusillés sous le prétexte qu'ils étaient vendus à l'étranger et étaient coupables de sabotage et d'espionnage.

Nicolas Skrypnyk, non sans courage, tenta vainement d'arrêter ces hideuses exécutions, il adressa une vigoureuse lettre au comité central du parti communiste d'U. R. S. S. exigeant qu'on relevât de leurs fonctions Balitzky et Posticheff. On se vengea en l'accusant d'être le complice des saboteurs. C'est alors qu'exaspéré, dégoûté, fatigué des persécutions contre son pays, Skrypnyk se décida à risquer le coup et participa lui-même à une nouvelle conspiration. Il ne s'en cacha nullement, il agit à face découverte, car il souleva la question du régime intolérable imposé à ses compatriotes, dans une séance du Comité Central Exécutif de l'Ukraine ; il demanda que l'on profitât de l'article de la constitution qui accordait à l'Ukraine le droit de sortir de l'Union Soviétique.

Balitzky déjoua cette noble tentative, Skrypnyk fut mandé à Moscou, (il n'ignorait pas ce qu'il risquait) ; il reçut d'abord un blâme du Politbureau (directoire du parti communiste) ; on lui déclara qu'il fallait quitter immédiatement l'Ukraine pour être nommé..... professeur à l'Université de Tomsk, en Sibérie, et entre temps la G. P. U. arrêta tous ses amis.

Skrypnyk insista alors pour avoir une audience personnelle du dictateur. Le 7 juillet, il alla au bureau de Staline en demandant à être reçu ; par hasard un télégramme expédié de Kharkov, signé par Balitzky, arriva chez Staline une demi-heure avant l'audience demandée. Quand il arriva dans le bureau, le secrétaire de Staline exigea sans embages qu'il fut fouillé avant d'être admis chez le dictateur. Que se passa-t-il alors ?

Mystère ! Les uns disent que Skrypnyk se suicida sur place, les autres, qu'il s'en alla chez lui et trouva la mort. La G. P. U. fit circuler le bruit qu'il avait voulu assassiner Staline. Ainsi périt un des plus brillants promoteurs de la révolution, idéaliste qui paya de sa vie des idées peut-être erronées, mais sincères dans son cas. Comme dans l'enfer de Dante, l'Ugolin révolutionnaire dévore ses fils pour leur conserver un père !

évi- contre l'admission de l'U. R. S. S., mais  
 des ils ont l'intention de poursuivre leur  
 nous action auprès de la S. D. N., en essay-  
 ples ant d'obtenir la satisfaction de leurs  
 une aspirations nationales dans les cadres  
 aux de la S. D. N. Ainsi nous comptons sur  
 nous elle et sur vous pour nous faciliter  
 lieu notre tâche ».

#### La famine en Ukraine.

On apprend que le Commissaire du  
 peuple à l'agriculture de l'Ukraine a  
 chargé, par une circulaire du 8 Sep-  
 tembre, l'administration compétente  
 de concentrer dans les champs toutes  
 les brigades affectées à la surveillance  
 des semailles, tant que celles-ci ne se-  
 ront pas terminées. Cette mesure s'ex-  
 plique par le fait que la population  
 manquant totalement de nourriture  
 vole le blé destiné aux semailles.

D'autre part, on annonce d'après les  
 données de la milice locale que du 19  
 au 24 août on a ramassé à Dnipro-  
 petrovsk 8 cadavres de paysans venus  
 en cette ville en quête de pain. Le jour-  
 nal « Visty », du 27 Septembre précise  
 que la livraison de l'impôt en nature  
 en blé n'a été effectuée que dans la  
 proportion de 75 à 96 % du plan et  
 constate que les kolkhoses n'ont ren-  
 du que 42 % du blé qui leur avait été  
 avancé pour les semailles. D'après le  
 même journal le plan pour la livraison  
 de la viande n'a été exécuté que dans  
 la mesure de 50,5 %.

#### Lutte de la population ukrainienne contre les autorités soviétiques.

Une importante organisation terro-  
 riste a été découverte en Septembre  
 dernier à Stalino (ancienne Youzovka).  
 Cette organisation avait supprimé ou  
 blessé dans le courant de l'année un  
 grand nombre de communistes.

Dans la région d'Odessa, pendant la  
 moisson, 432 chefs ruraux ont encou-  
 ru des sanctions, car ils n'ont pas  
 pu empêcher la population de cacher  
 le blé. Pour le vol du grain, 12 person-  
 nes ont été exécutées et 5 autres con-  
 damnées aux travaux forcés.

Pour le même délit, le Comité Cen-  
 tral exécutif de l'Ukraine a prononcé  
 37 arrêts de mort.

#### La mort du Roi Alexandre et de M. Louis Barthou.

A l'occasion de l'assassinat du Roi  
 Alexandre et de M. Louis Barthou, les  
 organisations ukrainiennes ont présen-  
 té leurs condoléances au Gouverne-  
 ment français et au Ministre de Yougo-  
 slavie à Paris.

#### Les Congrès de l'émigration ukrainienne.

Deux grands congrès de l'émigra-  
 tion eurent lieu au mois de Septembre  
 dernier — celui du Comité Central  
 d'aide aux émigrés en Pologne et celui  
 du Comité de secours aux émigrés  
 ukrainiens en Roumanie.

Au mois de novembre, aura lieu le  
 Congrès de l'Union des organisations  
 des émigrés ukrainiens en Bulgarie.

#### Combinaisons électorales soviétiques

D'après la statistique communiquée  
 par le Comité Central exécutif de l'U.  
 R. S. S. (« Visty » du 30. IX. 34) les  
 mandats des délégués au VIIe Congrès  
 des Soviets de l'Union seront répartis  
 comme suit: 1212 délégués pour la

### Le cas Hrouchevsky

Le 3 octobre 1926, toute l'Ukraine, autorités soviétiques comprises, fêta solennellement le 60<sup>e</sup> anniversaire de Michel Hrouchevsky (30). Brusquement en 1930, une campagne inspirée par Moscou fut déclenchée contre l'œuvre scientifique de Hrouchevsky. Cette campagne se déroula suivant un rite devenu classique en U.R.S.S. D'abord des lettres d'ouvriers adressées aux journaux. Ces ouvriers avaient manifesté tout à coup un grand intérêt pour l'histoire. Ils avaient pris connaissance du volume IX de l'histoire de Hrouchevsky (paru à Kiev en 1928-1930, 1.500 pages) et *horribile dictu*, s'étaient aperçus que la méthode de Marx-Lénine en était absente. Puis vint l'artillerie lourde : l'organe officiel de l'Institut Lénine à Karkhov, *Prapor marksysmu* (1930, I-II, pp. 133-148), publia un article de 15 pages qui exécuta le volume « criminel ». Au troisième acte ont appris l'abjuration des disciples de Hrouchevsky : les journaux ukrainiens publièrent une série de déclarations des collaborateurs de Hrouchevsky et de ses élèves qui avouèrent leur hérésie et firent serment d'observer, désormais, les principes du léninisme. Le Saint-Office ayant terminé son travail, la parole était maintenant au bras séculier. Hrouchevsky prit le chemin de l'exil vers Moscou et, jusqu'à sa mort, survenue le 25 octobre 1934, on n'imprima plus une seule ligne de lui. Aujourd'hui encore, dix-huit ans après la mort du grand historien de l'Ukraine, son ombre hante Moscou et aucun travail relatif à l'Ukraine ne paraît en Union Soviétique, sans qu'on ne l'attaque, lui ou son école. Ainsi le *Bolchévik* de Moscou, organe idéologique du Parti communiste, (1947, avril, pp. 41-56), flétrit la mémoire de Hrouchevsky qui « a empoisonné par ses théories historiques les travaux des savants ukrainiens... dont le but a été de semer l'inimitié entre les Russes et les Ukrainiens et de falsifier le passé du peuple ukrainien ». Les *Annales historiques* (Istoritcheskije zapiski) de 1950, n° 31, affirment froidement que Hrouchevsky était « un falsificateur » (p. 155) et « un idéologue de l'école historique contre-révolutionnaire » (pp. 154-155) (31).

### Liquidation de lavorsky

Au mois de mai 1930, Moscou a découvert une « déviation nationaliste » en un lieu sacro-saint, à l'Institut Marx-Lénine, en Ukraine. Le principal coupable était Mathieu lavorsky qui jusqu'alors avait joué en Ukraine un rôle analogue à celui de M. Pokrovsky en Russie. Lui aussi a été « liquidé » (32).

### La terreur en Ukraine (1933-1941)

Le début du premier plan quinquennal, la collectivisation forcée et la « déviation nationaliste » vinrent mettre fin à l'ukrainisation. Les belles paroles de Moscou s'étaient envolées. Les actes de terreur les remplacèrent.

(30) Voir le volume ukrainien consacré au jubilé de Hrouchevsky, publié à Kiev en 1927, 142 pages.

(31) Sur l'œuvre scientifique de Hrouchevsky voir l'article d'Elie Borschak publié dans le *Monde slave*, 1935, janvier, pp. 12-35.

(32) On trouvera souvent dans cette étude le mot « liquidé », sans que l'on puisse affirmer si la personne en question a été exécutée ou déportée.

\* Le 15 novembre 1929, fut créé un Commissariat du Peuple à l'Agriculture pour toute l'Union Soviétique auquel fut soumis celui de l'Ukraine. C'était le début de la collectivisation forcée que deux articles ukrainiens retentissants, dictés par la « ligne générale » de Moscou, celui du *Komunist* de Karkhov, 26 avril 1928, et celui de *Proletarska Pravda* de Kiev, 22 janvier 1930, essayaient d'expliquer. Il serait fastidieux de décrire cette collectivisation forcée. Du reste, personne ne connaît jusqu'ici le nombre exact de paysans ukrainiens arrêtés et déportés dans les différents camps de concentration du nord de la Russie et de la Sibérie pour y avoir résisté. Quoiqu'il en soit, en octobre 1932, les Bolchéviks pouvaient affirmer que 63 % de la terre arable était collectivisée.

La résistance des paysans ukrainiens à la collectivisation provoqua une famine terrible : au cours des années 1932-1933, quatre ou cinq millions de paysans ont péri. La famine commença à la fin de 1932 et la population des campagnes était obligée de se nourrir de légumes, de pain fait de betteraves et d'autres succédanés. Quand en hiver 1933 les stocks de légumes furent épuisés, la mortalité atteignit des proportions effrayantes. Des cas d'anthropophagie furent constatés. Au printemps 1933, les paysans essayaient de couper en cachette les épis encore verts sur les champs des kolkhozes. Mais c'était là un grand « crime », car depuis le 7 août 1932, une loi sur la « défense de la propriété socialiste » punissait de dix ans de travaux forcés la cueillette des épis. Des paysans « criminels » furent tués sur place par des gardes armés qui se trouvaient dans les champs.

Il ne restait aux paysans qu'un moyen de salut. La fuite. Bien qu'il leur fût interdit de quitter les villages, ils s'en allaient au risque d'être tués. Ils cherchaient à pénétrer dans les villes dont l'entrée était gardée, et seuls quelques « heureux », squelettiques et affamés, parvinrent à s'y glisser. La meilleure preuve de la terrible mortalité des paysans en 1933 est le fait qu'en 1939 il n'y avait presque pas d'enfants d'âge scolaire dans les villages. D'après le recensement de 1926, il y avait dans les villages de l'Ukraine Soviétique 23.669.391 habitants. Or, au 17 janvier 1939, la population de ces villages ne s'élevait qu'à 19.960.221 habitants. Tel fut le bilan de la collectivisation forcée et de la famine en Ukraine (33).

On peut affirmer aujourd'hui, depuis que des milliers de témoins, les D.P., ont parlé (34), que la terrible famine de 1932-1933, avait été organisée froidement par les bolcheviks de Moscou pour briser la résistance des paysans à la collectivisation forcée. La récolte de 1932 avait été bonne, mais l'Etat avait tout enlevé, jusqu'au blé destiné aux emblavures et à celui que les paysans touchaient pour leur travail dans les kolkhozes. En Sibérie et en Russie il y avait d'immenses réserves de blé, mais il était interdit de l'exporter en Ukraine. Une conspiration du silence fut organisée par les bolcheviks à ce sujet et les quelques étrangers qui, à ce moment visitèrent l'Ukraine, ne s'aperçurent de rien...

(33) Ces chiffres ont été publiés dans les *Visti* de Kiev, le 12 juillet 1939.

(34) Voir brochure ukrainienne de D. Soloviy : *Extermination de millions d'Ukrainiens par la terreur et la famine organisée dans les années 1929-1933*. New-York-Détroit-Scranton, 1952, 88 pages. Il s'agit de dépositions dûment enregistrées des D.P. dans les camps de l'Allemagne occidentale en 1949.

# - 1932 - 1933 -

( LETTRES ET DEPOSITIONS DE TEMOINS OCULAIRES )

**Lettre d'une employée, datée du 25 mai 1933 et envoyée de Kyiv :**

« ... Nous, ma femme, les enfants et moi, souffrons de la famine. Aussi longtemps qu'il y avait des pommes de terre, cela allait comme-ci comme-ça. Or, maintenant on ne nous laisse que les épluchures, dont nous faisons notre nourriture, sans aucune matière grasse. Je travaille, donc je ne suis pas chômeur, mais mon travail ne sert pas à grand chose. Pour vivre convenablement, il faut 1.500 roubles par mois, or je n'en touche que 200. Les marchandises coûtent horriblement cher et le travail n'est payé qu'à 10 à 20 %. Presque toute la population vit comme moi. On ne nous laisse pas partir et on ne nous donne pas le moyen de vivre. Il n'y a pas d'autre issue que la mort. Envoyez-moi, je vous en prie, des vivres, du grain, du lard... »

« J'ai travaillé dans la campagne, mais les autorités m'ont pris tout ce que j'avais, même nos couvertures et le fichu de ma femme. Il a bien fallu que je parte à Kyiv. Toutes mes plaintes sont restées sans résultat. Bref, je suis maintenant dépourvu de tout et affamé... »

( « Dilo », Lviv. )

**Lettre d'un paysan, datée du 27 mai 1933 :**

« Cher frère, ne rejette pas notre demande, aie pitié de nous et aide-nous pour l'amour de Dieu. Nous sommes tous enflés par suite de la famine. Nous te prions, nous te sup-

plions, mon cher frère, aie pitié de moi et de ma malheureuse famille... La fin de nos jours approche. Nous avons déjà mangé tout ce qu'il y avait. Il ne reste plus de balle d'avoine ni de glands. Et si Dieu et toi, mon cher frère, ne venez pas à notre aide, nous périrons très prochainement. Notre nourriture se compose de sel, d'eau et d'oseille. Or, cette nourriture ne suffit guère pour l'homme : elle fait enfler les gens ; nous le sommes tous, de sorte que nous ne pouvons même pas marcher. Si, encore, nous avions pour notre soupe des pommes de terre, des haricots, des petits pois ou d'autres graines. Mais nous n'avons rien d'autre que du sel, de l'eau et de l'oseille. Avec une nourriture pareille, il est impossible de vivre... »

( « Dilo », Lviv. )

**Récit d'un témoin oculaire qui a quitté l'Ukraine (province de Kyiv), le 28 juin 1933 :**

« La famine éclata et la population commença à périr après que les autorités eurent saisi toutes les céréales chez les paysans. »

« Dans la région de Kalynivka, la famine a dévasté les localités suivantes : Zalyvantchyna, qui, en 1932, comptait 3.500 habitants, dont 2.000 sont morts maintenant ; à Nemyrivtsi, sur 700 habitants il ne reste en vie que quatre ou cinq familles ; à Koumanivka, sur 3.000 habitants, il ne reste que 1.900 ; à Mouchyntsi, sur 1.800 habitants, il ne reste que 1.300. Quant à la région de Kaziatyn, dans



*Un mort dans une rue de Kharkiv.*

le bourg de Houbyntsi, où il y avait l'année dernière 1.600 habitants, il n'en reste que 800 en vie.

« Parmi les victimes, les plus nombreuses sont les enfants au-dessous de quatorze ans : les femmes résistent le mieux. Les autorités ne permettent pas d'enterrer les cadavres avant le commencement de la décomposition, sinon la population déterre ces cadavres pendant la nuit pour s'en nourrir. L'anthropophagie est répandue. Souvent les parents mangent leurs enfants qui sont morts de faim. Il est dangereux de voyager seul ou à deux, car les cas de maraudage et d'assassinat sont fréquents. »

« La moisson s'annonçait bien, mais les résultats de la récolte étaient douteux, car les cultivateurs restés vivants n'avaient pas assez de force pour manier la faux et ramasser les céréales. Les champs de betteraves sont dans un état déplorable, faute d'ouvriers pour les soigner, les paysans étant morts ou tombant d'inanition et ne pouvant pas travailler. C'est la population ukrainienne qui meurt dans la plus grande proportion. Le personnel de l'administration des bourgs et des exploitations collectives n'est point ukrainien, mais étranger. Ce sont, pour la plupart, des jeunes gens de 18 à 20 ans. Ils sont assurés d'avoir leur nourriture qu'ils achètent à des prix très bas dans des magasins spéciaux. Seuls les employés supérieurs d'administration peuvent acheter dans ces magasins. »

« Des détachements de G.P.U. visitent périodiquement les campagnes et arrêtent de nombreux paysans qui sont ensuite déportés. Le sort des déportés est inconnu et ceux qui s'y intéressent sont également arrêtés. La prison de Vynnytsia abrite 22.000 personnes. »

( « Bulletin polono-ukrainien », n° 16, Varsovie. )



*Corps empilés, couverts de neige, dans un cimetière, près de Kharkiv.*

# Crime sans précédent dans l'histoire

Témoignage publié à l'occasion du 20<sup>e</sup> anniversaire  
de la terrible famine qui a sévi en Ukraine en 1932-1933.

L'histoire de la Russie est une chaîne ininterrompue de crimes envers les peuples voisins, mais le plus terrible de ces crimes a été, incontestablement, la famine organisée en Ukraine dans les années 1932-1933. Huit millions d'Ukrainiens sont morts de cette famine sans précédent dans l'histoire du monde !

Cette même méthode d'oppression par la famine — mais dans des proportions beaucoup plus réduites — a été employée dans plusieurs pays derrière le rideau de fer (Hongrie, Bulgarie, Albanie) et, dernièrement, contre les Allemands, sous l'occupation soviétique.

Le fait que la famine de 1932-1933 en Ukraine ait été organisée et préparée à l'avance, selon des plans bien prévus, est établi par l'Ukase du Présidium du Soviet Suprême de l'U.R.S.S. du 7 août 1932, concernant la « sécurité de la propriété socialiste » et prévoyant une peine allant de 5 ans de travaux forcés à la peine de mort pour vol commis dans les secteurs socialistes (kolkhozes, radkholes, entreprises). Il était difficile, à l'époque, de comprendre la raison de ce décret, mais on n'a pas attendu longtemps pour en mesurer les conséquences et en apercevoir clairement le but. Décidée de réduire le peuple ukrainien par la famine, Moscou avait prévu qu'en confisquant les denrées et produits agricoles des paysans, ceux-ci iraient forcément piller les secteurs socialistes.

## « VOLEURS DE LA PROPRIÉTÉ SOCIALISTE »

Peu de temps après la promulgation de cet ukase, le Kremlin donna l'ordre secret d'évacuer des kolkhozes toutes denrées alimentaires, y compris les réserves de semences ainsi que les réserves de secours, ne laissant que de la paille et des betteraves pour le bétail. C'est ainsi qu'il ne resta même pas un quintal de céréales dans l'ensemble des kolkhozes de l'Ukraine.

En même temps, Moscou avait demandé aux kolkhoziens et aux paysans ukrainiens de vendre « volontairement » toutes les denrées qu'ils avaient reçues en paiement de leur travail de toute une année. On avait demandé également aux paysans qui n'étaient pas encore dans les kolkhozes de vendre à l'Etat toutes les denrées qui leur restaient après la livraison des contingents imposés par l'Etat. En cas de refus de vendre à l'Etat les denrées en question, le paysan et le kolkhozien ukrainiens tombaient sous le coup de l'ukase du 7 août 1932 et étaient condamnés comme « voleurs de la propriété socialiste ».

Les Ukrainiens, sentant venir la famine, commencèrent à cacher leurs céréales. Moscou vit alors que son but ne serait pas atteint et décida de sévir en envoyant en Ukraine des brigades composées principalement de communistes russes et appelées « les 25 mille ». Parmi les membres de ces brigades se trouvait précisément Victor Kravtchenko, auteur du fameux ouvrage « J'ai choisi la liberté ».

À la fin de l'année 1932, les conséquences de cette famine furent terribles. L'élément jeune et sain de la population ukrainienne abandonnait la campagne, quittait l'Ukraine pour aller chercher des vivres, en particulier à Moscou, qui ne connaissait pas la famine. Pour empêcher cet exode, le Kremlin plaça tout le long de la frontière des sentinelles qui interdisaient la sortie de l'Ukraine et confisquaient toute la nourriture apportée par les Ukrainiens de retour dans leur pays. Les vieillards, les femmes et les enfants commencèrent à mourir de faim, mais la période la plus terrible fut le printemps 1933. Partout, dans les villes et les villages, on trouvait dans les rues et les champs des cadavres enflés des gens morts de faim.

Moscou voulut alors expliquer son crime par une récolte insuffisante. Cette explication était un pur mensonge, car, précisément, cette année-là, l'Ukraine — le

plus riche pays de l'Union Soviétique, où la terre est noire et grasse et se passe d'engrais — avait eu une récolte au-dessus de la moyenne. Pendant que la population mourait de faim, l'U.R.S.S. vendait (en 1932 et 1933) six millions quatre cent mille (6.400.000) tonnes de céréales à l'étranger à des prix plus bas que les cours habituels.

## HUIT MILLIONS DE MARTYRS

Les conséquences de cette famine ont été terribles : environ huit millions d'Ukrainiens sont ainsi morts en martyrs. Cette statistique macabre ne figure — hélas ! — sur aucune donnée officielle, les médecins ayant reçu l'ordre de ne pas indiquer la faim comme cause de la mort de qui que ce soit, mais de mentionner seulement une maladie quelconque. La publication de la statistique officielle de 1936 a été interdite à cause de la trop grande et effarante diminution de la population.

La famine systématiquement organisée en Ukraine a été l'un des instruments des impérialistes russes pour vaincre dans le peuple ukrainien son amour de la liberté et son désir d'être seul maître chez lui.

Depuis 300 ans déjà, l'Ukraine luttait, sans répit, contre l'occupant qui, au début, décimait le peuple ukrainien par des déportations massives de la population — comme l'ont fait Pierre I<sup>er</sup> et Catherine II — par les guerres menées par les tsars contre d'autres peuples et pour lesquelles les Ukrainiens étaient mobilisés de force, par la lutte ouverte contre la République Ukrainienne Libre en 1917-1920, par la prison, les travaux forcés, les condamnations à mort — mais le moyen le plus terrible employé par Moscou et, malheureusement, le plus efficace, a été la famine organisée en 1932-1933.

L'exemple inoubliable des martyrs ukrainiens doit rester présent à la mémoire de tous les peuples qui, aujourd'hui encore, jouissent de leur liberté. Si, un jour, ils perdaient cette précieuse liberté, ils risqueraient de subir le même sort — ils risqueraient d'être détruits par les moyens les plus inhumains et les plus cruels dont seul Moscou a le secret.

W.N.



-34-



**RUSSIAN CROP  
IN UKRAINE  
1931-1933**

**7.000.000**  
STARVED TO DEATH  
**CRIME AGAINST  
UKRAINIAN  
PEOPLE**

**RUSSISCHE ERNTE  
IN DER UKRAINE  
1931-1933**

**7.000.000**  
VERHUNGERTE  
**MORD AM  
UKRAINISCHEN  
VOLK**

**RÉCOLTE RUSSE  
EN UKRAINE  
1931-1933**

**7.000.000**  
MORTS DE FAIM  
**CRIME CONTRE  
LE PEUPLE  
UKRAINIEN**



W. Masjutin



Zum 40. Jahrestag der Oktoberrevolution

# CARTE POSTALE ЛИСТІВКА

« ЧИМНА ГОЛОДУ КАЗУТЬ: — ЩО КЛИ ДОПОМОГА НЕДАСНИМ  
не буде організована негайно, то цієї зими може ви-  
мерти з голоду багато мільонів душ.

Не відкачай допомоги на австро, щоб вона не  
прийшла запізно!

«Si le secours n'est pas porté sans délai» — disent de  
hauts dignitaires de l'Eglise, qui viennent de quitter  
l'Ukraine — «encore une dizaine de millions d'êtres  
humains périront de faim».



Hilfskomitee  
für die Hungernden in der Ukraine  
Berlin-Wannsee, Alsenstr. 17

## 7 Millionen ukrainischer Bauern,

die im Winter 1932/33 durch eine von der moskowitzisch-sowjetischen  
Regierung organisierten Hungersnot umgebracht wurden,

### mahnen die Welt!

Zwecks Unterdrückung der ukrainischen Befreiungsbewegung und  
um den Eintritt der Bauern in die Kolchosen zu erzwingen, nahm  
die sowjetische Regierung sämtliche Lebensmittel in Beschlag und  
schuf damit eine ungeheure Hungersnot, der 7 Millionen Ukrainer  
zum Opfer fielen. Der menschlichen Sprache fehlen Worte, um die  
Qualen der ukrainischen Bevölkerung zu schildern. Die geraubten  
und beigetriebenen Güter verkaufte der Kreml zu herabgesetzten  
Preisen ins Ausland mit der Absicht, eine Weltwirtschaftskrise  
herbeizuführen, um den Kommunismus weiter ausdehnen zu können.

— „DOBRUS“ —

Verein der von der Sowjetmacht repressiert gewesenen Ukrainer

**LE  
MONDE  
SLAVE**

**REVUE MENSUELLE**



**JANVIER 1933**

**LE NUMERO : France  
et Pays Slaves : 6 fr.  
:: Autres Pays : 9 fr. ::**

**LIBRAIRIE FELIX ALCAN  
108, Boulevard Saint-Germain  
:: :: :: :: :: :: PARIS**

— 38

## La famine en U. R. S. S. et ses conséquences

### I.

Personne aujourd'hui ne conteste plus que la famine ait fait son apparition en Russie : par un décret du 7 février 1932, le gouvernement soviétique a dû lui-même reconnaître qu'elle existe dans les régions du Sud-Ouest, celles précisément qui étaient toujours réputées pour leurs abondantes récoltes ; c'est d'ailleurs par l'expression euphémique de « difficultés de ravitaillement » que ce décret désigne la famine. Des observateurs étrangers qui ont récemment visité l'U.R. S.S. disent unanimement que la presque totalité de la population s'y alimente d'une manière insuffisante et que beaucoup de gens y souffrent de la faim. Ainsi M. Moore, un journaliste anglais qui a parcouru presque tout le territoire de la Russie pour le compte du *Daily Telegraph*, déclare qu'une grave famine surviendra, après la tombée des premières neiges, en Ukraine, dans le Nord du Caucase, sur la rive gauche de la Volga (elle sera particulièrement grave dans le territoire de la « république allemande ») et en Sibérie occidentale (1).

Une correspondante anglaise, M<sup>me</sup> Rhea Clyman, du *Daily Express*, parle également de la famine ; elle est actuellement expulsée des confins de la Russie, sur l'ordre de Stalin, pour avoir critiqué avec trop de franchise et d'âpreté le régime soviétique et ses conquêtes (2). D'une voix concordante, d'autres correspondants de journaux allemands et américains parlent du même sujet. Il n'y a que certains adulateurs professionnels du régime soviétique, tels que MM. Duranty du *New-York Times*, Louis Fisher et Michel Farbman de la *New Republic*, qui font exception, en passant obstinément sous silence le fait de la famine et en continuant à chanter des dithyrambes en l'honneur du rapide progrès du plan quinquennal.

La famine de 1932 n'est pas un phénomène nouveau dans l'existence de la Russie soviétique, puisqu'elle y fait sa troisième apparition au cours des 15 ans de dictature bolchéviste : en 1920-1921, elle a coûté la vie à plusieurs millions d'hommes (3). En 1925, elle a été un peu moins grave et on a pu la conjurer par une importation intense de blé de l'étranger.

(1) *Daily Telegraph* du 22 Nov. 1932.

(2) *Daily Express* du 15 Nov. 1932.

Cependant, la famine de 1932 a des traits particuliers qui la distinguent des précédentes. Elle en diffère non seulement par une extrême intensité, mais encore par son étiologie, par les raisons qui l'ont fait naître. Lors des crises antérieures, elle provenait des mauvaises récoltes causées par des conditions atmosphériques défavorables, somme toute par des phénomènes d'ordre naturel, tandis que la famine de l'année courante est le résultat logique et inévitable du régime soviétique, et plus spécialement de sa politique économique dans le domaine de l'agriculture. La collectivisation rurale obligatoire, ainsi que la cadence et les méthodes de sa mise en pratique, ne pouvaient pas avoir d'autre résultat.

Encore faut-il remarquer que les conditions atmosphériques de ces trois dernières années ont présenté pour l'U.R.S.S. un caractère plutôt favorable, parfois même très favorable, ce qui prouve que la mauvaise récolte de 1931 et 1932 ne peut être expliquée par des raisons d'ordre naturel. C'est exclusivement dans la politique économique agricole, constituant une partie essentielle du plan quinquennal, qu'il faut chercher la cause de ces faits.

La collectivisation rurale forcée a transformé les paysans, de patrons qu'ils étaient, en ouvriers salariés du pouvoir soviétique, en prolétaires agricoles ; cela a naturellement provoqué une forte baisse, et immédiate, de la productivité de leur travail. Comme les paysans avaient perdu l'intérêt qu'ils portaient jadis aux fruits de leur labeur, on a vu ce labeur décroître en qualité comme en quantité. Toute la presse soviétique retentit de plaintes au sujet de ce que les paysans des fermes collectives et soviétiques (*kolkhoz* et *sovkhos*) se rendent tard à leur travail et le quittent de bonne heure (1). La culture et l'ensemencement des champs ont extrêmement baissé en qualité ; le résultat en a été une poussée abondante de mauvaises graines (2) et une insuffisante récolte (3). Les paysans des *kolkhoz* refusant de travailler au profit de « l'État des paysans et des ouvriers », le pouvoir soviétique a dû recourir à de rigoureuses mesures de contrainte. Afin de contrôler le travail des paysans, des brigades spéciales d'ouvriers ont été créées dans les fermes collectives sous les ordres de communistes éprouvés et il a été établi une échelle d'amendes et de châtiments. Toutes ces mesures ont provoqué naturellement une âpre irritation et n'ont donné que très peu de résultats positifs.

(1) Les *Investija* du 15 oct. 1932 se plaignent de ce que les paysans des fermes collectives s'en vont travailler aux champs à 8 ou 10 heures du matin et en reviennent à 5 ou 6 heures du soir.

(2) En 1932, par exemple, le froment de la récolte ukrainienne contenait parfois jusqu'à 84 % de rebut ; celui du Caucase septentrional jusqu'à 87 %, etc. (*Agric. socialiste* du 24 oct. 1932.)

(3) En 1931, la récolte du blé était de 6,9 quintaux par hectare, ce qui représente un niveau inférieur à celui des récoltes des années précédentes, à partir de 1922, même si l'on fait abstraction de la mauvaise année 1924.

Le second coup a été porté à l'agriculture par la collectivisation forcée du bétail. A partir de 1922 et jusqu'à présent, il se produit un grave et rapide décroissement de toutes les espèces d'animaux domestiques. Au début, les bestiaux étaient abattus par leurs propres maîtres qui ne voulaient pas les livrer aux *kolkhoz*, c'est-à-dire entre les mains d'autrui. Ensuite, ils périssaient dans les écuries et étables collectives par suite du mauvais entretien, du manque de fourrage, etc. Les chiffres ci-dessous permettent de juger de l'importance de la réduction du cheptel en U.R.S.S. :

Année	Chevaux de somme (en millions)	Vaches (en millions)
1916 .....	27,7	26,0
1921 .....	24,2	27,2
1922 .....	20,0	24,8
1928 .....	24,3	30,7
1929 .....	25,2	30,7
1930 .....	22,4	26,7
1932 .....	17,0	16,0 (1)

Ce tableau fait voir que le décroissement général des bestiaux est extrêmement important et qu'il s'est particulièrement aggravé au cours des années 1929-1932, dépassant même celui des mauvaises années 1920-1922. Aussi peut-on constater que la collectivisation rurale obligatoire a porté à l'élevage du bétail un coup bien plus rude que ne l'avait fait la disette de 1920-1921.

Cette diminution du bétail n'a pu naturellement manquer d'atteindre gravement l'état général de l'agriculture. Il est en résulté une décroissance, d'abord dans la production du lait et du beurre, ensuite dans celle de la viande. Depuis 1930, la raréfaction de ces produits a été considérable. Par la suite, le décroissement du nombre des chevaux de somme a enlevé à l'agriculture le principal facteur de travail. Le pouvoir soviétique essaie, il est vrai, de remplacer cette diminution de la force motrice vivante en utilisant des moyens mécaniques, tracteurs, automobiles, etc. Mais malgré les efforts considérables qui ont été faits dans ce sens, la diminution des chevaux est encore bien loin d'être compensée (2).

Il en résulte que la superficie ensemencée manifeste, depuis 1930, malgré l'accroissement important du nombre des tracteurs, une tendance évidente et constante à se rétrécir dans des proportions consi-

(1) Ces chiffres sont établis par des calculs basés sur diverses données provenant de sources soviétiques.

(2) De 1929 à 1932, il y a eu perte de plus de 8 millions de chevaux de somme ; or, la quantité entière de tracteurs se trouvant à la disposition de l'agriculture était estimée, selon les relevés faits en automne 1932, à 150.000 unités, équivalant à 2.250.000 CV. Il faut encore noter que beaucoup de ces tracteurs sont voués aux réparations et à l'inaction, par suite du mauvais entretien et de l'inhabileté de ceux qui les emploient.

dérables. En outre, le manque de chevaux a une répercussion naturelle sur toute une série d'autres travaux agricoles, tels que la rentrée de la récolte, le transport du fumier, etc. De plus le mauvais entretien et le manque de fourrage ont épuisé les chevaux à un extrême degré : ils sont devenus incapables d'accomplir le travail habituel qu'ils exécutaient jadis.

La diminution du bétail a provoqué également une importante réduction du fumier, lequel est le principal mode d'engrais employé en U.R.S.S. Malgré l'augmentation des engrais chimiques, c'est le fumier qui est resté l'engrais essentiel dont dispose l'agriculture russe et dont la diminution a dû inévitablement amener une baisse dans la récolte. Voici des chiffres convaincants à cet égard.

Année	Récolte des blés (en millions de tonnes)
1913 .....	81,6
1921 .....	42,2
1924 .....	51,4
1930 .....	83,5
1931 .....	71,0
1932 .....	65,9

Pour juger à leur vraie valeur ces chiffres fournis par la statistique soviétique officielle, il faut se rappeler que celle-ci calcule la récolte brute « sur le champ », ce qui implique la nécessité de corriger souvent ces chiffres ainsi obtenus. Il faut notamment défalquer de la récolte brute les pertes causées par la rentrée défectueuse ou tardive, par le battage insuffisant, par les médiocres conditions du magasinage aux dépôts de réception et du transport en chemin de fer. De plus, pour déterminer la quantité de blé réservée à l'usage des habitants et des bestiaux, il faut encore prendre en considération celle que l'on exporte à l'étranger.

Si l'on n'évalue qu'à 10 % de la récolte brute toutes ces pertes qui se produisent lors de la rentrée, du magasinage et du transport (1), on peut estimer qu'il est resté en moyenne pour chaque habitant de l'U.R.S.S., les quantités de blé ci-dessous :

Année	Récolte brut (en millions de tonnes)	10 % de perte	Exportation (en millions de tonnes)	Reste	Quantité de blé par tête (en kilogr.)
1913 .....	81,6	—	9,6	72,0	525
1921 .....	42,2	—	1,5	43,7	334
1924 .....	51,4	—	0,01	51,4	375
1930 .....	83,5	8,3	6,0	69,2	438
1931 .....	71,0	7,1	4,0	59,9	372
1932 .....	65,0	6,5	1,0	57,5	351

(1) Selon les calculs des *Izvestija* du 23 juin 1931, les pertes de blé advenues au cours de la rentrée atteignent 20 % à 22 % de la récolte brute totale.

Ces chiffres disent clairement que les réserves de blé destinées d'une part à alimenter la population et le bétail, d'autre part à assurer les semences, ont baissé dans l'année courante à un niveau qui indique pour le pays le début d'une grave famine. Cette famine a déjà commencé.

Cependant le tragique de cette situation réside non seulement dans sa gravité actuelle, mais encore dans les perspectives qui s'ouvrent sur le plus prochain avenir. L'état que présentent maintenant les forces productives de l'agriculture, état créé par la politique économique du pouvoir des Soviétiques, ne laisse subsister aucun doute sur le fait que la récolte de 1933 sera encore inférieure à celle des années précédentes, quelque favorable que puissent être les conditions atmosphériques. Les travaux ruraux de l'automne 1932 ont été exécutés dans des conditions pires et dans des proportions moindres que celles qui ont accompagné les travaux des trois dernières années. Rien ne fait espérer qu'une amélioration quelconque puisse se produire au printemps 1933. De fait, les animaux domestiques continuent à périr et l'hiver de disette qui vient de commencer ne pourra qu'en faire augmenter le dépérissement. Quant à la réserve de tracteurs, il est douteux que ceux-ci puissent représenter une force plus importante que celle qu'ils possédaient au printemps 1932 (1).

Aussi peut-on constater sans l'ombre d'un doute que l'état de famine est devenu, en Russie soviétique, un phénomène chronique, permanent et inévitable tant que dureront la politique agraire en vigueur et le pouvoir actuel.

## II

Par suite du manque aigu de blé qui s'est déjà manifesté dans le pays et des sombres perspectives qui s'ouvrent sur l'avenir, une âpre lutte « pour le pain » se déclenche actuellement entre les paysans et le pouvoir soviétique, secondé par ses organismes. La masse des paysans, tant individuels que ceux des *kolkhoz*, se refuse à livrer à l'État la quantité de blé que celui-ci a fixée au chiffre de 18 millions de tonnes. Bien avant que fût terminée la rentrée de la récolte, les paysans des *kolkhoz*, prévoyant une réquisition de la part du gouver-

(1) Actuellement, sur les 150.000 tracteurs enregistrés, il y en a 137.000 qui demandent des réparations fondamentales. Il manque cependant les pièces détachées de réserve nécessaires pour faire ces réparations, et les usines soviétiques ne sont pas à même d'exécuter de pareilles commandes. Il y a, en conséquence, une quantité considérable de tracteurs qui n'ont pas été réparés. Durant les 4 mois d'hiver, les usines ne peuvent produire plus de 15 à 20 mille nouveaux tracteurs. La quantité entière des tracteurs ne pourra donc guère dépasser, en 1933, le chiffre de 135 à 140 mille, qui représente une certaine diminution par rapport à celui du printemps 1932.

nement, se sont mis à « piller » le blé et à le cacher chez eux. Ce pillage du blé des *kolkhoz* a pris des proportions si menaçantes que le gouvernement soviétique s'est cru obligé, à la date du 7 août 1932, de décréter la peine capitale comme châtiment de ce crime. Pourtant, ni cette mesure, ni les fusillades en masse des paysans qui s'en sont suivies, n'ont pu conjurer ou même mitiger le pillage des blés communaux. Quant aux tribunaux populaires locaux, ils se sont trouvés placés devant ce problème : soit condamner à être fusillés, des dizaines ou peut-être des centaines de milliers de paysans voleurs soit renoncer à l'application du décret. Après quelques hésitations, ils ont suivi en maintes occasions cette seconde voie.

Une fois les blés rentrés, les paysans des *kolkhoz* se sont empressés de se les distribuer en raison du nombre de leurs journées de travail, et n'ont abandonné à l'État qu'une quantité minime de blé. Le pouvoir soviétique a refusé de prêter l'oreille à leurs plaintes et il continue à exiger l'exécution intégrale de son programme d'approvisionnement. Dans ces conditions, la lutte pour le pain qui s'est allumée à travers tout le territoire de l'U.R.S.S., a assumé par endroits un caractère extrêmement acharné. Ainsi, par exemple, le programme d'approvisionnement en blé n'ayant pas été exécuté dans le Nord du Caucase, on y a envoyé des détachements spéciaux de communistes qui opèrent des perquisitions chez tous les paysans sans exception. C'est avec triomphe que la *Pravda* annonce, le 29 novembre 1932, qu'il a été trouvé, dans les coffres de la paysanne Nathalie Zagorodnyj, au *kolkhoz* du village cosaque de Vassurinskaja, 3 sacs de maïs battu et 193 kilogrammes de maïs non battu, tandis que le paysan Tikhon Korolenko aurait recélé dans son lit 1 sac de « froment de qualité supérieure ». Dans beaucoup de *kolkhoz*; il a été repéré des fosses où les paysans cachaient le blé pour le soustraire à la vigilance des autorités. Il va sans dire que l'apparition de la famine et les représailles du gouvernement doivent modifier radicalement l'attitude des paysans des *kolkhoz* à l'égard du pouvoir soviétique. Lorsque le gouvernement, recourant d'abord à des promesses et usant ensuite de contrainte, faisait entrer les paysans dans les fermes collectives, il leur laissait entrevoir d'énormes avantages matériels et une existence aisée. Rien ne subsiste de ces promesses. Les anciens pauvres sont devenus plus pauvres même qu'ils n'étaient avant la collectivisation. Une diminution encore plus considérable de l'ancien bien-être est ressentie par les paysans de fortune moyenne, qui ont vu de leurs yeux la destruction de leur culture entière.

Cette famine provoque naturellement un mécontentement aigu et une fermentation des esprits. Il faut noter, cependant, une différence essentielle entre la famine de 1932 et celle des années précédentes, comme par exemple celle de 1920-1921. Si les disettes antérieures se

laissaient expliquer comme des phénomènes causés par la Grande Guerre et la guerre civile qui l'a suivie, par le chaos inévitable au moment de la réforme agraire radicale et de la saisie des terres seigneuriales, enfin par les intrigues des contre-révolutionnaires, des capitalistes et des seigneurs dépossédés, ces explications ne sont plus applicables à la famine de 1932. Les guerres et leurs résultats appartiennent au passé. Les ennemis du régime sont complètement anéantis, tant dans les milieux bourgeois et capitalistes que parmi la classe des paysans aisés dénommés *kulak*. Les conditions météorologiques ont été absolument satisfaisantes lors de l'exécution du programme agricole de 1932. Si les résultats en ont quand même été lamentables, l'explication de ce fait est plausible pour tous, tant pour le pouvoir lui-même que pour la population : la faute en est à la politique agraire du plan quinquennal, caractérisée par la collectivisation forcée et générale, ainsi que par les réquisitions et représailles implacables qui en ont accompagné l'exécution.

La réponse donnée par les paysans à cette politique des autorités et aux procédés de ses représentants se manifeste par une résistance passive revêtant un caractère universel et tenace, par des actes de terreur commis contre les agents soviétiques et quelquefois même par des révoltes à main armée. Il est naturel que cette attitude et ces actes trouvent toujours un vif écho parmi les habitants des villes aussi bien que dans les rangs de l'armée rouge. Malgré le travail obstiné et systématique que poursuit le pouvoir des soviets pour faire de cette armée une armée de prolétaires, d'adhérents au parti, de communistes, cette tâche n'a été résolue jusqu'ici que dans une faible mesure. L'humeur qui s'est emparée du peuple et particulièrement des paysans, pénètre par vastes courants jusqu'à l'intérieur des casernes. Le pouvoir des soviets saura-t-il désormais s'appuyer, dans sa lutte contre le pays et spécialement contre les paysans, sur les baïonnettes de l'armée, telle est la question qui se pose au régime soviétique ; c'est une question d'être ou ne de pas être.

### III

Dans ces conditions, le pouvoir soviétique est impuissant à se faire fournir par la campagne, paysans individuels aussi bien que *kolkhos* et *sovkhoz*, les produits nécessaires à la subsistance de la population des villes et spécialement de la classe ouvrière. En conséquence, ce sont précisément les villes et les centres industriels de l'U.R.S.S. qui se trouvent le plus gravement atteints par la famine.

Presque toute la population des villes, qui représente en 1932 un

chiffre de 33 millions d'habitants, se nourrit de produits qu'elle obtient grâce à ses cartes alimentaires. Une partie des habitants des villes, que composent surtout les employés des institutions d'État et les ouvriers, prend ses repas dans des restaurants communaux ; la clientèle de ceux-ci se chiffrait, vers le milieu de l'année 1932, à plus de 15 millions de personnes (1). Par conséquent, l'alimentation de toute cette masse de la population dépend entièrement de l'approvisionnement que les autorités pourront lui assurer. Mais ces autorités ont dû, dès le printemps 1932, avertir tous les organismes et toutes les coopératives d'alimentation de ne point compter sur un approvisionnement provenant du « centre » et de prendre en conséquence les mesures nécessaires pour se ravitailler par leurs propres moyens. Les produits ont commencé peu à peu à disparaître, les uns après les autres, des restaurants communaux et des magasins des coopératives ; en premier lieu, la viande, le beurre, les œufs, le lait ; mais récemment, des intermittences se sont produites même dans la fourniture du pain. Le moment est venu où le gouvernement soviétique, se rendant compte de sa complète impuissance à nourrir toute la population urbaine et ouvrière, a été obligé d'ordonner que chaque entreprise créât sa propre base d'alimentation. Séparément, les diverses entreprises, aciéries, usines, mines, centrales d'électricité et autres, ont organisé leurs propres *sovkhoz*, leurs potagers, porcheries, vacheries, poulaillers, etc. ; mais ces mesures restant évidemment insuffisantes pour alimenter non seulement les citoyens mais même les membres du parti et les ouvriers, la famine est en train de pénétrer peu à peu dans les villes et dans les centres industriels.

Un premier résultat de la famine s'est manifesté parmi la classe ouvrière, par un phénomène connu sous le nom de fluctuation de la main-d'œuvre. Les ouvriers s'enfuient d'une entreprise à l'autre, d'un bout du pays à l'autre, à la recherche de conditions d'existence tant soit peu satisfaisantes, avant tout d'une possibilité de manger à leur faim. Ces migrations de masses ouvrières, qui offrent un caractère chaotique, ont commencé dès 1929 et ont pris en 1930 de telles proportions qu'au cours de cette année-là, selon les données statistiques officielles, près de 150 % de l'ensemble des ouvriers employés dans les entreprises de la grosse industrie en sont partis et environ 172 % s'y sont à leur tour embauchés (2).

En 1932, cette fluctuation de la main-d'œuvre s'accroît dans une mesure si menaçante que la revue *La Vie économique* a pu désigner la situation comme « le fléau de la production ». Le premier semestre de l'année 1932 a vu se produire « théoriquement » une substitution

(1) *Pravda* du 12 novembre 1932.

(2) *Economie nationale de l'U.R.S.S. en 1932*, page 442.

complète de tout l'ensemble des ouvriers engagés dans l'industrie houillère (1).

Cette fuite des ouvriers d'un établissement à l'autre porte naturellement un extrême préjudice à la marche des entreprises, en créant l'anarchie dans l'industrie entière et en causant une importante régression tant dans l'efficacité du travail que dans les chiffres de la production. C'est bien elle qui explique le fait d'un arrêt dans le développement de l'exploitation de la houille, du pétrole, de la fonte, de l'acier, de même que certains symptômes de décroissement dans ces industries. Le côté si grave de cet état de choses consiste en ce que les autorités ne peuvent le maîtriser par aucun moyen administratif et policier, puisqu'elles sont impuissantes à régler le ravitaillement d'une manière tant soit peu satisfaisante.

Il est facile de se figurer l'irritation et le désespoir qui s'emparent d'un ouvrier lorsque, après avoir acquis sur sa dernière épargne un billet de chemin de fer, il retrouve à un nouvel endroit les mêmes conditions intolérables d'existence et le même manque de vivres qu'il venait de fuir. Dans les wagons et les gares, les ouvriers rencontrent des paysans qui à leur tour fuient de la campagne vers la ville. Ces rencontres entre les citadins et les villageois sont fort instructives pour les uns et pour les autres.

#### IV

C'est une âpre lutte pour la vie que celle qui est imposée aux ouvriers. Ils essaient de résister ; ils viennent demander tantôt une meilleure nourriture, tantôt une augmentation de salaire qui devrait leur permettre d'acheter, moyennant les roubles gagnés ainsi en surplus, quelques provisions au marché libre ; ou bien ils se font incorporer dans l'une des équipes dites « de choc » qui reçoivent des rations accrues ; ils peinent encore tant qu'ils peuvent en faisant des heures supplémentaires ; le plus souvent, toutefois, ils ne parviennent pas à sortir du cercle ensorcelé de la misère générale et de la famine.

A maintes occasions, l'administration a été obligée de venir au-devant de leurs demandes, et d'augmenter leur salaire. Mais que peut acheter un ouvrier pour ce salaire, qui atteignait 100 roubles en 1931 et 120 roubles en 1932, lorsque les prix du marché libre sont de 30 à 35 roubles la livre de beurre, de 15 à 20 roubles la livre de viande, de 10 à 15 roubles la dizaine d'œufs (2), de 90 kopecks le petit pain de 50 grammes (3) et de 2 roubles la livre de froment (4).

(1) *Pravda* du 15 novembre 1932.

(2) *Daily Telegraph* du 29 novembre 1932.

(3) *La Vie économique* du 11 novembre 1932.

(4) *Izvestija* du 27 novembre 1932.

Épuisé par l'insuffisance chronique de nourriture, fatigué par les longues attentes dans des queues, irrité par le manque d'objets de première nécessité, l'ouvrier travaille mal à l'entreprise où il est employé. Or, un mauvais travail, lorsqu'il est rémunéré à forfait, a pour résultat une diminution du gain total. Toutes les pensées de l'ouvrier sont dirigées vers un seul but, celui de trouver de la nourriture pour lui-même et pour sa famille. C'est à la recherche de la nourriture qu'il emploie tout le temps qui lui reste libre. Cependant, s'il s'absente de son usine « sans raison suffisante », ne fût-ce que pour un jour, il s'expose, conformément à un décret tout récent du 15 novembre 1932, à être congédié par l'entreprise qui l'emploie, jeté, avec sa famille, à la porte de son appartement et à se trouver dans la rue, dépourvu de sa carte alimentaire. Cela équivaut à être condamné à mourir de faim et de froid. Cela rappelle l'esprit de cet autre décret soviétique d'après lequel un paysan affamé est condamné à mort lorsqu'il a volé du blé au *kolkhoz* dont il fait partie.

Les ouvriers, de même que les paysans, ne peuvent certainement pas risquer une révolte ouverte contre les autorités : ils sont désarmés, et l'administration ne se gêne pas, quand elle rencontre de la résistance, pour recourir aux mesures répressives les plus cruelles. Mais partout où il peut, l'ouvrier se venge de son existence misérable. La presse soviétique retentit de plaintes au sujet des cas de chômage dus au bris fréquent de machines, mécanismes, etc., et qui paraissent inouïs dans les annales des entreprises industrielles. Dans ces accidents, il est difficile de délimiter la part que peuvent jouer l'inhabileté et le mauvais apprentissage des ouvriers, et le rôle qu'exercent la volonté consciente et la préméditation. Il n'est pas douteux, toutefois, que les deux ordres de causes sont ici associés.

Cependant, il se présente des cas isolés où les ouvriers, perdant par désespoir toute peur des représailles, abandonnent la résistance passive pour passer à une lutte ouverte. Ainsi, dans le courant de 1932, le manque de vivres a provoqué des troubles ouvriers sérieux dans le district d'Ivanovo-Vosnesensk, en Sibérie, dans l'Oural et ailleurs.

Les conditions matérielles des autres groupes de la population urbaine, et spécialement des fonctionnaires soviétiques, sont encore pires. A moins que ces fonctionnaires ne soient employés dans des établissements aussi fortement privilégiés que le Guépéou ou la police, leur état matériel est bien au-dessous de celui de la classe ouvrière. De nouvelles menaces viennent de s'ajouter : la réduction du personnel et les licenciements massifs. Cette classe de la population est peut-être plus exposée à la misère, à la famine et à des représailles de la part du pouvoir que ne le sont les paysans et les ouvriers, car les paysans peuvent quand même cacher certaines provisions et les ouvriers sont plus choyés que ne le sont les fonctionnaires.

Mais la misère et la famine sont allées plus loin et ont atteint l'appui principal du pouvoir soviétique : le parti communiste.

Selon les dernières données statistiques, il y a en U.R.S.S. 3 millions de communistes et plus de 5 millions de *komsomol* (jeunesses communistes), sans compter encore quelques millions de « pionniers » (éclaireurs communistes). Les communistes et les *komsomol* occupent partout des postes administratifs et économiques responsables. Une discipline rigoureuse est maintenue parmi eux par un contrôle permanent qui vise leur activité, leur genre de vie et leur mentalité.

La famine a atteint, en premier lieu, ceux des communistes et des *komsomol* qui travaillent dans les campagnes. La population villageoise de l'U.R.S.S. est soumise tout entière à une administration exercée par 2.000 comités de rayon et par plus de 50.000 soviets de village, toutes ces institutions ayant à leur tête des membres du parti. En 1932, plus de 3.000.000 de *komsomol* travaillaient à la campagne et possédaient leurs organismes dans presque tous les *kolkhoz*. Toute la collectivisation a été exécutée à l'aide de leurs détachements spéciaux et toutes les opérations concernant la réquisition du blé et d'autres produits se font avec la participation directe des membres du parti, sous leur contrôle et leur direction. Ainsi, les communistes ont eu à porter tout le fardeau des peines et soucis se rattachant à cette collectivisation rurale qui a engendré la famine, et ils continuent à être responsables de la réalisation du programme d'approvisionnement en blé qui ne fait que l'augmenter.

Beaucoup de communistes, ne pouvant supporter les conditions de ce travail, ont fui les comités de rayon, les soviets de village et les administrations de *kolkhoz*. Les *Izvestija* du 22 novembre 1932 se plaignent par exemple d'une « grande fluctuation » qui s'observe parmi les membres des comités de rayon et des soviets de village. Des communistes, des administrateurs et des personnes occupant des postes de caractère économique fuient d'un rayon à l'autre et d'un *kolkhoz* à l'autre, en recherchant de meilleures conditions d'existence et de travail. Ajoutons qu'en dehors de la famine, c'est encore la peur de la haine dont ils se savent entourés qui chasse les communistes de la campagne. Ceux d'entre eux qui sont restés dans les villages ont largement modifié leurs opinions et leur attitude tant envers le pouvoir et ses directives qu'envers la population rurale et ses besoins. Ce fait est noté avec anxiété par la *Pravda* du 20 novembre 1932 :

« Sous l'influence de l'agitation des *kulak*, certains *komsomol* isolés et même certaines institutions de *komsomol* subissent la contagion des tendances hostiles à l'État et à ses plans d'approvisionnement. Il y a eu des cas, admettons qu'ils soient isolés, où des *komsomol* ruraux recélaient eux-mêmes le blé qu'ils devaient déclarer à l'État, où ils

volaient le blé des *kolkhoz* et devenaient de vrais organisateurs de sabotage des *kulak*, allant ainsi jusqu'à une trahison directe envers l'État des ouvriers et paysans. »

Pour pouvoir réaliser avec plus de fermeté le programme d'approvisionnement dans le Nord du Caucase, les autorités se sont vues obligées de procéder à un « nettoyage » radical des organismes locaux du parti, ce qui a eu pour suite un licenciement de plus de 35 % des *komsomol* (1). Actuellement, le même nettoyage se poursuit parmi les adhérents du parti, dans toutes les autres régions où le progrès de la réquisition des blés paraît insuffisant aux yeux de l'administration.

Parmi les communistes et les *komsomol* des villes, nous remarquons également des exemples de cette diminution du sentiment de la discipline de parti, de « décomposition » et de « trahison ». La *Pravda* du 15 novembre 1932 fait observer que la fluctuation des ouvriers emporte dans son courant certains membres du parti. Ainsi, parmi les ouvriers qui ont quitté l'usine moscovite *Marceau et Faucille*, il y a eu bon nombre de communistes et de *komsomol*.

Si cette baisse de la discipline de parti se produit au centre de l'U.R.S.S., voire même dans une usine modèle, il est facile de s'imaginer ce qui se passe à présent dans des entreprises industrielles situées loin de Moscou. Ainsi une fraction des membres du parti communiste, gravement atteinte à son tour par la famine, a été poussée, avec la même force élémentaire, vers cette recherche de meilleures conditions d'existence qui s'observe généralement parmi les ouvriers ordinaires.

La conspiration de Syrcov en 1930, celle de Rjutin en 1932, les cas où un certain nombre de communistes notables ont été expulsés du parti et arrêtés, tous ces faits démontrent que le mécontentement provoqué par la ligne générale de Stalin a atteint non seulement une partie considérable des couches inférieures du parti, mais même les hauteurs de Kremlin. La décomposition de ce parti jadis monolithe a commencé depuis le moment où se sont ouvertes les perspectives de l'échec du plan quinquennal. Les premiers symptômes sérieux de l'effondrement de l'économie nationale, dû à l'exécution du plan quinquennal, ont provoqué la tentative d'un coup d'État dirigée par Syrcov. La famine, venue comme le résultat définitif du désastre du plan quinquennal, doit forcément asséner au parti un coup qui sera encore plus violent et qui peut devenir fatal tant pour lui que pour le régime tout entier.

Il n'était naturellement pas possible que l'armée rouge restât en dehors de tous ces événements. Selon M<sup>me</sup> Clyman (*Daily Express* du 15 novembre 1932), des détachements de soldats, envoyés pour étouffer les troubles dans la région d'Ivanovo-Voznesensk lors de la grève des ouvriers du textile, ont refusé d'obéir aux ordres de leurs chefs et ont

(1) *Pravda des komsomol* du 2 décembre 1932.

passé du côté des grévistes. Le pouvoir est alarmé par la fermentation qui s'observe parmi les masses des soldats, provoquée tant par l'aggravation des conditions du ravitaillement, que par les nouvelles menaçantes parvenant des campagnes. Afin d'apporter un certain apaisement dans les rangs de l'armée, le gouvernement a considérablement augmenté, par un décret du 7 novembre 1932, la solde de tous les militaires et particulièrement celle des officiers.

## V

Le gouvernement comprend, semble-t-il, que la famine menace de saper les piliers du régime, et lui creuse une fosse. Dès 1925, lors du XIV<sup>e</sup> congrès du parti, Staline a prononcé des paroles qu'il faut se rappeler en ce moment.

« Nous voyons dans le monde capitaliste des crises économiques, commerciales, financières, qui atteignent divers groupes de capitalistes. Chez nous, il en va autrement : tout contretemps sérieux survenant dans le commerce ou dans l'industrie, toute erreur de compte dans notre économie, aboutissent non seulement à telle ou telle autre crise particulière, mais portent un coup à l'économie entière. Chaque crise, qu'elle soit commerciale, financière, industrielle, peut se transformer chez nous en une crise générale qui s'attaque à l'État tout entier. »

Certes, Staline avait raison d'indiquer en 1925 que toute crise serait, en U.R.S.S., une crise du régime même, car les principales entreprises industrielles appartiennent à l'État. Mais ses paroles s'appliquent encore mieux aux conditions de l'année 1932 quand toute l'industrie sans exception et les trois quarts de l'agriculture du pays sont propriété de l'État, lequel porte précisément la responsabilité de toute la marche de l'économie nationale.

Ainsi, toute crise économique représente en U.R.S.S. une crise de la politique économique aussi bien qu'une crise du pouvoir. Il n'existe point, dans la vie de l'économie nationale, de crise plus grave que la famine, surtout lorsque celle-ci est le résultat fatal de la destruction des bases de l'agriculture. Une crise pareille ne peut se passer impunément pour le régime et sans être accompagnée de graves événements politiques et sociaux. La famine de 1920-1921 a abouti à la révolte de Cronstadt et a contraint les autorités à modifier radicalement toute leur politique économique. On peut dire avec certitude que la famine de 1932-1933 amènera des événements importants dans le domaine social et politique de l'U.R.S.S.

B. X.

## L'U. R. S. S. en 1932

« En temps de révolution, la politique consiste non seulement à rédiger des décrets, mais à faire cuire du pain. »

L. P. KARSAVIN, 1926.

« L'activité du directeur d'une coopérative ouvrière ou d'un restaurant ou d'un grand dépôt de pommes de terre acquiert actuellement une importance politique sérieuse. »

*Pravda*, 11 octobre 1932.

## I. La Néo-NEP gelée.

Les diverses ordonnances du parti et du gouvernement tendant à donner aux *kolkhoz*, dans une certaine mesure, le caractère d'unions « coopératives » ayant non seulement des obligations mais aussi certains droits (1) furent complétées par un décret du comité central exécutif et du conseil des commissaires relatif à la stabilisation des *kolkhoz* (2) (3 septembre 1932). Jusqu'alors, les droits du *kolkhoz* sur les terres n'étaient nullement garantis. Par décision des autorités locales, les *kolkhoz* augmentaient et diminuaient de volume, c'est-à-dire que plusieurs *kolkhoz* étaient groupés en un seul ou inversement, et que des parcelles étaient attribuées à des *sovkhos*, etc. L'expérience prouva qu'avec un pareil régime, il était impossible d'améliorer l'exploitation des *kolkhoz* et d'obtenir un rendement supérieur. Le décret du 3 septembre s'exprime ainsi :

« Tout en maintenant sans réserve le droit de propriété de l'État ouvrier et paysan sur les terres, il est ordonné de garantir à chaque *kolkhoz* la terre dont il a la jouissance et tout nouveau partage est interdit. »

Pour résoudre les litiges terriens, on crée une hiérarchie de commissions agraires, depuis la commission de rayon jusqu'à la commission supérieure. Toute dépossession des *kolkhoz* au profit des *sovkhos* et d'exploitations coopératives autres que les *kolkhoz* devra faire l'objet d'une décision spéciale de la commission supérieure.

(1) Cf. *Le Monde slave*, 1932, III, p. 476.

(2) Publié dans la presse du 4 septembre.

LE  
MONDE  
SLAVE

REVUE MENSUELLE



SEPTEMBRE 1933

LE NUMERO : France  
et Pays Slaves : 6 fr.  
: Autres Pays : 9 fr. ::

LIBRAIRIE FELIX ALCAN  
108, Boulevard Saint-Germain  
:: :: :: :: :: :: PARIS

45-

## La famine en U. R. S. S.

---

Voici le fait brutal : au cours du printemps et de l'été 1933 d'immenses régions de la Russie méridionale, habitées par des dizaines de millions d'hommes, ont subi toutes les misères de la famine.

Quelles sont les preuves ? Ce sont des lettres parvenant en masse de la Russie et publiées dans des journaux russes, allemands, suisses et tchèques, ainsi que les témoignages de voyageurs étrangers ayant parcouru les régions atteintes par le fléau. Par contre, on ne trouve que des indices dans les publications officielles soviétiques ; même les informations allemandes concernant la famine dans les colonies allemandes de la Basse Volga ont été énergiquement démenties par les Soviets. Nous verrons à quoi nous en tenir dans cette contradiction.

Voyons d'abord les sources. Au mois d'avril M. Gareth Jones, dans le *Daily Express*, a appelé l'attention du monde civilisé sur la tragédie russe. « Nous manquons de pain », tel est selon lui le cri de détresse qu'on entend partout. Il l'a d'abord entendu de paysans affamés venus à Moscou en quête de pain. Pour vérifier les faits, il a voyagé en chemin de fer en « classe dure » (à peu près la 3<sup>e</sup> classe des chemins de fer européens), et il a parcouru à pied maints villages dans la région si fertile de Khar'kov. Partout c'était la même chose. Les derniers morceaux de pain avaient été mangés depuis deux mois, la population s'est jetée sur les pommes de terre ; celles-ci n'ayant suffi que pour peu de temps, on s'est rabattu sur la betterave fourragère. Celle-là finie, on n'avait plus qu'à mourir de faim, et on n'a pas manqué de le faire. Dans la région de Poltava des villages entiers étaient dépeuplés lors de sa visite.

Ce témoignage est de grande importance. Son auteur, autrefois secrétaire de M. Lloyd George, avoue qu'il est parti

en Russie avec des sentiments plutôt soviétophiles, mais qu'il a dû se rendre à l'évidence. Le correspondant américain W. Duranty, soviétophile à outrance, a essayé de réfuter les dires de M. Gareth Jones. Celui-ci a vigoureusement riposté en affirmant que les faits rapportés avaient été observés par lui au cours d'une expédition spéciale, tandis que M. Duranty tenait ses arguments des commissariats moscovites.

Presque à la même date, M. Just, correspondant bien informé de la *Kölnische Zeitung*, jetait un cri d'alarme. Il affirmait que la famine était là en se basant sur des lettres reçues de compatriotes habitant la région de la Basse Volga. En même temps, il nommait en toutes lettres le coupable : la fameuse collectivisation et, en conséquence, son auteur, le gouvernement soviétique. Il est intéressant de remarquer que cette correspondance de M. Just a été une de ses dernières. Depuis des mois, la *Kölnische Zeitung* ne publie plus rien sous sa signature. Un rapprochement entre les accusations de M. Just et son silence actuel est sûrement significatif.

Deux mois plus tard, c'était le tour de M. Malc. Maggeridge. Correspondant du journal libéral *Manchester Guardian*, plutôt soviétophile, il a dû avoir recours à l'hospitalité du *Morning Post*, conservateur et soviétophobe. Lui aussi a parcouru quelques régions, en Ukraine et dans le Nord-Caucase. Il y a vu des villages dépeuplés, tout le monde ayant succombé à la famine. Là où il y a encore des êtres humains, ils sont enflés par défaut de nourriture, et ce mot est pris dans son sens le plus strict. Depuis trois mois, personne là-bas n'avait mangé de pain ; on se nourrissait de pommes de terre, de betteraves fourragères, de raves, etc. M. Maggeridge avoue qu'il est hors d'état de donner un tableau fidèle, tellement la vérité est horrible.

Passons maintenant aux lettres qui nous parviennent de Russie. Il a été dit qu'elles sont publiées pour la plupart en russe, en allemand ou en tchèque. Les raisons en sont claires. Les Russes écrivent à leurs parents qui se trouvent en émigration, et fort souvent les personnes recevant ces lettres les communiquent au journal de leur préférence. Dans la question des souffrances du peuple russe il n'y a pas de distinction entre

les partis politiques de l'émigration, et tous les organes des Russes émigrés publient de temps en temps des récits émouvants et des appels désespérés.

Des colons allemands de Russie, dont le nombre s'élève à 1.500.000 environ, font de même. Voilà pourquoi on trouve beaucoup de lettres analogues à celles des Russes dans les journaux de l'Allemagne et de la Suisse allemande. Un comité de secours sous le nom « Frères en détresse » s'est formé à Berlin ; ce comité a publié une brochure contenant beaucoup d'extraits de lettres provenant de colonies allemandes.

Quant aux Tchèques, leurs journaux (spécialement le *České Slovo*) publient des lettres de prolétaires tchèques qui se sont rendus en Russie pour y chercher du travail.

Voici quelques extraits de ces lettres russes (1). « Le peuple meurt en masse », écrit-on de Kiev. « Dans une petite ville de l'Ukraine qui compte 40.000 habitants, il y a de 70 à 80 décès par jour. »

Une lettre écrite de Crimée nous dit : « Depuis trois mois nous n'avons pas mangé de pain... Tout le monde est mort, les *stanitzas* (villages de cosaques) sont dépeuplées. » Nous lisons dans une lettre parvenue de la région du Kouban (Nord-Caucase) : « Il ne reste que 15 à 20 personnes par village. Depuis longtemps on a mangé tous les chiens et tous les chats. On abandonne dans les rues des enfants de 3 à 5 ans faute de pouvoir les nourrir. On enterre les morts dans des fosses communes en y jetant à la fois 15 cadavres. » « Nous manquons de pain », communique une personne habitant le chef-lieu de la même région. « Là où il y a du poisson, on utilise tout, même les arêtes, dont on tire une sorte de farine. Depuis longtemps il n'y a plus ni chiens, ni chats, tous ayant été dévorés. La mortalité est telle qu'on n'emploie pas de cercueils : on jette simplement les cadavres dans des fosses communes. Dans les villages, la situation est encore pire ; très souvent les cadavres restent dans les maisons et l'air est incroyablement corrompu. » Voici une lettre de la Russie centrale : « Jamais nous n'avons

(1) Toutes les lettres russes citées dans cet article ont passé par les mains de l'auteur qui en garantit l'authenticité.

277-

subi une pareille famine. Un tiers au moins de la population va mourir de faim. » Encore deux lettres du même genre : « Toute notre Russie meurt de faim... Les villages sont affamés. Dans un seul village il y a eu plus de mille décès après Noël. Il y a des villages entiers abandonnés par les habitants... si ça continue la moitié du peuple russe va périr. » Quelquefois les lettres (ce sont surtout des lettres de femmes) sont plus individuelles. « Je me sens bien faible », écrit une femme de la région de la Basse Volga. « Vers le soir je perds simplement connaissance. Depuis quelques semaines j'ai pour unique nourriture une sorte de sirop, que je prépare avec du sucre acheté au Torgsin. La pauvre Tania est morte de faim ; au cours des deux derniers mois de sa vie elle n'était plus qu'un squelette. Tout le monde est devenu méchant et impitoyable. Personne n'a voulu m'aider à transporter T. à l'hôpital. » Cette lettre émouvante continue par la description des souffrances des enfants. « Mon enfant me fait souffrir énormément. Tout le jour il pleure en demandant à manger. Je ne puis lui donner qu'un peu de lait coupé d'eau. Il le boit goulument, et, s'il en laisse tomber une goutte, il se baisse et la lèche avec sa petite langue. » Voici une autre lettre de mère : « En se réveillant mon fils me dit : « Tu sais, maman, j'ai vu en songe que nous avions un buffet plein de pain, et j'ai mangé, mangé... » Je n'ose point le regarder et ne fais que pleurer. » Encore une : « Les enfants ne peuvent pas s'accoutumer à se passer de pain. Ils me torturent tout simplement. Ils ne peuvent pas comprendre que je n'ai vraiment pas de pain, et dès que je rentre, la petite va à ma rencontre et ne cesse de me demander du pain. »

Plusieurs lettres attestent que, comme en 1921, l'anthropophagie et la nécrophagie ont fait leur réapparition. De la région du Kouban on écrit : « Les enfants ont commencé à disparaître. On les attire sous divers prétextes ; puis ils sont tués, et on les dévore. L'administration scolaire a défendu aux enfants de se rendre aux écoles sans être accompagnés par des adultes. » De l'Ukraine : « On mange des cadavres, et si on n'en trouve pas, on a recours à l'assassinat. On invite une femme

à faire une promenade et dans quelque endroit solitaire on la tue pour la dévorer ensuite. » Voici l'extrait d'une lettre écrite en allemand, parvenue de la région de Kherson : « Je demeure dans un village. Tout autour sévit la famine. Il n'y a pas de pain, pas de pommes de terre, rien, rien. Il arrive que des paysans tuent leurs enfants pour les manger. Dans d'autres cas, on déterre des cadavres fraîchement ensevelis, et on en fait des saucisses. » Moins terrible, mais très caractéristique est une autre lettre allemande de la région de Méliopol (Ukraine du Sud). « Notre colonie avait été très riche. Voilà pourquoi nous sommes assaillis par des foules de mendiants en quête de pain ou même de betteraves fourragères. Mais il n'y a rien. Nous sommes enflés par suite du manque de nourriture. » Ces deux lettres, quoique écrites en allemand, avaient pour destinataires des Russes. Voici maintenant quelques extraits de lettres réunies dans le fascicule édité par le comité allemand de secours. « Je dois vous faire savoir que nous mourons de faim. Nous n'avons rien sauf des pelures de pommes de terre. » (Ukraine). « ... Les quatre enfants du frère Martin sont morts de faim. Il est dégoûtant de l'écrire, mais tous ces derniers temps, nous n'avons pour nourriture que des bêtes crevées. » (Basse Volga). « ... Dans le village russe à côté de chez nous, des parents vont au soviet du village demander s'ils peuvent manger leurs enfants morts. » (Basse Volga). « ... Depuis quinze jours, nous mangeons de l'herbe. Un jour je suis allé chercher un cheval crevé pour le manger. Dans le village voisin on compte chaque jour jusqu'à quarante décès ; dans un autre, une quinzaine. On trouve des familles entières inanimées sur les routes ou dans les champs. Quelquefois les cadavres restent sur place une semaine ou plus, sans que qui que ce soit se dérange pour les enterrer. On mange des chiens et des chats. » (Nord-Caucase).

Toutes ces lettres sont authentiques, et il en existe une multitude. Comme elles sont envoyées de différentes régions et à différents destinataires, et qu'elles sont confirmées par les dires de témoins oculaires, il est hors de doute qu'elles sont exactes. Mais, comme nous l'avons dit, les Soviets nient qu'il

y ait famine en Russie. Pendant quelques jours les *Izvestija* et la *Pravda* ont publié des lettres de colons allemands « indignés » par la propagande mensongère contre les Soviets ; les auteurs affirment qu'il n'y a pas trace de famine chez eux et que tous les récits contraires sont de pure invention. Il est déjà un peu suspect que ce ne soient que les colons allemands qui protestent. C'est que les lettres d'Allemands habitant la Russie ont fini par émouvoir les Allemands du Reich ; cela pourrait avoir des conséquences politiques, tandis que les souffrances du peuple russe ne peuvent qu'indigner le monde civilisé, mais rien de plus.

Entre les cris de détresse nous parvenant de Russie et les dénégations publiées dans les journaux soviétiques officiels, où chercher la vérité ? La réponse n'est pas difficile. Le procès récent des ingénieurs anglais a montré à tout le monde comment se laissent fabriquer, même sans torture, les aveux d'innocents. Les protestations d'habitants d'une région où l'on meurt d'inanition sont sûrement de même source. Il a suffi au pouvoir de faire comprendre que la protestation était désirable pour qu'elle soit faite...

Nous verrons plus loin les causes qui déterminent la résolution du gouvernement des Soviets à nier la famine et à rendre impossible une action de secours international comme celle de 1921-1922 qui a sauvé plusieurs millions d'hommes. Nous devons d'abord passer à l'interprétation des faits constatés.

La famine qui sévit en Russie est-elle le résultat de conditions atmosphériques défavorables ou d'agissements de l'homme ? En d'autres termes, est-elle naturelle ou artificielle ? Tout porte à croire qu'elle est artificielle, qu'elle provient non de l'inclémence de la nature, mais de la démesure de l'homme. En 1930, les conditions météorologiques ont été superbes et la récolte cette année-là a été la plus forte du xx<sup>e</sup> siècle. Dans des conditions normales un fonds de réserve aurait été constitué par les laboureurs, à qui il aurait permis de passer sans mourir de faim les années défavorables toujours possibles en Russie.

Mais les récoltes de 1931 et de 1932 n'ont point été défavorables. Sans être aussi bonnes que celle de 1930, elles ont présenté des conditions permettant d'obtenir des résultats moyens et suffisants. En 1931 la sécheresse a sévi dans les régions de la Moyenne Volga, de l'Oural et de la Sibérie occidentale ; ce fait a été reconnu par le gouvernement. Pour 1932, aucune indication officielle ne nous est parvenue qui puisse donner à penser que la récolte ait eu à souffrir des intempéries, et il est certain que le gouvernement n'aurait pas manqué de le faire le cas échéant.

La famine est donc survenue sans que la nature se soit déchaînée contre l'homme. Pour comprendre les événements, faisons les constatations suivantes. La grande majorité des lettres parlant de la famine proviennent de quatre régions : l'Ukraine, le Nord-Caucase, la Crimée et la Basse Volga (qui comprend la république des Allemands de la Volga). Un nombre plus restreint concerne les régions adjacentes : la Russie blanche, la Russie centrale (chef-lieu Voronež), la Moyenne Volga, l'Oural (moitié Sud) et la Sibérie occidentale. Aucune lettre n'est parvenue de régions situées au Nord du parallèle de Moscou.

L'Ukraine, la Crimée, le Nord-Caucase, la Basse Volga sont les régions les plus fertiles de la Russie. Comment se fait-il que justement ces régions-là meurent maintenant de faim sans que les conditions météorologiques y soient pour rien ?

La raison est évidente. C'est justement dans ces régions extra-fertiles que la réforme ou plutôt la révolution agraire connue sous le nom de collectivisation a été appliquée avec le plus d'énergie. Pour le gouvernement soviétique cette réforme avait pour but principal la solution de la question capitale du ravitaillement des villes, des ouvriers et de l'armée rouge ; la collectivisation était avant tout un instrument destiné à obtenir le blé du paysan, qui ne voulait plus le céder au prix officiel, lequel était devenu dérisoire à cause de la dépréciation intérieure de la monnaie soviétique ; et ce blé, il fallait le chercher là où il est en abondance, c'est-à-dire dans le Midi de la Russie.

Depuis le mois d'août 1932 on ne fait plus de collectivisation. Les chiffres publiés alors restent donc en vigueur encore aujourd'hui. Et ces chiffres nous disent ce qui suit. Tandis que, dans toute l'U.R.S.S., 62 % en moyenne des exploitations paysannes sont collectivisées, la proportion est de 69 % dans l'Ukraine, 76 % dans le Nord-Caucase, 76 % dans la Basse-Volga, 78 % en Crimée. Dans les régions où la famine semble être moins générale, le pourcentage est de 68 % en Russie centrale, 78 % dans la Moyenne Volga, 58 % en Sibérie occidentale. Par contre, les chiffres tombent à 48 % dans la région de Moscou, 38 % dans la région de Petrograd, 43 % dans la région d'Ivanovo, 42 % dans la région de Nižnij-Novgorod. Or ces régions, comme nous l'avons vu, ne sont pas touchées par la famine. On peut donc en déduire que *la famine qui sévit en 1933 en U.R.S.S. est proportionnelle au degré de la collectivisation*. Voilà le premier point acquis. En voici un autre.

Toutes les lettres annonçant la famine proviennent de villages et non de villes, ou bien déclarent que, dans les villages, la famine est bien pire que dans les villes. De même l'attention de M. Gareth Jones a été attirée sur la question de la famine par des paysans affamés qu'il avait rencontrés à Moscou ; pour voir la vraie famine il a dû parcourir des régions rurales. Ce n'est qu'une question de distribution. Le gouvernement soviétique se fait livrer toute la quantité de blé dont il a besoin pour nourrir (assez médiocrement) les villes et les éléments privilégiés de la population. Les *lišency* (sans droits) dans les villes sont les seuls à y mourir littéralement de faim. Les choses se passent autrement dans les villages. Là où la collectivisation a réussi, les livraisons forcées de blé laissent la population rurale sans ressources pour l'ensemencement et l'alimentation.

Mais comment se fait-il, nous demandera-t-on, que cette même Russie qui parvenait autrefois à exporter jusqu'à 15 millions de tonnes de blé et de seigle tout en nourrissant ses propres habitants ne donne plus suffisamment de pain pour alimenter tout le monde ? Il faut le dire franchement : si le gouvernement soviétique ne faisait pas une forte pression sur les paysans du Midi, ce seraient les habitants des villes qui

devraient mourir de faim. La réponse ne peut être que celle-ci. Il y a *une disproportion très accentuée entre l'augmentation inquiétante de la population du pays et la diminution encore plus inquiétante des ressources alimentaires* se trouvant à sa disposition. Il s'agit maintenant de prouver cette formule.

Le peuple russe, comme beaucoup d'autres peuples pauvres, possède une grande force de procréation. Sur le territoire ayant appartenu à la Russie en 1742, la population, jusqu'en 1897, a passé de 14 à 78 millions, augmentant ainsi de cinq fois et demie en 150 ans. Cet accroissement de la population a continué au  $xx^e$  siècle. En 1897, la Russie, dans ses limites actuelles, était habitée par 104 millions d'hommes, chiffre qui repose sur un recensement effectué par la méthode scientifique partout appliquée. En 1913, le même territoire donnait les moyens de vivre à 138-139 millions d'hommes. Ce chiffre est un peu moins exact que le précédent ; il ne repose que sur des évaluations, mais appuyées il est vrai sur une statistique courante fort bien organisée. Une augmentation de 32 % en 15 ans montre bien que le mouvement d'accroissement continuait. Survient la grande guerre et la révolution, et la population de la Russie dans les limites de l'U.R.S.S. n'était en 1920 que de 131,5 millions d'habitants. Ce chiffre est encore moins exact que les précédents ; il repose sur un recensement partiel et sur des évaluations beaucoup moins solides qu'autrefois. D'autre part, la famine de 1921-1922 a coûté la vie à 4 millions de personnes, et l'accroissement naturel de la population ayant en même temps beaucoup diminué, la nation russe a dû compter, en 1922, environ 130 millions d'hommes seulement.

Mais voici un fait surprenant : 4 ans plus tard, en décembre 1926, on comptait 146,5 millions. Ce chiffre ne peut être suspecté ; il repose sur un nouveau recensement général effectué par les mêmes méthodes qu'en 1897. Cela fait une augmentation de 12,7 % en 4 ans ou de 2,2 % par an (en comptant par intérêts composés). Donc, l'accroissement a repris dans les mêmes proportions.

Pour les années suivantes nous ne possédons que des éva-

luations. Les autorités soviétiques affirment que l'augmentation de 2,2, % par an a persisté depuis 1926 et donnent les chiffres suivants : 158 millions vers la fin de 1930, 164 millions vers la fin de 1932. Il est fort probable que ces chiffres correspondent approximativement à la vérité. Tous les facteurs se sont réunis pour faire pleinement jouer l'accroissement de la population russe au cours des années de la « nouvelle politique économique » de 1922 à 1928. Il existe d'abord une loi démographique qui établit qu'après des catastrophes comme la guerre, la famine, les épidémies, l'augmentation de la population s'accélère. D'autre part, le lien ordinaire entre la hausse du niveau d'existence et l'augmentation de la population a dû aussi produire son effet : au temps de la *Nep*, les conditions d'existence de la population russe se sont améliorées graduellement en comparaison avec la situation désastreuse du temps du communisme intégral (1918-1921). Ce lien n'est pas une loi absolue et on pourrait citer beaucoup d'exemples où il n'a pas joué, mais quand les autres facteurs agissent dans le même sens, la hausse du niveau d'existence produit son effet démographique.

En troisième lieu la politique agraire du gouvernement communiste sous la *Nep* était propice à une augmentation accélérée de la population. Sous la *Nep*, l'ancienne communauté agraire, combattue par l'ancien régime depuis 1906 (réforme de Stolypin), était ressuscitée ; les droits à la terre d'une exploitation familiale (*dvor*) étaient proportionnels au nombre des membres de la famille ; les familles nombreuses étaient donc privilégiées. L'augmentation prodigieuse de la population russe durant la *Nep* est donc parfaitement explicable. Mais cette loi démographique a-t-elle pu continuer à jouer après le dangereux tournant de 1928, quand le plan quinquennal s'est substitué à la *Nep* ? Passons en revue les facteurs et nous verrons de suite qu'elle a dû continuer pendant un certain temps. Il est vrai que le premier des trois facteurs ne jouait plus : les lacunes produites par la guerre et le communisme intégral étaient depuis longtemps comblées. L'amélioration graduelle des conditions d'existence fit place à une

chute. Mais cela ne se fit pas sentir de suite ; la collectivisation intégrale ne commença qu'en hiver 1929-1930 et la récolte de 1930 fut encore en majeure partie le produit d'efforts individuels. D'autre part la loi de l'inertie se fait sentir non seulement dans le monde physique, mais aussi dans le monde social. La poussée en avant, si caractéristique pour les années de la *Nep*, se fit encore sentir en 1931 et peut-être en 1932. Enfin, comme nous allons le voir, le peuple russe a, pendant un certain temps, suppléé à la pénurie de revenus agricoles par une amputation du capital, en le *mangeant*.

Quant au troisième facteur, d'ordre psychologique, il fut remplacé sous le régime du plan quinquennal par un autre tout à fait analogue. Sous ce régime le paysan devint en vérité prolétaire, travaillant dans un domaine dont il est censé être copropriétaire, mais qui, en réalité, est régi par des représentants du parti dirigeant. La psychologie typique du prolétaire remplaça assez vite la psychologie du paysan. Et on sait, de par la statistique, que la procréation avance chez les prolétaires plus vite que chez les possédants, ces premiers n'ayant rien à perdre et estimant que leurs enfants gagneront leur vie par le travail physique comme ils l'ont fait eux-mêmes. L'augmentation continue de la population russe est donc fort probable pour les années 1929-1932, et le chiffre de 164 millions indiqué par les autorités soviétiques peut être admis sans qu'on puisse déduire de ce fait que les conditions d'existence se soient améliorées au cours du plan quinquennal. Nous verrons maintenant quelles ont été les quantités de produits alimentaires avant la révolution et au cours de ses différentes phases.

En 1913, c'est-à-dire au cours de la dernière année normale, les champs russes, dans les limites actuelles de l'U.R.S.S., avaient apporté 85,8 millions de tonnes de céréales. La guerre et le communisme intégral eurent une influence néfaste sur la production, le sol ayant été en partie abandonné par les cultivateurs, et en partie mal cultivé. En 1921 la récolte ne fut que de 33,6 millions de tonnes. La terrible famine de 1921-

1922 s'en suivit. Les années de la *Nep* apportèrent une amélioration rapide, et, en 1928, la récolte atteignit 71,5 millions de tonnes. Survint le plan quinquennal. La première année de la collectivisation intégrale, l'année 1930, donna une récolte splendide, grâce à des conditions atmosphériques sans pareilles, et grâce au fait déjà indiqué que les ensemencements d'automne ainsi que les travaux préparatoires aux ensemencements d'été avaient été accomplis sous le régime de l'agriculture individuelle ; il doit être pris en considération que le pourcentage de la collectivisation n'avait atteint en 1930 que 24 %.

Les chiffres relatifs aux récoltes de 1931 et de 1932 n'ont pas été publiés. Mais on peut déduire de discours prononcés par deux dirigeants, MM. Osinskij et Kujbyšev, qu'elles ont été de 70 et de 68,7 millions de tonnes. Elles ont donc été légèrement moindres que celle de 1928, tandis que la population s'était accrue de 12 millions d'habitants. La situation est encore pire en ce qui regarde les ressources alimentaires de provenance animale. En 1916 on comptait en Russie 60,3 millions de bêtes à cornes. Après un recul sensible au temps du communisme intégral (38 millions en 1921), le cheptel fut reconstitué et même augmenté, atteignant, en 1928, le chiffre de 66 millions ; l'augmentation étant probablement en rapport avec le parcellement des exploitations paysannes au cours de la *Nep* (16 millions au début de la période, 25 millions vers la fin). En 1930, le chiffre tombe à 51,2 millions ; en 1932, à 30 millions. On constate la même chose pour ce qui concerne les porcs et les moutons : on comptait 20,3 millions de porcs en 1916, 14 millions en 1921, 26 millions en 1928, mais 13 millions seulement en 1930 et 10,1 millions en 1928. Il y avait 113 millions de moutons en 1913, 45,5 millions en 1921, 133,3 en 1928, 100,4 en 1930, 47 millions seulement en 1932. Ces chiffres nous disent ce qui suit. Les récoltes de céréales, qui étaient avant la guerre de 6,3 quintaux par tête, ne donnent plus maintenant que 4,15 par tête, soit une diminution de 34 %. Les moyens d'existence de provenance alimentaire sont, en chiffres absolus, de deux fois à deux fois et demie moindres qu'avant la guerre et en chiffres relatifs (par tête d'habitant),

de deux et demie à trois fois moindres. C'est là la cause principale de la famine qui sévit en Russie, une cause qui ne peut malheureusement pas être abolie du jour au lendemain.

Nous n'avons pas ici à faire le procès de la collectivisation. Quelques remarques suffiront pour expliquer comment cette collectivisation a eu pour effet le désastre de la famine. En décrétant la collectivisation, les dirigeants soviétiques se disaient que l'introduction de machines agricoles et de procédés perfectionnés applicables dans les grandes exploitations seulement devait avoir pour effet immédiat l'augmentation des rendements. Mais pour que la collectivisation réussit il fallait au moins deux choses : d'abord le concours enthousiaste de la population paysanne, ensuite un personnel dirigeant disposant de hautes connaissances techniques, qui devait être mis à la disposition des domaines collectifs. Il n'en fut rien. Les paysans n'abandonnèrent leurs exploitations individuelles que sous la contrainte directe ou indirecte. Deux choses s'en suivirent. D'abord, avant de devenir copropriétaires de domaines collectifs, ils abattirent en grand nombre leur bétail ; ils préférèrent le manger individuellement que de le voir périr dans les fermes collectives. La diminution effrayante des troupeaux eut comme corollaire une augmentation temporaire, mais considérable, de la consommation de la viande. Cela explique comment le paysan a mangé son capital, pourquoi ses conditions d'existence n'ont commencé à empirer que depuis 1932 et pourquoi une augmentation de la population a encore été possible en 1932. En deuxième lieu, entré dans l'exploitation collective, le paysan devint un travailleur paresseux et indiscipliné dont le rendement ne pouvait même pas être comparé avec celui d'autrefois, quand il détenait individuellement son lopin de terre. Les journaux soviétiques citent une multitude de faits surprenants : les paysans collectivisés ne commencent leur travail qu'à neuf heures du matin ; fort souvent ils restent chez eux (probablement pour effectuer quelques petits travaux qui puissent leur rapporter quelque chose individuellement) et n'envoient dans les champs collectivisés que les enfants et les adolescents ; au cours du travail,

ils trichent, labourent et ensemencent d'une manière tout à fait défectueuse, parce que leur rémunération individuelle dépend, non du résultat du travail, mais d'une inscription d'heures de présence chez le brigadier. Mais même si les paysans collectivisés étaient animés de la meilleure volonté du monde, ils n'auraient pu réussir faute de direction suffisante. On pense d'ordinaire que les terres des exploitations collectivisées sont partagées en champs cultivés d'après une méthode scientifique. Il n'en est rien. L'assolement triennal si primitif a disparu, mais sans faire place à un autre. On sème dans le désordre, fort souvent du blé après du blé pendant plusieurs années. Les tracteurs, les machines agricoles sont bien là, mais on ne sait pas s'en servir. Dans la plupart des cas, ils sont vite détériorés et la remise au point prend des semaines et des mois. Quand les tracteurs sont en marche, le rendement en est ridiculement mauvais, à peu près nul.

Voici un fait peu connu. Le sol russe est extrêmement fertile. S'il n'est pas assujéti à produire des céréales, il produit en quantité de mauvaises herbes, il redevient steppe. Et voici que nous assistons au retour offensif de la steppe conquise par l'homme au cours de longs siècles et rentrant maintenant dans ses droits, en éliminant le blé.

Voilà quels sont les véritables résultats de l'expérience agraire du gouvernement communiste. Nous avons réservé jusqu'à cette place une lettre de Russie appartenant à la collection analysée plus haut. Cette lettre donne toute l'histoire d'une famille paysanne et facilite la compréhension de ce qui a été dit plus haut. En voici quelques extraits.

« En 1922 nous possédions 10 hectares. C'était insuffisant, et nous avons remis en état notre moulin à vent et fondé un petit commerce. Les affaires marchaient bien et, en 1926, nous avons pu acheter un tracteur et une batteuse. En 1928, nous nous sommes mis à rebâtir nos maisons.

« Mais voici qu'en 1929 on commença à exécuter le plan quinquennal. Tout le monde fut forcé d'aller en *kolhoz* et ceux qui étaient le plus aisés, comme nous, furent simplement dépossédés de tout et chassés de leurs maisons.

« Maintenant nous avons la famine. La récolte n'a pas été mauvaise,

mais les agents du gouvernement sont venus et ont tout pris. Et voilà pourquoi nous subissons la faim depuis le premier jour. Beaucoup de personnes du village sont mortes de faim. »

Nous voyons maintenant pourquoi le gouvernement communiste nie la famine qu'il avait reconnue en 1921-1922. Cette famine n'est qu'une conséquence directe de la politique de collectivisation qui a amoindri dans des proportions effrayantes le rendement de la terre et le cheptel des paysans, et a, d'autre part, introduit une sorte de psychologie prolétarienne propice à une procréation immodérée. Reconnaître la famine serait pour le gouvernement communiste admettre l'insuccès foudroyant de la collectivisation. Mais la famine est incontestable et, avec elle, l'échec de la grande expérience agraire.

N. TIMAŠEV.



Le présent ouvrage peut s'obtenir en s'adressant à

l'Imprimerie E. HEYVAERT

Rue de la Victoire, 102

Bruxelles

---

## La Famine en Ukraine

(Ses horreurs, ses causes et ses effets)

---

Fédération Européenne  
des  
Ukrainiens à l'Etranger

---

# La Famine

en

# Ukraine

(Ses horreurs, ses  
causes et ses effets)

---

---

IMPRIMERIE E. HEYVAERT  
102, RUE DE LA VICTOIRE  
BRUXELLES Tél. 37,45,39

## I. L'Ukraine en détresse.

### L'Ukraine d'hier.

L'Ukraine est un pays de terre noire et grasse, au climat doux et sain, au ciel bleu et profond. Ces conditions naturelles ont fait de l'Ukraine le « grenier de l'Europe », qui exportait, en temps normal, annuellement 5 à 6 millions de tonnes de céréales, chiffre qui, avec les progrès techniques, pourrait être doublé et même triplé, de façon à suppléer en grande partie au déficit de blé dans l'Europe occidentale industrialisée. Le sous-sol, riche en minerais, assure à l'Ukraine un développement industriel d'ailleurs déjà arrivé, au bassin du Donetz, à un niveau assez élevé. Pays d'ancienne civilisation, bien que dominé politiquement, ces derniers siècles, par la Russie, l'Ukraine est habitée par un peuple qui se distingue par une grande aptitude pour la culture, par des mœurs paisibles et patriarcales, une sensibilité artistique, une mentalité individualiste et conservatrice, en même temps que par un grand amour de la liberté, un caractère sobre et tenace. Tous ces traits composent une image d'un pays riche, plein de charme discret, d'une nation policée pleine de promesses.

### L'Ukraine d'aujourd'hui.

Mais cette image est d'hier. Hélas! aujourd'hui, ce beau pays offre un spectacle tout différent de ce que nous sommes habitués à voir. Aujourd'hui, cette nation porte un masque profondément tragique. Elle nous apparaît comme symbolisée par une personne vivante, une mère qui écrivait tout récemment à son frère, un de nos amis se trouvant en exil :

« Mon cher frère, j'habite avec mes enfants et notre père. Il y a deux semaines, Olenka a porté Marijka (sa sœur) à l'hôpital et l'y a abandonnée dans le vestibule. C'est la misère qui m'a poussée à le faire, car l'enfant souffrait de la faim et était complètement décharnée ; il n'en restait que les os. Il est dur pour une mère de supporter cela, mais je suis bien obligée. Il se fait que maintenant, l'enfant n'a plus de mère et que je ne peux pas aller la voir...

» ...Nous sommes affaiblis, nus et sans chaussures. Il fait déjà froid par ici ; or, Marijka est sans souliers, sans pardes-

sus, sans rien. Père non plus n'a plus ni bottes ni pantalon. Nous sommes affamés et malades. Père est fort affaibli et fiévreux ; son corps est couvert de plaies ; il divague. Pendant la nuit, il se lève, s'en va, et tombe à terre...

» ...Nous avons vendu tout ce qu'il y avait. Je suis astreinte à voler. Près de chez nous, il y a un verger où se trouvent des tomates que nous volons et que nous mangeons sans pain. Une fois, on m'a surprise et frappée avec un bâton... Je ne sais ce que nous allons devenir. Marijka marche à peine, père ne se lève presque plus, je me déplace en m'appuyant sur une canne... Je ne t'écrirai rien au sujet de la mort d'Andrij (mari de cette personne, fusillé récemment). Si nous nous revoyons, je t'en raconterai... »

#### Sources de documentation.

Dans cette lettre, nous semble-t-il, est résumée, sous une forme intime et familiale, la situation actuelle de tout un pays, de l'Ukraine. Nous tâcherons de préciser, par notre exposé, certains côtés de cette situation en nous basant sur une documentation à notre disposition. Cette documentation se compose, d'une part, de lettres écrites par les affamés et qui ont été publiées par les journaux ukrainiens paraissant hors de l'U.R.S.S. (*Tchass*, de Czerniwci ; *Dilo* et *Novy Tchass*, de Lwow), ou par la presse étrangère (*le Matin*, *le Journal des Débats*, *le Journal de Genève*, *la Province*, *l'Avenir du Luxembourg*), d'une part, et par les récits de réfugiés ukrainiens dont les renseignements ont été recueillis directement par nous, en les interrogeant et en lisant leurs dépositions dans la presse. Nous avons eu recours aussi aux témoignages de voyageurs étrangers qui ont pu pénétrer dans les zones frappées par les calamités et ont vu, de leurs propres yeux, les horreurs de la famine. Il ne serait peut-être pas mal à propos de signaler qu'une organisation évangélique allemande a recueilli, suivant *le Journal de Genève*, plus de 100.000 lettres venant de l'U.R.S.S. et évoquant les horreurs de la famine.

#### Pénurie de vivres.

La pénurie de vivres en Ukraine est devenue fort sensible depuis que les Soviets ont passé à l'exécution du plan quinquennal, à la collectivisation des campagnes, soit depuis 1929. A partir de ce moment, elle n'a fait que s'accroître. Une mère écrivant cette année (1933) à son fils, atteste qu'elle connaît le goût des feuilles et de l'écorce des arbres depuis deux ans.

On retrouve, dans des lettres d'habitants de l'Ukraine, des indications que la population souffrait de la faim en 1931 déjà. Mais c'est surtout à partir de l'automne 1932 que la famine a pris une grande ampleur et, dans la première moitié de l'année 1933, elle est devenue catastrophique.

Un fuyard raconte, au mois de mars 1933 : « Les paysans n'ont plus de pain. Rares sont ceux qui possèdent un peu de son, des betteraves ou des pommes de terre. On sèche les fèves et on en fait de la farine, à laquelle on ajoute des déchets de sarrasin et des betteraves pour en faire des galettes. » Un habitant de Kiew écrit au mois d'avril : « Maintenant, on ne nous laisse que des épiluchures, dont nous faisons notre nourriture, sans aucune graisse. » Un paysan relate au mois de mai : « Nous avons déjà mangé tout ce qu'il y avait. Il ne reste plus de balle, ni de glands... Notre nourriture se compose de sel, d'eau et d'oseille. » Les herbes, les racines, les écorces, voilà la nourriture courante de la population des campagnes ukrainiennes à cette époque. Le pain est souvent confectionné avec des déchets de blé et de la sciure de bois. « Si quelqu'un parvient à se procurer un peu de farine, on la mange en la délayant dans l'eau. »

Avant d'arriver à ce degré de pénurie de vivres, les habitants ont évidemment mangé tout ce qui est à leur portée et qui est mangeable. Ainsi, « dans notre village, écrit la mère déjà citée, il ne reste presque plus de bestiaux, et il est très rare de voir quelques vaches. » « Il n'y a plus de moutons et il reste peu de porcs », narre un témoin, et il ajoute : « Les chiens, les chats, les volailles n'existent plus à la campagne, ils ont tous été mangés. » La même remarque dans plusieurs lettres. Il y a pire : suivant plusieurs témoins, les rats et les souris sont devenus un gibier très recherché ; « les bêtes crevées sont immédiatement dévorées ». Bref, notre documentation dépeint une détresse noire et un dénuement des plus complets des habitants.

#### Base de jugement.

La question se pose : peut-on généraliser les cas cités, la situation existant dans certaines localités, voire même dans certains districts ? Les témoignages recueillis proviennent de diverses provinces de l'Ukraine soviétique ; d'autre part, nous avons interrogé une personne qui, par ses occupations, a dû voyager à travers toute l'Ukraine. Si on se réfère à ses indications, il faut conclure qu'actuellement, il n'y a pas de régions ou de provinces qui se trouveraient dans une situation par-

ticulière; toutes les parties de l'Ukraine et du Caucase du Nord sont frappées, à peu près au même degré, de calamités. Ce ne sont que les zones attenant aux frontières occidentales qui sont atteintes moins gravement, les autorités soviétiques ne voulant pas faire voir la misère aux habitants des pays voisins. D'autre part, à l'intérieur d'une région ou d'un district, la situation diffère d'un village à l'autre, suivant les tendances des autorités soviétiques locales. Là où l'agent responsable était plus humain, la population souffrait moins durement, mais l'agent fut destitué, parfois même fusillé; par ailleurs, où le chef du Kolhospe (l'exploitation collective) a fait du zèle en exécutant les prescriptions des autorités centrales et en livrant tout le blé à l'Etat, les habitants ont péri par la faim; par contre, l'agent a reçu des encouragements.

## II. Les horreurs de la famine.

Les souffrances de la faim sont toujours accompagnées d'un triste cortège de calamités, composé de l'épuisement de l'organisme humain, et toutes espèces de maladies en résultent; ensuite, des épidémies provoquées par l'état sanitaire défectueux, de la mortalité excessive, enfin des maux sociaux qui abaissent le moral et désagrègent la communauté. Etant donné le degré inouï atteint par la famine en Ukraine, ses conséquences pourront être extrêmement graves non seulement pour cet infortuné pays, mais aussi pour l'Europe tout entière.

### Maladies.

La nourriture insuffisante et anormale occasionne chez les affamés l'enflure du visage et des extrémités; leur corps, d'une teinte violacée, est couvert de plaies. C'est dans cet état que se trouvent le paysan et sa famille, qui se nourrissent de sel, d'eau et d'oseille et dont la lettre a été citée précédemment.

Il n'est donc pas étonnant qu'en même temps que le typhus sévisse et fauche la population; la peste même a fait son apparition à Stavropol. « Plusieurs villes ont été mises secrètement en état de siège à cause des épidémies », écrit l'auteur d'une lettre publiée par le *Matin*. Le cancer, par suite du manque de bonne nourriture en quantité suffisante, fait également beaucoup de victimes.

M<sup>me</sup> Stebalo, qui a communiqué au correspondant du *Matin* ses impressions de voyage en Ukarine, fait au cours de l'été 1933, décrit ainsi les affamés : « Ils étaient couverts de plaies suppurantes et dégageaient une odeur effrayante de pourriture; à la place de vêtements, ils étaient couverts de guenilles. » Les malheureux, partis à la recherche de nourriture, se traînent partout; on les voit sur les grand'routes; ils encombrant les artères des grandes villes, les gares de chemins de fer; ils rôdent autour des dépôts d'immondices.

### Conditions sanitaires.

Les conditions sanitaires, en Ukraine, sont lamentables. Les autorités ne sont pas en mesure d'endiguer la vague des affa-

més qui déferle sur les villes. Les hôpitaux manquent de médicaments, de matières désinfectantes. La vermine assiège les gens dans les toilettes, dans les tramways, dans les endroits publics. Les autorités sont obligées d'arrêter de temps à autre des voitures de tramways et d'en faire descendre les voyageurs pour les asperger de liquides désinfectants. L'effet de cette mesure est insignifiant.

Dans la campagne, suivant un fuyard, « les autorités ne permettent pas d'enterrer les cadavres avant qu'ils ne commencent à tomber en pourriture ; sans cela, les habitants les déterrent pendant la nuit » ; il en résulte que « les cadavres restent des semaines dans les maisons et dans les champs », ce qui infecte le pays tout entier. Les survivants n'ont pas toujours les forces nécessaires ni le courage d'inhumer les morts, de sorte que les autorités sont souvent obligées de prendre des mesures spéciales en mobilisant les habitants pour procéder à cette opération, exécutée d'ailleurs très hâtivement. « C'est à peine, raconte un observateur anglais, si les corps sont enfouis. Et ils sont recouverts d'une couche de terre si mince, qu'il n'est pas rare, après des pluies, de les voir reparaître. »

### Mortalité.

Il va sans dire que la mortalité due à la famine, aux maladies, aux suicides enfin, est énorme. Les enfants en-dessous de 14 ans en sont les premières victimes ; les femmes résistent le mieux, de sorte que dans beaucoup de fermes collectivisées les membres sont en grande majorité du sexe féminin. Deux auteurs de lettres datées du mois d'avril et provenant de deux localités différentes, signalent que dans leurs villages, le nombre de personnes qui meurent de faim et de maladie s'élève journellement de dix à vingt. Et l'un d'eux ajoute : « Il n'y a de salut pour personne. » Deux ouvriers tchécoslovaques revenus de l'Ukraine narrent dans *Tchass* : « Sur les places du marché de Kiev, chaque nuit, il y a huit, dix cadavres, vite dépouillés de leurs vêtements... Des tramways, on enlève souvent deux ou trois personnes qui sont mortes à l'intérieur. » La quantité de morts par la famine n'est pas comparable avec la perte en hommes lors de la dernière guerre. « A Pysariwka, relate M<sup>me</sup> Stehalo, dans un village de huit cents habitants, cent cinquante déjà sont morts depuis le printemps dernier, alors que, pendant la guerre, sept seulement ont été tués. »

### Sauvagerie.

Les souffrances de la faim et l'horreur de la mort poussent les gens à des actes contraires non seulement à la morale humaine, aux sentiments religieux, mais aussi aux instincts vitaux mêmes. Le vol et le maraudage ont pris une extension jusqu'ici complètement inconnue. Un réfugié a vu, dans le tramway, un enfant pris en flagrant délit de vol du portefeuille d'un militaire. En rendant l'objet d'une main, le gosse a poignardé de l'autre une dame qui l'avait dénoncé. « Il est trop dangereux de sortir maintenant (au soir), vous risquez d'être assassiné ; pour manger, il n'y a pas de crime que les gens ne commettent », disait à M<sup>me</sup> Stehalo ses amis à la campagne. Et, effectivement, les cas d'assassinat de porteurs de dents en or, comme l'affirme une lettre publiée par le *Matin*, sont si fréquents, que les magasins officiels — Torgsin — ont cessé d'accepter les couronnes en or en échange de produits alimentaires.

Une véritable folie souffle sur le malheureux pays réduit à une misère effrayante. Les parents abandonnent souvent leurs enfants en croyant que, seuls, les petits trouveront plus facilement la protection des autorités et la charité des particuliers. En fait, ceux-ci sont impuissants à les aider et celles-là ne font que pourchasser les bandes de jeunes criminels qui se forment. Un de nos interlocuteurs a vu une mère paysanne amener deux enfants dans la grande ville et les y abandonner sur le pavé pour ne pas les voir mourir devant elle. Les réfugiés allemands interrogés par le professeur Anhagen citent le cas d'une mère qui a tué trois de ses enfants. Un cas semblable est invoqué dans la déposition de M<sup>me</sup> Stehalo. « D'autres (mères), lisons-nous dans une lettre publiée par le *Matin*, dans leur désespoir, tuent leurs propres enfants et se tuent. »

### Anthropophagie.

Les cas de folie et de cannibalisme provoqués par les souffrances de la faim sont fréquents et confirmés par de nombreux témoins. Plusieurs correspondants étrangers en font mention ; les auteurs des lettres dont nous nous servons en parlent avec une certaine insistance. Inutile de s'attarder sur la signification de ce fait vraiment épouvantable qui se produit dans un pays nullement barbare. « L'anthropophagie est répandue, affirme un observateur ; souvent, les parents mangent leurs enfants morts de faim. » « On ouvre les tombes dans les

cimetières pour en retirer les cadavres enterrés sommairement, afin de les manger », lisons-nous dans une lettre publiée par le *Matin*. C'est pour cette raison que les autorités ne permettent pas d'inhumer les morts avant plusieurs jours après le décès. Un campagnard signale qu'on ne peut pas laisser les enfants courir seuls à la rue, sinon il peut arriver qu'on les égorge. M<sup>me</sup> Stebalo narre plusieurs actes de cannibalisme dont on l'a entretenue. Un réfugié cite le cas d'un paysan de Koupiansk qui a tué sa sœur pour manger sa poitrine. Les autorités soviétiques luttent contre cette sauvagerie, qu'ils ont eux-mêmes engendrée, en fusillant les coupables, c'est-à-dire en appliquant le même châtiment que celui prévu pour quiconque tue un cheval pour sauver sa famille de la mort et du cannibalisme.

#### Ravages amenés par les calamités.

Comme suite à toutes ces calamités, l'aspect général du pays a complètement changé. Voilà l'impression d'une émigrée revenant après vingt ans d'absence dans son village natal : « A la place des villages rians et coquets que nous avons autrefois quittés, des ruines lugubres, pas une fleur, des palissades arrachées, des arbres sans feuilles, un silence désespéré, plus de chiens aboyant, plus de basse-cours, une atmosphère de mort. » Un réfugié raconte : « On ne coupe pas les herbes et les champs sont en friche (40 p.c. de la surface bonne à emblaver) sont pleins d'herbes folles hautes de 2 mètres. De même, les routes sont envahies par les herbes, parce que peu de gens y passent. » Dans les villages, beaucoup de maisons sont vides, leurs habitants ayant péri ou ayant été déportés. Cependant, certaines chaumières ont leurs portes et fenêtres fermées par des planches, leurs propriétaires sont partis délibérément et non sans esprit de retour. En fuyant la mort et pour chercher de la nourriture ailleurs, souvent très loin au-delà des frontières mêmes de l'Ukraine, ils ont dû abandonner leurs foyers.

#### Dépeuplement.

La population des campagnes ukrainiennes a diminué dans une proportion très grande, mais difficile à évaluer. Un réfugié dont la déposition fut publiée par le *Bulletin polono-ukrainien* de Varsovie cite quatre localités de la région de Kalyniwka, province de Kiew, dont le nombre d'habitants a diminué en moyenne d'un tiers, et trois de la région de Kaziatyn, de la

même province, qui ont perdu la moitié de leurs habitants. Un de nos informateurs a vu près de Romny des villages qui comptaient autrefois un millier d'habitants et qui n'en ont plus maintenant que de 80 à 90. Suivant les dires des réfugiés allemands relatés dans la brochure *Bruder in Not*, « dans beaucoup de villages, 50 p.c. des habitants sont morts ». Les mêmes informateurs prétendent qu'il y a des villages devenus complètement vides. Un de nos interlocuteurs, qui a quitté l'Ukraine au mois de juillet 1933, affirme qu'il existe des localités dont la population entière a péri. Les derniers morts ne sont pas inhumés ; les cadavres tombent en pourriture et infectent les alentours. De sorte que les autorités ont dû interdire l'accès de ces localités en arborant sur les chemins qui y mènent des drapeaux noirs.

#### Inanition générale.

Ceux des habitants de l'Ukraine qui restent en vie sont bien souvent dans un état d'inanition et de dénuement le plus complet. Ils ne sont pas en mesure de lutter contre les adversités et la mort, ni même de faire la moisson d'une façon satisfaisante. Ainsi, un des réfugiés actuels, ancien employé d'administration, étant envoyé dans la campagne afin d'embaucher des ouvriers pour une usine, n'a vu que des gens d'un aspect cadavérique. Toutefois, il a bien fallu trouver quelques personnes soi-disant valides. Du nombre des paysans reconnus comme tels et qui ne s'est pas élevé pour tout un district à plus de 32, trois sont morts aussitôt arrivés à destination. Plusieurs témoins, en prévoyant une moisson assez bonne, font la même remarque : « Les cultivateurs restés en vie n'ont pas assez de forces pour manier la faux et ramasser les céréales. Les champs de betteraves sont dans un état pitoyable faute d'ouvriers pour les soigner, les paysans tombant d'inanition et ne pouvant pas travailler. »

### III. Le ravitaillement.

Il est à noter un fait paradoxal, mais significatif. Dans la misère générale qui règne en Ukraine, c'est la campagne qui souffre le plus, et la famine est plus sensible chez les fournisseurs de produits alimentaires que chez les consommateurs. Ce fait s'explique par deux circonstances : premièrement, que la famine est due à la spoliation des vivres chez les paysans et, secondement, que les autorités s'occupent du ravitaillement des grandes villes et des centres industriels. Il est toujours vrai que l'existence des citadins, même des ouvriers, est loin d'être facile ; toutefois, ce sont les campagnards qui périssent en plus grand nombre.

#### Organisation.

Suivant le système soviétique, certaines grandes villes comme Kharkow, Dnipropetrovsk, la région industrielle du Donetz, les établissements industriels de certaine importance dans toute l'Ukraine sont ravitaillés par les soins du gouvernement. Les produits principaux d'alimentation y sont distribués suivant les cartes de ravitaillement. Les plus favorisés au point de vue de la quantité sont les ouvriers exécutant des travaux pénibles ou dangereux ; ils reçoivent 1 kilogr. de pain par jour ; les travailleurs intellectuels, techniques, en reçoivent 600 grammes par jour ; les ouvriers saisonniers et les employés, 300 ou 400 grammes ; les membres de leur famille, de 200 à 300 grammes par jour. Les travailleurs congédiés perdent le droit à la carte de ravitaillement, ce qui équivaut très souvent à une condamnation à mort. Le prix du pain, noir comme le charbon, confectionné avec toutes sortes de succédanés et de déchets, d'une qualité très douteuse, est de 16 kps. pour un kilogramme pour les titulaires de cartes. En outre, les catégories privilégiées reçoivent, par mois, 1 kilogr. de graines et 1 kilogramme de sucre. La viande est très rare, de même que le poisson.

Dans tous les établissements industriels, il existe des restaurants pour les ouvriers, qui y reçoivent pour 60 kps. un repas très sommaire, où la viande et la graisse sont presque toujours absentes. Il est impossible à un ouvrier ou à un employé de se ravitailler normalement en dehors des facilités qui lui sont offertes par l'État. Car les prix du marché libre ne

sont pas en rapport avec leurs ressources. Un employé touche de 200 à 300 roubles par mois. Or, le pain coûte sur le marché 3 roubles le kgr., le beurre de 20 à 30 roubles ; la viande, 30 roubles ; une dizaine de pommes de terre, 6 roubles, etc. « Je travaille, écrit un habitant de Kiew, je ne suis donc pas chômeur, mais mon travail ne sert pas à grand'chose, car pour vivre convenablement, il faut 1.500 roubles par mois, et je n'en gagne que 200. » Le nombre considérable d'employés habitant les petites villes n'étant pas soumis au régime de ravitaillement par le gouvernement se trouve dans le cas de ce malheureux. Il est vrai qu'il existe le débit officiel de vivres, mais le pain y coûte 2,5 roubles. Du reste, ici comme dans les restaurants des établissements, les produits y font bien souvent défaut pendant des semaines. Alors, les privilégiés en souffrent aussi.

Pour évaluer l'importance, dans la vie du pays, des mesures de ravitaillement par le gouvernement, il faut citer quelques chiffres. Sur 31 millions d'habitants de l'Ukraine avant 1933, les citadins comptent pour 6 millions ; le nombre des ouvriers s'élève à 1,5 million. En tenant compte qu'une grande partie des ouvriers est comprise dans le nombre des citadins et que les habitants de toutes les villes ne sont pas ravitaillés par l'État, nous estimons que sur 31 millions, 5 millions tout au plus jouissent des avantages offerts par l'État en ce qui touche le ravitaillement. Les autres sont bien obligés de ruser ou de mourir de faim, car, pratiquement, c'est l'État qui détient toutes les ressources du pays et contrôle très étroitement leur emploi. Dans les villes et les bourgs qui ne sont pas l'objet des soins des autorités centrales, ces ressources sont constituées par le prélèvement exécuté par les autorités locales sur les céréales amenées au moulin pour être moulues. En fait, ces ressources sont pour la plupart du temps insuffisantes pour répondre aux besoins de la population de ces agglomérations. Quant aux habitants des campagnes, ils sont censés posséder des vivres pour subsister et ne sont desservis par aucune organisation de ravitaillement. En fait, ils sont complètement dépouillés et, par conséquent, condamnés à mort.

#### Villes.

En dépit de toutes les dispositions prises par les autorités soviétiques pour préserver les grandes villes et les centres industriels, les effets de la famine provoquée dans les campagnes, la disette se font sentir durement aussi aux artisans qu'aux ouvriers. Le système de ravitaillement par les autorités centrales laisse beaucoup à désirer. Du reste, toutes les caté-

gories de la population ne jouissent pas des mêmes avantages. De sorte qu'un habitant de Kiew écrit : « A partir du mois de février, nous n'avons plus de graisse, et dans l'intervalle entre le mois de mars et le mois de juillet, nous ne mangeons que des potages faits d'oseille et d'orties. C'est tout ! Nous n'avons presque pas vu de pain depuis trois mois et demi. » Un autre habitant de Kiew, dont la famille se nourrit d'épluchures de pommes de terre, fait la remarque que presque toute la population vit comme lui. Suivant les explications données par un fuyard, ces déchets sont achetés dans les hôpitaux, ainsi que chez les cuisiniers des grandes usines et des bureaux. La pénurie de vivres dans les villes croissant sans cesse, les autorités ont été obligées, au printemps, de décharger les services de ravitaillement en renvoyant un certain nombre d'ouvriers, en commençant par les non-qualifiés, originaires, la plupart du temps, des campagnes, entrés dans l'industrie en 1931-1932. A cette époque, suivant les dires d'un de nos informateurs, dans une usine qui a été visitée à maintes reprises, sur 800 ouvriers y occupés, il en mourait de maladie et d'inanition plusieurs par jour.

#### Exode des paysans.

En dépit de cette situation précaire, les villes présentaient pour les paysans, réduits à une misère sans bornes, un grand attrait. Les campagnards y affluaient, espérant y trouver un refuge contre la famine et la terreur. Ils encombraient les boulevards et les alentours des usines. « Un grand nombre de malades, d'affamés, horriblement enflés, se traînent dans les villes, écrit un habitant de Kiew, les mendiants, surtout les paysans, frappent constamment aux portes pour demander un morceau de pain. » M<sup>me</sup> Stebalo, qui a vu à Kiew ces mendiants, narre dans le *Matin* : « La plupart étaient affalés sans bouger, leurs jambes enflées ; ils paraissaient las et malades. D'autres marchaient courbés en deux, les yeux agrandis et fixes, personne ne parlait. » Un véritable exode des campagnards ukrainiens dirigés vers les villes, vers les centres industriels, même hors des frontières du pays. Ce phénomène triste et significatif donne la mesure de la détresse extrême qui, seule, peut forcer la masse des cultivateurs à quitter leurs terres, leurs foyers. Un voyageur, qui a passé par Moscou cet été, raconte : « Quand je suis arrivé à Moscou, je ne parvenais pas à comprendre... Ici, j'ai vu des milliers de paysans, venus surtout de l'Ukraine, couchés par terre, implorant du pain ; les petits enfants, en guenilles, miséreux. » C'est la répercussion de la famine à plu

sieurs centaines de kilomètres. La campagne ukrainienne se dépeuple aussi bien par la mort que par l'exode. Ceux qui y restent sont bien souvent hors d'état de travailler. Et le moment des travaux des champs étant arrivé, les Soviétiques ont dû mobiliser pour le sarclage et la moisson les trois quarts des employés des bureaux, envoyer pour deux mois dans la campagne tous les étudiants, utiliser les ouvriers en fermant une partie des usines. Afin de combattre l'exode des paysans, ils ont introduit le passeport et obligé les campagnards à rentrer chez eux. A Kharkow, sur 800.000 habitants, un quart s'est vu refuser le permis de séjour. Les misérables affamés ne se pressant guère de retourner dans leurs villages dévastés et désertés, on les y a amenés de force en formant des trains spéciaux et en interdisant de quitter les villages sans permission spéciale.

#### Agissements des autorités.

Malgré cette misère indescriptible, il ne doit exister, en Ukraine, aucune organisation de secours aux affamés et aux malades victimes de la famine. « L'Etat ne fait rien pour eux, écrit l'auteur d'une lettre publiée par le *Matin*, et il reste indifférent pour tous ceux qui ne sont pas qualifiés d'ouvriers et qui ne sont pas capables de travailler. » Les affamés ne sont pas admis dans les hôpitaux, signale un autre. Notre informateur réfugié nous fait remarquer qu'il ne pourrait pas en être autrement, étant donné que les autorités soviétiques considèrent presque tous les affamés comme des contre-révolutionnaires. Elles ne reconnaissent pas le fait de la famine, et un ancien employé des postes soviétiques nous a affirmé qu'il n'est pas permis de se plaindre de la pénurie de vivres, toutes les manifestations de mécontentement amenant des représailles.

« Le gouvernement bolchéviste, relate un voyageur anglais, informateur du *Bureau de Presse ukrainien* à Londres, ne porte point secours aux affamés. Au contraire, il multiplie les perquisitions, traquant ceux qui sont susceptibles de posséder encore quelque nourriture. »

Ceux qui, fuyant la mort, cherchent à passer la frontière de l'Union soviétique, le Dniéster par exemple, sont fusillés sans pitié. D'après les dires d'un de ces fuyards, « les gardes-frontières reçoivent, pour avoir tué un fuyard, une récompense en argent. » Quand, dans un port de la Mer Noire, une foule d'affamés, de mendiants, s'est rassemblée avant la fête du 1<sup>er</sup> mai, les autorités, pour ne pas les montrer aux étrangers, ont envoyé des autocars ramasser de force dans les rues ces misérables, comme des chiens enragés, et ainsi ils ont

disparu sans laisser de traces. » Ce fait relève des procédés employés par les Soviets pour ne pas gâter avec des spectacles affligeants les plaisirs de voyage de M. Herriot.

#### Troubles.

Les agissements des autorités qui dépouillent la population, leur attitude envers les affamés, provoquent évidemment de grandes résistances, des soulèvements, des troubles, qui sont d'ailleurs étouffés avec une grande cruauté. Pour ne parler que de ces derniers mois, citons le communiqué du *Vossische Zeitung*, qui rapporte qu'en Ukraine, les grands incendies de dépôts de céréales destinées à l'exportation sont très fréquents, et font partie d'une campagne terroriste qui vise à empêcher la sortie de ces produits à l'étranger. Des détachements de troupes spéciales recherchent les auteurs des actes de sabotage et les fusillent sans jugement. Les arrestations sont si nombreuses que même les écoles regorgent de prisonniers. Le journal suédois *Swenske Tidende* relate que vers la fin de l'été dernier, de véritables batailles ont eu lieu entre les paysans révoltés et les troupes rouges. Plusieurs milliers d'insurgés se sont massés autour de Kiew et ont essayé de s'emparer de la ville pour piller les dépôts de céréales. A Kharkow, les ouvriers se sont révoltés et ont occupé certaines usines, de sorte que, pour les en déloger, il a bien fallu assiéger les bâtiments. Pour châtier les insurgés, les autorités agissent avec rigueur en déportant la population de villages entiers, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas fusillés sur place. Le *Matin* publie une ordonnance du commandant du bourg Poltavaska, près de Slaviansk, ordonnance datée de décembre 1932 et qui a été le prélude de la déportation de 65.000 habitants qui s'étaient soulevés contre les Soviets et avaient tenu tête aux troupes rouges pendant plusieurs semaines.

Par suite de déportations fréquentes, les camps de concentration des prisonniers politiques installés au nord de la Russie (aux îles de Solovki, par exemple) et dénommés Usevlon, sont bondés d'Ukrainiens, dont le nombre s'élève à deux millions. Les évadés de ces camps sont nombreux en Finlande.

#### IV. Les causes de la famine.

Il ne serait pas mal à propos, nous semble-t-il, de nous demander quelle est la cause de ces calamités qui affligent l'Ukraine et quels sont les motifs de cette attitude incroyable des Soviets envers les affamés et le peuple ukrainien tout entier. La famine est la conséquence logique et inévitable de la collectivisation des campagnes, commencée en automne 1929. Par une réforme agraire, les Soviets ont cherché à « supprimer la paysannerie aisée comme un groupe social » et à se rendre maîtres des produits agricoles. Pour prévenir l'opposition active de la part des Ukrainiens, les bolchévistes ont décidé de « décapiter » les communautés campagnardes en éliminant les membres les plus actifs. Ils terrorisèrent les milieux nationalistes dans les villes par des arrestations et intimidèrent les milieux communistes ukrainiens par l'expulsion du parti des éléments peu sûrs et imprégnés de l'idée nationale.

Toutes ces opérations, exécutées au cours de l'hiver 1929-30, ont valu à l'Ukraine des milliers sinon des millions de morts, de déportés, de condamnés, toutes les tentatives de résistance étant suivies de représailles. Le travail préparatoire achevé, les bolchévistes ont passé à la collectivisation effective qui consistait à obliger les cultivateurs à mettre en commun toutes leurs terres, leurs machines agricoles, leurs bestiaux, jusqu'à leurs basses-cours, en vue de l'exploitation collective. De grands avantages ont été promis aux collectivistes ; une pression très forte fut exercée sur les individualistes récalcitrants en les écrasant d'impôts et en les mettant en marge de la société.

#### Désorganisation de la vie agricole.

La réforme, exécutée par la terreur, allait à l'encontre des vieilles traditions ukrainiennes, choquait fortement la mentalité des paysans et, d'un seul coup, mettait en morceaux l'organisation séculaire de la vie et du travail du cultivateur. Ses conséquences désastreuses devaient être incalculables. Les propriétaires, complètement dépouillés, dépossédés, se désintéressaient des « Kolhosp » (en russe : « Kolkhose »), cette nouvelle formule d'organisation agricole qui se réalisait suivant le plan soviétique. Ils préféraient tuer leurs bêtes que de les abandonner pour rien à la communauté et les y voir crever sans profit pour personne. Car les bêtes, privées des

soins de leurs maîtres, commençaient à périr en masse. De sorte qu'au printemps 1930, le cheptel, en Ukraine, diminuait d'une façon catastrophique. D'autre part, des troubles sérieux ont éclaté un peu partout ; les troupes ont dû venir en aide aux réformateurs. Staline s'est rendu compte du danger et a déclaré que les exécuteurs de ses ordres ont « forcé la note » et a confirmé que l'adhésion au Kolhosp ne peut être que volontaire. En fait, cette déclaration n'a rien changé ; l'Ukraine continue à subir l'assaut du communisme moscovite et s'en défend comme elle le peut. Pour briser l'opposition à la collectivisation, un procès politique de l'« Union pour la libération de l'Ukraine » fut arrangé par les bolchévistes au cours de l'année 1930. Son but était de dévoiler les « menées réactionnaires » des patriotes ukrainiens et les compromettre aux yeux du peuple. L'effet de ce procès fut juste le contraire de ce que les Soviets en attendaient.

### Nouveau régime.

Sans s'inquiéter des grandes dévastations produites en Ukraine par la collectivisation forcée des fermes, les Soviets mettaient tout leur espoir dans la motorisation de l'agriculture. A cet effet, le plan quinquennal prévoyait l'érection d'usines gigantesques. Pour obvier à la diminution très grande des animaux à viande, on a décidé de pousser l'élevage des porcs et des lapins. Le mauvais vouloir des cultivateurs devait être dominé par l'organisation quasi-militaire des exploitations collectives. Or, dès le début, le plan bolchéviste s'est avéré défectueux, irréalisable, dangereux dans ses conséquences. La machine, de fabrication soviétique, d'une qualité très médiocre donc, ne pouvait pas remplacer d'un coup le cheval et le bœuf, tout comme les directives soi-disant scientifiques des bolchévistes ne parvenaient pas à égaler le bon sens paysan. La première récolte sous le nouveau régime collectiviste de l'année 1930 l'a prouvé. Le labourage se faisait mal, l'ensemencement venait toujours en retard, la moisson était souvent ratée, les céréales pourrissaient sur les champs. C'est ce qu'a dépeint une lettre publiée par le *Matin* : « Dans les champs, on a beaucoup semé, mais comme la terre a été mal labourée, avec des tracteurs, il y a des quantités de mauvaises herbes qui étouffent toutes les céréales. »

L'importance du facteur humain, difficile à dominer, surtout par les procédés violents des bolchévistes, se révèle comme très grande. Les machines se détraquent faute de conducteurs avisés et grâce à la mauvaise volonté des paysans

astreints au travail forcé. Les bestiaux crèvent faute d'étables appropriées, faute de soins, faute de maîtres, car personne ne les considère comme siens. Le bureaucratisme révèle la direction incapable de conduire les travaux des champs. Les cultivateurs ukrainiens, propriétaires et maîtres d'hier, devenus des salariés, presque des forçats aujourd'hui, se sentent déshérités. En outre, leur situation s'est brusquement empirée. Ils sont mal logés, mal nourris, mal dirigés, traités en esclaves. Leur esprit se reflète dans la déclaration d'un fuyard : « On travaille ou non, on est condamné à mourir de faim. Aussi, sur toute la population, souffle un esprit de révolte et de haine. » La première récolte sous le régime collectiviste est accompagnée des premiers symptômes de la famine. En outre, elle est accompagnée d'innombrables représailles motivées par les actes de sabotage en partie réels, en partie inventés par les bolchévistes pour expliquer l'insuccès de la réforme et en décliner la responsabilité.

Toujours est-il que tout un village devait souvent répondre pour un tracteur abîmé. Les actes de terrorisme contre les agents soviétiques, les pillages des stocks d'Etat sont fréquents. La collectivisation commence à porter ses fruits néfastes et sanguinaires.

### Spoliation des cultivateurs.

A côté de la désorganisation effrayante de l'agriculture, la collectivisation amène une aggravation des impôts en nature. Le régime de la N.E.P. étant liquidé, le commerce libre n'existe plus, le cultivateur doit céder les produits de son travail à l'Etat. Celui-ci, sinon dirige (Radhosp), du moins contrôle (Kolhosp) presque toute la vie et le travail agricoles. Il établit le plan d'exploitation et prescrit la quantité des divers produits que chaque région, chaque district, chaque village doivent fournir. Ce plan, en descendant suivant la hiérarchie administrative, est successivement modifié, afin de couvrir les organes et les personnes responsables de son exécution. Arrivées au bas de l'échelle, les quantités prévues primitivement sont majorées souvent à raison de 100 p. c. Inutile de dire qu'un tel plan est inexécutable. Son application est d'autant plus difficile qu'il est purement théorique et ne tient pas compte des contingences et des difficultés locales. Mais le G.P.O.U. veille sur son exécution en ce qui touche au moins le prélèvement des impôts en nature. C'est dire que l'opération s'effectue avec la dernière rigueur, de sorte qu'un fuyard doit déclarer : « On nous a dépouillés de tout par leur système de stockage », et l'autre écrit : « L'Etat

cruel a tout pris, en privant la population du nécessaire. » L'Etat soviétique ne paraît tenir aucun compte des besoins de la population, il l'affame par ses exactions. En dépit des affirmations démagogiques qui tendent à représenter tous les paysans appauvris comme des fraudeurs, l'Etat ne pouvait pas se tromper sur la solvabilité des contribuables qui crévent de faim. Il ruine le pays délibérément.

Le nombre des mauvais payeurs de l'impôt étant très grand, les troupes du G.P.OU procèdent aux perquisitions, tous les paysans étant soupçonnés de cacher des céréales ou de saboter l'exploitation. On cherche à intimider les cultivateurs en administrant à quelques-uns d'entre eux des punitions exemplaires ; on ordonne un second battage de la paille, pour en extraire quelques kilos de grains. Aux plus rébarbatifs, on enlève les portes, les fenêtres, ou on détruit le toit de leur chaumière, laissant la famille sans abri en plein hiver. Pour finir, on enlève au malheureux toute sa réserve de vivres, « au balai », jusqu'aux derniers grains. « On m'a pris tout ce que j'avais, même nos couvertures et le fichu de ma femme, écrit un de ces malheureux ; je suis maintenant dépourvu de tout et affamé. »

En ripostant à ces exactions, les paysans tuent les agents soviétiques ouvertement, en se soulevant ou en cachette pendant la nuit. Les assassinats sont devenus si fréquents que les Soviétiques ont établi une police d'assurance pour les agents travaillant à la campagne. Toutes les faiblesses et toutes les manifestations de sentiments humains chez les agents sont considérées comme une trahison à la cause de l'Etat et punies en conséquence, surtout s'ils paraissent être dictés par la solidarité nationale. Un haut fonctionnaire ukrainien, Konar-Palatchouk, et ses 35 camarades ont été condamnés et en partie exécutés pour ce genre de délit.

#### Situation générale.

La situation générale, en Ukraine, en 1933, est déterminée par les effets de la collectivisation et par le système d'impôts pratiqué depuis quatre ans. La campagne a perdu, par l'exode, la mort et la déportation, une grande partie de sa population la plus apte à la culture. D'autre part, les tracteurs appelés à remplacer les hommes n'ont pas justifié l'espérance du réformateur et, détraquées, ont été en bonne partie rejetés à la ferraille. De sorte qu'en 1933, les terres emblavées n'ont pas dépassé 65 p.c. de la surface cultivée auparavant, bien que les Soviétiques prétendent avoirensemencé 85 p.c. de cette surface. La quantité de céréales allant toujours en diminuant, les impositions demeurant toujours les mêmes, les

mesures vexatoires pour le prélèvement des impôts devinrent de plus en plus dures et aboutirent au dépouillement complet des campagnes.

Au printemps 1933, les directeurs du Kolhosp, les hommes de confiance des Soviétiques, ont dû, en fin de compte, protester en faisant valoir qu'il ne restait plus de céréales en quantités suffisantes pour les semailles. Pour toute réponse, les dirigeants de Moscou ont instauré les « politsection », sections politiques, dans chaque station de tracteurs, qui sont, de ce fait, devenues des postes du G.P.OU. Malgré les violences et les atrocités commises dans toute l'Ukraine par ces formations investies de pouvoirs étendus, ne dépendant pas des autorités ukrainiennes, mais dirigées directement par Moscou, on n'a pas pu trouver de céréales chez les paysans. Alors, Moscou a dû délier les cordons de sa bourse et faire à l'Ukraine un prêt en grain, nécessaire pour effectuer les semailles du printemps. Il va sans dire que les céréales prêtées à l'Ukraine étaient les céréales ukrainiennes que le gouvernement central lui avait extorquées. Pendant que se faisait ce jeu de prêt, les Ukrainiens mouraient de faim en attendant la nouvelle récolte.

#### Nouvelle récolte.

Enfin, elle est venue, cette nouvelle récolte, la quatrième depuis l'introduction de la collectivisation. « La récolte s'annonce bonne, écrit un habitant de Kiew, néanmoins l'hiver prochain nous effraie par la famine, car les bras font défaut pour faire la moisson. » Les affamés se jettent sur le blé qui lève et une lutte atroce s'engage entre eux et les autorités. Sans attendre la moisson, la population coupe les épis pour avoir quelque chose à se mettre sous la dent. Les autorités déclarent que le blé appartient à l'Etat et que personne ne peut en disposer à son gré. Sans chercher à satisfaire les besoins immédiats des cultivateurs affamés, elles exigent le stockage du blé pour les besoins de l'Etat, de même que le remboursement du prêt. Pour assurer l'exécution de leur plan, elles prennent des mesures spéciales, montent la garde le jour et la nuit autour des champs, installent dans ceux-ci des tours d'observation, dont le nombre, dans la seule province de Kharkow, s'élève à 2.500, punissent très sévèrement toutes les infractions à leurs ordres, chassent sans pitié les coupeurs d'épis. On connaît le cas de quatorze Kolhospes qui ont été réformés, en guise de représailles, pour avoir laissé « décapiter les blés ». Pour empêcher les paysans d'employer les grains, on séquestre les pierres des moulins.

Sans tenir compte de l'état actuel de l'économie agricole, les Soviétiques se proposent de prélever dans les campagnes ukrainiennes 58 p.c. de la récolte. Or, en temps normal, l'exportation ne pouvait dépasser 30 p.c.; en outre l'emblavage, ces dernières années, comme nous l'avons vu, a diminué de 35 p.c. Dans ces conditions, le blé qui resterait en Ukraine ne pourrait suffire à nourrir très modestement la population actuelle que pendant six mois. Notre calcul est purement théorique. Pratiquement, l'organisation soviétique gaspillera une bonne partie des stocks et pourrait très facilement provoquer la famine, encore avant la nouvelle année. Le journal soviétique *Isvestia* signale dès maintenant de nombreux cas (à Jytomir, Simferopol, Temruk) de gaspillage où des centaines de tonnes de blé périssent faute de soins.

### Facteur politique.

La désorganisation de la vie économique, la lutte implacable autour du blé, sont beaucoup plus prononcées en Ukraine que dans n'importe quelle partie de l'U.R.S.S. Ce fait s'explique par une différence profonde des conditions matérielles, sociales et psychologiques entre les pays ukrainiens et la Moscovie. L'Ukraine est foncièrement hostile au communisme traditionnel des Russes. Par opposition au Moscovite, collectiviste né, homme primitif, peu évolué et à demi-nomade, de nature docile et habituée à se plier devant les despotes asiatiques, l'Ukrainien est individualiste, propriétaire héréditaire, qui a racheté ses terres au prix du sang de ses ancêtres, ayant lutté des siècles durant pour la liberté, élevé dans les traditions occidentales. Et c'est cependant chez un tel peuple que les dirigeants bolchévistes ont le plus voulu instaurer la collectivisation des fermes, et pour cause. A part son côté doctrinal, la réforme avait pour but d'enchaîner la paysannerie et de la soumettre au contrôle le plus étroit de la dictature prolétarienne. Elle est donc dirigée, en premier lieu, contre la population la plus insoumise, la plus opposée au communisme, contre la population ukrainienne. D'autre part, l'Ukraine, conformément au plan économique de Moscou, est appelée à fournir à l'Etat soviétique les produits d'exportation. En mal de devises étrangères nécessaires pour payer les extravagances de l'industrialisation rapide, les Soviétiques ont destiné l'Ukraine à un rôle de vache à lait. Enfin, la collectivisation devait, dans l'esprit des moscovites, une fois pour toutes, soustraire les masses populaires de l'Ukraine aux influences politiques des éléments nationaux et les conquérir pour l'économie pure et pour le communisme intégral. C'est pour toutes ces raisons

que la collectivisation forcée fut réalisée en Ukraine dans la proportion énorme de 80 p.c., tandis qu'en Moscovie, elle n'atteint que 40 p.c. des exploitations agricoles.

L'effet produit par la réforme sur les rapports nationaux et la situation politique n'était pas moins sensible que celui dans le domaine économique et social. Nous avons déjà, à maintes reprises, signalé la réaction spontanée des masses populaires, incapables de s'adapter au régime et le rejetant au risque de se perdre. D'autre part, les milieux dirigeants en Ukraine ne s'opposent pas moins énergiquement au projet des Moscovites. Les aspirations nationales tendant à la séparation d'avec la Russie et à l'organisation d'un Etat indépendant se vivifient et le mouvement révolutionnaire rebondit de plus belle, entraînant même les communistes ukrainiens. Les agents soviétiques locaux d'origine ukrainienne ne cachent pas leur compassion pour les paysans et rendent Moscou ouvertement responsable de la misère qui règne en Ukraine. « Les ennemis de classe et les chauvins ukrainiens, déclare l'émissaire de Staline en Ukraine, le tout-puissant Postycheff, opposent habilement les masses de militants aux dirigeants de Moscou. »

Pour combattre la révolte qui gronde en Ukraine, les bolchévistes entreprennent, par leurs procédés habituels, la lutte contre tout ce qui est national ukrainien. Ils se couvrent des difficultés économiques et sociales pour déclencher une offensive contre les manifestations de la vie nationale. Le journal *Communiste*, paraissant à Kharkow, écrivait au printemps dernier : « Une campagne acharnée est menée par les éléments nationalistes dans la question du stockage du blé en la liant à la cause de la civilisation nationale », ou encore : « Les actes de sabotage dans le stockage du blé sont intimement liés aux aspirations de ceux qui tendent à européiser l'Ukraine », et enfin : « Il faut désavouer et anéantir ceux qui poursuivent l'agitation nationaliste en se couvrant de la carte de militant. » Le même journal va jusqu'à imputer aux nationalistes ukrainiens d'avoir organisé les voyages des affamés à Moscou « pour y chercher du pain. »

Une épuration générale du parti fut effectuée au cours de cette année ; un nombre considérable d'Ukrainiens (25 pour cent des effectifs) en furent exclus. On pourchasse tous les militants qui paraissent être acquis à l'idée nationale ukrainienne, ce qui a provoqué le suicide retentissant du commissaire du peuple en Ukraine, Skrypnyk. En poursuivant l'épuration dans tous les domaines, on arrête les savants, les officiers, les coopérateurs ; on s'attaque à la science pour bannir tout ce qui peut éloigner l'Ukraine de la Russie, comme par

exemple l'enseignement de l'histoire, l'orthographe, le vocabulaire technique. Bref, les bolchévistes reviennent aux anciennes méthodes de russification du temps des tzars. **Les horreurs de la famine sont accompagnées d'atroces persécutions politiques.** « Jamais, en Ukraine, écrit un de nos compatriotes, il n'y eut autant d'arrestations qu'à présent. »

### La famine comme forme de la terreur.

On n'exagérerait guère en affirmant que la famine en Ukraine est une forme de terreur dirigée en premier lieu contre la paysannerie, un des moyens de politique de coercition employés par les Moscovites en Ukraine. Les localités et les régions dont les habitants sont les plus opposés au communisme ont eu le plus à souffrir de la famine. (Poltavtchyna, Oumantchyna.) Les membres des divers groupes sociaux non prolétariens (anciens bourgeois, propriétaires fonciers, ecclésiastiques) privés de tous leurs droits civils, en sont les premières victimes. « Personne ne veut de nous, nous ne pouvons faire partie ni du Comsomol (la jeunesse communiste), ni d'autres organisations. Nous sommes supposés être les fils de « Kou-lak », disait un garçon de 22 ans à M<sup>me</sup> Stebalo, qui lui conseillait de s'engager pour faire la moisson.

En faisant mourir les paysans en masse, les Soviets ont cherché à briser leur résistance au régime ou à anéantir physiquement les opposants. « Les moissonneurs de céréales, écrit van Passen dans *Star*, étaient sans pitié à cause de l'hostilité ouverte ou cachée des paysans influents à la collectivisation. » **Et comme les opposants en Ukraine se comptent par des millions, une famine générale a été nécessaire pour les mater.** Les bolchévistes, suivant les dires d'une personne échappée des bagnes de Solovki et qui a passé par la Belgique, considèrent tous les Ukrainiens comme des contre-révolutionnaires. C'est pour cela qu'Asatkine, chef des « politsections » en Ukraine, a cru devoir modifier leur mentalité et s'est vanté devant Richardson, correspondant de l'*Associated Press*, d'y avoir réussi au moyen de la famine.

En prenant les événements de ces dernières années dans leur ensemble, il faut convenir que la lutte livrée autour de la collectivisation porte toutes les caractéristiques d'une lutte non seulement économique et sociale, mais aussi d'une lutte politique et nationale. En deux mots, c'est une lutte de civilisation. La réforme agraire était appliquée principalement en Ukraine, pays que les Russes ont peur de perdre, et de ce fait, la famine est cantonnée en Ukraine et dans les pays voisins, habités en grande partie par des Ukrainiens (Caucase du Nord).

C'est pour cela que sur 33 lettres d'affamés, publiées à Prague par Zolotareff, presque toutes proviennent de l'Ukraine ou de ces pays. Le correspondant du *Sunday Times* écrit à ce sujet : « **Bien qu'en Ukraine il y ait la famine, les provinces centrales (russes) ne montrent pas la pénurie de vivres.** » Il est vraiment significatif que ces provinces, au sol ingrat, sont à l'abri des calamités, tandis que l'Ukraine, pays du blé, meurt de faim. Une Allemande, récemment rentrée de Moscou, raconte : « En Moscovie, la situation n'est pas si mauvaise, mais en Ukraine, on a pris tout ce qu'on a pu. Tout est amené vers les centres étrangers où la famine ne s'est pas encore fait sentir. » On a l'impression nette que les dirigeants rouges de Moscou tendent à l'extermination des Ukrainiens, et effectivement, un informateur du *Bureau de Presse ukrainien à Londres* confirme cette impression : « **L'extermination de la population de l'Ukraine se poursuit systématiquement par le pouvoir de Moscou.** » La tendance est si bien marquée que, suivant un informateur du *Bulletin polono-ukrainien* à Varsovie, les autres groupes ethniques de la population de l'Ukraine sont visiblement ménagés. Ce fait prend une signification dès qu'on établit un rapprochement avec un autre fait, notamment la constitution, à Moscou, d'une commission sous la présidence de Mouraloff et ayant pour but la « redistribution de la population », c'est-à-dire la colonisation des terres devenues disponibles par suite de la famine. Et, effectivement, une des 33 lettres ci-dessus mentionnées signale l'apparition dans les steppes de l'Ukraine de ressortissants de la Moscovie (Perm), plus dociles et plus acquis au communisme.

## V. Les effets de la famine.

### Bilan désastreux.

Pour donner la mesure des dévastations et des ruines occasionnées par les Moscovites rouges en Ukraine, nous citerons M. Maggeridge, qui écrit dans *Forthightly Review* : « Lors de mon récent séjour en Ukraine, j'ai un peu vu la lutte livrée par le gouvernement soviétique aux paysans. Le champ de bataille est désert, comme après une véritable guerre, et la dévastation se poursuit. D'un côté, ce sont les millions de cultivateurs avec leur corps enflé, par suite de la famine ; de l'autre, ce sont des soldats, membres du G.P.O.U., qui exécutent l'ordre de la dictature prolétarienne. **Ceux-ci se sont jetés sur le pays comme des sauterelles et ont pillé tous les vivres ; ils ont fusillé et pendu des centaines de paysans, exterminé parfois tous les habitants des villages ; ils ont fait du pays le plus fertile du monde un désert mélancolique.** »

Voilà pour les dégâts matériels. Or, combien de vies humaines a coûté la lutte sauvage qui se poursuit depuis des années dans cet infortuné pays ? Aucune indication précise ne pourrait être donnée à l'heure présente par personne. Les Soviets eux-mêmes ignorent probablement le nombre exact de leurs victimes en Ukraine. Or, certaines évaluations, se rapprochant plus ou moins de la vérité, ont été faites et elles donnent une idée de l'ampleur effrayante des calamités. Le chiffre le plus bas des personnes emportées par la famine en 1933, en Ukraine, est donné par le *New York Herald Tribune*, dans son numéro du 21 août, et atteint un million. Par contre, le correspondant du *New York Times* élève ce chiffre à 3 à 4 millions. Le Dr O. Schiller, expert, pour les questions économiques, à l'Ambassade allemande de Moscou, qui a visité l'Ukraine, évalue le nombre des morts au cours de l'hiver et du printemps 1933 à 5,5 millions, chiffre que les autorités soviétiques paraissent reconnaître comme le plus probable, et que M. Day, correspondant du *Daily News*, confirme. L'opinion générale, dans le pays, prétend que de 10 à 15 p.c. de la population des campagnes ukrainiennes ont été frappés à mort au cours de l'année 1933. Cette opinion, qui nous a été rapportée par les fuyards, est confirmée par les étrangers.

Il nous semble que les chiffres supérieurs à 5 1/2 mil-

lions souvent cités, s'ils correspondent à la réalité, doivent comprendre non seulement les morts, mais aussi les déportés, éloignés du pays par les autorités soviétiques et moscovites, de même que ceux qui ont quitté leur pays et leur foyer délibérément pour aller au loin chercher leur nourriture.

De toute façon, tous les observateurs impartiaux paraissent être d'accord pour dire que si un secours prompt et de grande envergure n'est pas porté à la population de l'Ukraine par l'étranger, le nombre des morts par la famine, pour l'hiver à venir, sera au moins aussi élevé que celui de l'hiver dernier.

La famine en Ukraine crée des hécatombes et occasionne la mort d'un grand nombre d'habitants de ce pays. Jadis, un fait beaucoup moins grave aurait soulevé toute l'humanité. C'est ainsi que pendant la Grande Guerre, les Américains, avec leur futur président, M. Hoover, à leur tête, ont spontanément organisé le ravitaillement de la Belgique ; c'est ainsi que le monde entier a suivi le Saint-Siège, en 1921, pour secourir les victimes des calamités et de la guerre civile dans l'ancien Empire des Tzars. Or, on dirait que depuis lors, sinon l'état d'esprit, du moins la façon de réagir a considérablement changé. A observer les réactions provoquées par la famine en Ukraine, en 1933, on pourrait croire que la vie humaine a perdu, aux yeux du monde civilisé, sa valeur d'antan, et que la solidarité humaine a faibli. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les écrits de M. Herriot.

### Conséquences éventuelles.

Mais, outre la question humanitaire, la famine en Ukraine pose des problèmes d'ordre social et économique suffisamment graves pour qu'on y prête attention.

Les circonstances dans lesquelles se produit la famine, occasionnée non par les éléments naturels déchaînés, mais par les agissements des hommes et maintenue par la volonté des dirigeants de Moscou, prouvent qu'une idée raisonnée y a présidé. Cette dernière s'exprime par la politique des Soviets, qui ont cherché à épuiser l'Ukraine matériellement, pour en venir plus facilement à bout. Le peuple, affaibli physiquement, le pays ruiné économiquement, sont plus maniables. Le même blanc-seing fut appliqué par le Tzar Pierre I<sup>er</sup>, qui, pour maîtriser l'Ukraine, l'écrasait d'exactions excessives et exterminait sa population en l'employant pour les travaux forcés (construction de Saint-Petersbourg, creusement de canaux, etc.). A cette époque comme de nos jours, la Russie avait besoin de l'Ukraine, réduite à l'impuissance, afin d'avoir les mains libres, s'assurer une base matérielle et se lancer dans la politique impérialiste.

Or, l'affaiblissement de l'Ukraine, au temps des Soviets,

peut avoir pour l'Europe des conséquences plus funestes que jamais. Si l'Ukraine a pu empêcher la jonction de la Russie de Lénine avec la Hongrie de Bela Kun, la famine devait diminuer sa résistance. Il est vrai que maintenant, l'élan révolutionnaire des bolchévistes est brisé pour un certain temps. Toutefois, l'Ukraine n'en est pas moins un facteur important d'équilibre en Europe orientale, qui est en état d'ébullition et de profond bouleversement. Ce n'est qu'autour de noyaux sains et forts que pourra se cristalliser un ordre nouveau. En l'absence de ces points d'appui, l'anarchie qui se déchaînera infailliblement dès que l'équilibre très instable d'aujourd'hui se rompra à l'Est, pourrait déborder les cadres de l'U.R.S.S. et déferler sur l'Europe occidentale.

Une fois de plus, dans la question de collectivisation, l'Ukraine s'est révélée comme un rempart naturel et nécessaire entre la Russie et l'Europe centrale. Appartenant par ses traditions et ses aspirations au monde occidental, l'Ukrainien a rejeté, spontanément et résolument, le « socialisme tartare », ce produit de l'histoire, de la vie sociale et de la mentalité moscovites, et qui lui a valu la terreur et la famine. Si d'avenant, la Moscovie parvenait à triompher en Ukraine et à coloniser les terres délaissées par la population déportée ou emportée par la tourmente, un foyer de bolchévisme se serait rapproché de l'Occident. Toute l'Europe en pâtirait.

D'autre part, les dévastations et les ruines accumulées par le régime communiste russe en Ukraine, le dépeuplement des campagnes ukrainiennes et le resserrement du contrôle par « l'économie dirigée » de Moscou sur les grandes ressources de ce pays, ne profiteraient guère à l'Europe. En effet, le contrôle russe a déjà fortement entravé l'exploitation de ces ressources considérables; cependant, le remplacement, même partiel, de la population particulièrement apte au travail par les ressortissants de forêts et de mares ne ferait qu'empirer les conditions de cette exploitation.

La famine en Ukraine touche donc aux points les plus sensibles de la vie matérielle contemporaine de l'Europe et la monstruosité des faits qui l'accompagnent ne peut laisser indifférent quiconque a la conscience à l'éveil. La société ukrainienne, dispersée sur tous les continents, fait tout ce qui est en son pouvoir pour alléger le sort des affamés et aider son pays à sortir de la grande et dangereuse impasse où l'a acculée la domination étrangère. Elle se sent solidaire dans cette tâche avec le monde civilisé et attend que celui-ci fasse ce qui lui est dicté par sa conscience et ses intérêts.

FIN.

Octobre 1933.

---

## Documents sur la Famine

---

## I. Extraits de lettres d'affamés et de dépositions de témoins oculaires.

### Lettre d'un ouvrier, datée du 4 avril 1933.

... Nous vous informons que notre vie n'est point enviable, nous espérons plutôt mourir que de survivre à cette famine. Les gens meurent d'une façon horrible; il n'y a de salut pour personne, de sorte que, journellement, une dizaine de personnes tombent mortes. Cependant, la nouvelle récolte est encore loin, il faut l'attendre pendant trois mois, et il y a des chances pour que nous ne la voyons pas.

Il n'y a pas d'autres nouvelles sinon que, dans un bourg, on a arrêté quarante-cinq personnes qui découpaient des cadavres pour en faire des saucissons et les vendre. On a trouvé pas mal de crânes.

(Dilo, Lwow.)

### Lettre d'un ressortissant de l'Ukraine Occidentale, mais habitant l'Ukraine Soviétique, datée du 13 avril 1933.

Les fêtes de Pâques seront, cette année, fort tristes pour moi. Je n'ai de vivres que pour deux semaines. Je ne sais si je survivrai cette année-ci et si nous nous reverrons jamais... Le vol est très fréquent dans notre village. J'ai encore une vache et un cheval et je ne sais comment les garder... Je ne dors pas la nuit et reste sur le qui-vive, sans oser sortir de la cour. Par deux fois, j'ai déjà chassé les voleurs. Chez nous, on ne voit plus de chiens ni de chats, tout est mangé. Il est difficile de tenir des poules.

A présent, beaucoup de personnes meurent de faim, comme aux temps d'épidémie. Lorsqu'il tombe malade, l'homme reste couché deux ou trois jours et puis meurt. Dans notre village il meurt journellement 10 à 20 personnes. Je suis certain que je ne survivrai pas à cela.

Je pense souvent qu'il valait beaucoup mieux mourir à la guerre, avec mes camarades, que de succomber maintenant à la famine.

On ne peut pas laisser les enfants courir à la rue, sinon il peut arriver qu'on les égorge. Il se trouve des parents qui dévorent leurs enfants. Que je voudrais partir et mourir dans mon pays, ici les cadavres restent des semaines dans les maisons et sur les champs avant d'être enterrés.

(Novy Tchas, Lwow.)

**Lettre d'un employé, datée du 25 mai 1933 et envoyée de Kiew.**

... Nous, ma femme, les enfants et moi, souffrons de la famine. Aussi longtemps qu'il y avait des pommes de terre, cela allait comme-ci comme-ça. Or, maintenant on ne nous laisse que les épluchures, dont nous faisons notre nourriture, sans aucune graisse. Je travaille, donc je ne suis pas chômeur, mais mon travail ne sert pas à grand'chose. Pour vivre convenablement il faut 1.500 roubles par mois, or je n'en touche que 200. Les marchandises coûtent horriblement cher et le travail n'est payé qu'en raison de 10 à 20 p.c. Presque toute la population vit comme moi. On ne nous laisse pas partir et on ne nous donne pas les moyens de vivre. Il n'y a pas d'autre issue que la mort. Envoyez-moi, je vous en prie, des vivres, du grain, du lard...

J'ai travaillé dans la campagne, mais les autorités m'ont pris tout ce que j'avais, même nos couvertures et le fichu de ma femme. Il a bien fallu que je parte à Kiew. Toutes mes plaintes sont restées sans résultat. Bref, je suis maintenant dépourvu de tout et affamé...

Il est impossible de vous donner une idée de ce qui se passe ici. La vermine assiège les gens dans les toilettes, dans les tramways. Le typhus sévit et fauche la population. Un grand nombre de malades, d'affamés, horriblement enflés, se traînent dans la ville. Les mendiants, surtout les paysans, frappent constamment aux portes pour demander un morceau de pain. Hier soir, un jeune paysan est mort dans notre cour; quelques instants après, il était déjà déshabillé. Son cadavre a disparu on ne sait où. Le matin il n'y était plus.

Voilà comment on vit dans l'Etat prolétarien, dans l'Etat des ouvriers et des paysans! Comme si les éléments déchaînés s'acharnaient contre nous! Mais non, dans la nature, tout est normal!

(Dilo, Lwow.)

**Lettre d'un paysan, datée du 27 mai 1933.**

Cher frère, ne rejette pas notre demande, aie pitié de nous et aide-nous pour l'amour de Dieu. Nous sommes tous enflés par suite de la famine. Nous te prions, nous te supplions, mon cher frère, aie pitié de moi et de ma malheureuse famille... La fin de nos jours approche. Nous avons déjà mangé tout ce qu'il y avait. Il ne reste plus de balle ni de glands. Et si Dieu et toi, mon cher frère, ne venez pas à notre aide, nous périrons très prochainement. Notre nourriture se compose de sel, d'eau et d'oseille. Or, cette nourriture ne suffit guère pour l'homme. grâce à elle, les gens deviennent comme enflés; nous le sommes tous, de sorte que nous ne pouvons même marcher. Si encore nous avions pour notre soupe des pommes de terre, des haricots,

des petits pois ou d'autres graines. Mais nous n'avons rien d'autre que du sel, de l'eau et de l'oseille. Avec une nourriture pareille il est impossible de vivre. Elle provoque l'enflure et l'homme meurt en peu de temps. Nous sommes arrivés à cet état que les jambes, les bras et le visage sont enflés.

Je m'adresse à toi, mon cher frère, en te priant de donner suite à notre demande, de nous aider pour l'amour de Dieu, de ne pas nous laisser mourir de faim. La mort par la faim est horrible. Chez nous, on enterre sans bière, car il n'y a personne pour les confectionner. On jette les cadavres directement dans la fosse. Il n'y a pas de service funèbre, peu de gens appellent le prêtre. Il est pénible de voir tout cela.

(Dilo, Lwow.)

**Lettre datée du 26 juin 1933, envoyée de la province de Kiew.**

Mon cher fils, es-tu encore vivant ou non? Notre existence est pénible; chez nous, on mange les gens et beaucoup de maisons sont vides car les habitants ont péri. Maintenant, ce sera le tour de tes parents. On traîne, tant mal que bien, pour arriver à la nouvelle récolte. Reviendras-tu jamais? Je suis déjà vieille et n'en peux plus! J'ai abandonné les terres à la ferme collective. Il ne me reste que la moitié du verger; j'ai été dessaisie de l'autre moitié et ce parce que je ne suis plus à même de la cultiver.

Les gens meurent comme des mouches; ils se nourrissent de feuilles et d'écorces. Moi-même, j'en mange déjà depuis deux hivers. Les gens meurent à la rue et sont enterrés sans prêtre, par cinq dans la même fosse.

Réponds-moi, je t'en prie, car notre correspondance ne sera peut-être plus de longue durée. Ecris-moi comment tu vis, s'il y a du pain par chez vous. Chez nous, 4 livres de pain coûtent 20 roubles. Il y a beaucoup de nouveau, mais tu le sais probablement. Dans notre village, il ne reste presque plus de cheptel et il est très rare de voir encore quelques vaches.

(Molwa, Varsovie.)

**Récit d'un témoin oculaire qui a quitté l'Ukraine (province de Kiew) le 28 juin 1933.**

La famine éclata et la population commença à périr après que les autorités eurent saisi toutes les céréales chez les paysans.

Dans la région de Kalyniwka, la famine a dévasté les localités suivantes: Zalyvantchyna, qui, en 1932, comptait 3.500 habitants, dont 2.000 sont morts maintenant; à Nemyrivtzi, 517 700 habitants il ne reste en vie que quatre ou cinq familles; à Koumanivka, de 3.000 habitants, il n'en reste que 1.900; à Mouchyntzi, de 1.800 habitants, il n'en reste que 1.300. Quant à la région de Kaziatyn, dans le bourg de Houbyntzi, où il se

trouvait l'année dernière 1.600 habitants, il n'en reste que 800 en vie. Sochansk avait 1.500 habitants, il n'en reste en vie que 800; Zozoulyntzi avait 2.800 habitants, il n'en reste que 2.320. La ferme collective de Zozoulyntzi a péri presque complètement, de sorte que sur 120 membres, il n'en reste en vie que 20. Dans le bourg de Samhorod, sur 3.000 habitants, 800 personnes sont mortes.

Parmi les victimes, les plus nombreuses sont les enfants en dessous de quatorze ans; les femmes résistent le mieux. Les autorités ne permettent pas d'enterrer les cadavres avant qu'ils ne commencent à se décomposer, sinon la population déterre ces cadavres pendant la nuit pour s'en nourrir. L'anthropophagie est répandue. Souvent les parents mangent leurs enfants qui sont morts de faim. Les autorités soviétiques fusillent sans jugement les individus convaincus d'anthropophagie, mais cela ne change rien, car la mort n'effraie plus personne et les gens sont abrutis à tel point qu'ils ne réagissent pas aux choses les plus horribles.

Les chiens, les chats, les volailles n'existent plus à la campagne, ils ont tous été mangés; il n'y a plus de moutons non plus et il reste peu de porcs. Les bêtes crevées sont tout de suite dévorées. Il ne reste plus qu'une vache pour cent de ce qu'il y avait avant la guerre. Dans ces conditions, on ne coupe pas les herbes (à quoi bon?) et les champs en friche (40 p.c. de la surface bonne à emblaver) sont pleins d'herbes folles hautes de 2 mètres. De même les routes sont envahies par les herbes, parce que peu de gens y passent. Il est dangereux de voyager seul ou à deux, car les cas de maraudage et d'assassinat sont fréquents.

La moisson s'annonçait bien, mais les résultats de la récolte étaient douteux, car les cultivateurs restés vivants n'avaient pas assez de force pour manier la faux et ramasser les céréales. Les champs de betteraves sont dans un état déplorable faute d'ouvriers pour les soigner, les paysans étant morts ou tombant d'inanition et ne pouvant pas travailler. **C'est la population ukrainienne qui meurt dans la plus grande proportion.** Le personnel de l'administration des bourgs et des exploitations collectives n'est point ukrainien, mais étranger. Ce sont, pour la plupart, des jeunes gens de 18 à 20 ans. Ils sont assurés d'avoir leur nourriture qu'ils achètent à prix très bas dans les magasins spéciaux. Ce ne sont que les employés supérieurs d'administration qui peuvent acheter dans les magasins spéciaux.

Des détachements de G.P.O.U. visitent périodiquement les campagnes et arrêtent de nombreux paysans qui sont ensuite déportés. Le sort des déportés est inconnu et ceux qui s'y intéressent sont également arrêtés. La prison de Vynnytziya abrite 22.000 personnes.

(Bulletin polono-ukrainien, n° 16, Varsovie.)

## II. Appel des Evêques de l'Eglise gréco-catholique ukrainienne.

A tous les Hommes de bonne volonté!

L'Ukraine est à l'agonie. La population meurt de faim. Basé sur l'injustice, la duperie, l'athéisme et la dépravation, le système barbare du capitalisme étatique a conduit ce pays, auparavant si riche, à une ruine complète.

Il y a trois ans, le Souverain Pontife a émis une protestation vigoureuse contre tout ce qui, dans le bolchévisme, est contraire à Dieu, au christianisme, à la nature humaine, avertissant le monde catholique des conséquences terribles de ces crimes. Nous nous joignons à cette protestation. Nous voyons aujourd'hui les conséquences des agissements des bolchéviks; la situation devient de jour en jour plus terrible. Les ennemis de Dieu et de l'humanité ont rejeté la religion, base de l'ordre social, supprimé la liberté, plus grand bien de l'homme, réduits à l'esclavage des agriculteurs qu'ils n'arrivent même pas à nourrir.

A la vue de ces crimes, la nature humaine se révolte. Nous sommes impuissants à apporter une aide matérielle quelconque à nos frères mourants. Nous faisons donc appel à nos fidèles pour que, par leurs prières, leurs sacrifices, leurs jeûnes, un deuil national, toutes les bonnes œuvres possibles, ils fléchissent la justice divine, puisque sur la terre nous n'avons aucun espoir d'obtenir l'aide humaine.

Devant le monde entier, nous protestons une fois de plus contre la persécution des faibles, des pauvres, des enfants, des infirmes, et nous citons les persécuteurs devant le Tribunal de Dieu.

Le sang des ouvriers imprégnant les terres noires de l'Ukraine, appelle la vengeance du Ciel; la voix des moissonneurs affamés s'est élevée jusqu'aux oreilles du Seigneur Tout-Puissant.

Nous supplions les chrétiens du monde entier, tous ceux qui croient en Dieu, particulièrement ouvriers et paysans et avant tout nos compatriotes, de se joindre à cette douloureuse protestation et de la faire connaître dans les contrées les plus reculées de l'univers. Nous supplions toutes les stations de T.S.F. de transmettre notre voix dans le monde entier.

Que cette voix parvienne jusqu'aux pauvres chaumières des paysans mourant de faim. Puissent-ils au moins savoir avant la mort atroce, parmi les souffrances de la famine, que leurs frères connaissent leur sort terrible, qu'ils compatissent à leurs souffrances et qu'ils prient pour eux.

Et vous, nos frères souffrants, affamés et agonisants, appelez-

en au Dieu charitable et à notre Sauveur Jésus-Christ. Acceptez vos souffrances en pénitence pour vos péchés, pour les péchés du peuple tout entier, et dites avec Jésus-Christ: « Que Votre volonté soit faite ». La mort acceptée chrétiennement, saint sacrifice uni au sacrifice de Jésus-Christ, vous apportera le Royaume de Dieu, et à tout notre peuple, la délivrance.

Notre espoir est en Dieu.

Donné à Léopol, le jour de la Sainte Olga, 24 juillet 1933.

André SZEPTYCKY, Métropolitte;  
Grégoire CHOMYSZYN, évêque de Stanislawiw;  
Josaphat KOCYLOWSKY, évêque de Peremyszl;  
Nykyta BUDKA, évêque de Pathara;  
Jean BUCZKO, évêque auxiliaire de Léopol;  
Grégoire LAKOTA, évêque auxiliaire de Peremyszl;  
Jean LATYSZEWSKY, évêque auxiliaire de Stanislawiw.

### III. Appel de S.E. le Cardinal-Archevêque Dr. T. Innitzer.

A l'heure où le monde civilisé se trouve devant une grave responsabilité, plus que jamais un impérieux devoir sollicite de l'opinion publique une action d'assistance. Aucun démenti ne peut cacher le fait que des centaines de milliers, voire même des millions de personnes ont péri par la faim en U.R.S.S. pendant ces derniers mois. Les centaines de lettres émouvantes venant des régions affamées de l'U.R.S.S., principalement de l'Ukraine et du Caucase du Nord, de même que les récits de témoins visuels dignes de foi, décrivent les détails terrifiants du drame qui se produit actuellement en U.R.S.S. J'attire ici l'attention spéciale sur l'appel du Métropolitte André Szeptycky et de l'Episcopat de Galicie où sont relatés d'une façon émouvante les supplices terrifiants subis par la population de l'Ukraine. De même, le témoin oculaire, l'Anglais Gareth Jones affirme que dans certaines régions de l'U.R.S.S. un quart de la population a péri par la faim. Le Secrétaire général du Congrès des Nationalités d'Europe, le D<sup>r</sup> Evald Ammende, a publié un mémorandum qui établit, en s'appuyant sur des informations authentiques provenant de divers milieux, de multiples nationalités composant l'U.R.S.S., que la famine épouvantable décime les Russes, les Ukrainiens et d'autres peuples de l'U.R.S.S. L'auteur formule la proposition de venir en aide à la population mourante de l'U.R.S.S.

Dès maintenant, il est évident que la situation très grave ne change point par suite de la nouvelle récolte. Afin de subvenir aux besoins des centres industriels, comme l'affirme sans ambages la presse soviétique, les paysans de l'Ukraine et du Caucase du Nord sont dépouillés des céréales nouvellement récoltées. Comme suite à ce fait, la situation catastrophique atteindra, au cours des prochains mois, son apogée et des milliers de personnes périront encore.

Continuer à se taire sur ce sujet, c'est aggraver la responsabilité déjà grande du monde civilisé par la mort en masse qui a lieu en U.R.S.S., c'est se rendre coupable du fait que, dans certaines parties du monde, le surplus des céréales et des autres produits alimentaires est détruit au moment où la population de l'U.R.S.S. périt par la famine, ce qui conduit aux assassinats d'enfants et à l'anthropophagie.

Au nom de la loi éternelle et de l'amour du prochain, j'élève ma voix devant le monde entier et spécialement devant les organisations mondiales qui servent la cause de l'humanité et de la justice. Avant qu'il ne soit trop tard, il faut entreprendre

de secourir des milliers d'êtres humains menacés de la famine en U.R.S.S. en plaçant cette œuvre au-dessus des divergences nationales et confessionnelles. Cet appel s'adresse de prime abord à la Croix-Rouge Internationale et ses sections dans divers pays. Il s'adresse également à toutes les autorités qui envisagent actuellement le développement des relations économiques avec l'U.R.S.S. Qu'elles prennent comme base des négociations les besoins des diverses parties de l'U.R.S.S. et imposent au gouvernement de l'U.R.S.S. une stipulation humanitaire qui garantirait la satisfaction des besoins vitaux de la population.

Dans le but de commencer une action de secours à Vienne, j'inviterai prochainement les représentants de divers groupes confessionnels à constituer le Comité d'assistance.

Avant qu'il ne soit trop tard, levez-vous pour une action commune et fraternelle. Dieu le veut!

(Signé) Cardinal-Archevêque,  
D<sup>r</sup> T. INNITZER.

Août 1933.

#### IV. Appel du "Comité Ukrainien Central de Secours pour l'Ukraine Soviétique".

(Lwow, l'Ukraine Occidentale.)

Ukrainiens! L'Ukraine, ce pays le plus fertile de l'Europe est aujourd'hui en proie à la famine et souffre une oppression intenable.

Les bolchévistes russes, après avoir défait par le fer et le feu l'Etat indépendant d'Ukraine, ont instauré sur nos terres leur dictature, appuyée par les baïonnettes, pour supplicier le peuple ukrainien. Ils mettent à mort ses meilleurs représentants, emprisonnent et déportent en masse de paisibles habitants, exterminent la population par la famine.

Ce que nous avançons ne sont point des bruits ni des potins, mais des faits bien établis. Le monde entier le sait maintenant. L'horrible réalité est relatée par les très nombreuses communications de nos frères restés dans le pays; la vérité atroce est confirmée par les récits des fuyards, qui se sont échappés de l'enfer bolchéviste. Ce ne sont que les communistes qui le nient. De toutes les lettres que nous recevons de là-bas, un cri de détresse se lève: « Au secours, nous périssons par la faim et la violence! »

Ukrainiens! Si loin que vous puissiez être de ce pays à la dérive, habitant la Galicie ou l'Amérique, la Volhynie, la Kholmitchyna ou l'Australie, la Boukovine et la Bessarabie ou la Chine, la Ruthénie Karpathienne ou l'Europe Occidentale, vous ne pouvez pas rester impassibles en voyant les malheurs et les grandes souffrances de vos frères affamés et torturés.

Vous devez élever la voix devant les oppresseurs et le monde entier. Vous devez faire l'impossible pour sauver la vie de 35 millions de vos frères. Vous devez faire face au péril qui menace l'existence nationale de notre peuple. En effet, les dictateurs moscovites bolchévistes tendent ouvertement à l'extermination de la population ukrainienne sous leur férule. Ils détruisent les richesses du pays ukrainien, ruinent l'économie nationale de l'Ukraine; par la collectivisation, ils ont désorganisé l'agriculture et ont provoqué une famine effrayante.

Les vastes et fertiles plaines de l'Ukraine sont à présent couvertes d'herbes folles et les cultivateurs affamés sont réduits au cannibalisme. L'anthropophagie dans un pays riche en blé et civilisé, voilà les conséquences du régime bolchéviste moscovite! Que l'homme, par la faim, dévore l'homme, c'est une horreur que notre pays n'a jamais connue et dont notre peuple, jusqu'ici, n'a jamais entendu parler.

Cette horreur n'a cependant pas arrêté les communistes russes et ne les a pas empêchés de faire main-mise sur la nouvelle récolte déjà si réduite en Ukraine. Les bolchévistes ont décidé

de déporter les céréales ukrainiennes au Nord, pour, en faisant mourir de faim les Ukrainiens, en pourvoir les centres industriels moscovites. Ils écrasent impitoyablement toute résistance opposée à leur action de dépouillement des habitants affamés, fusillent les opposants et imposent les responsabilités de toutes leurs difficultés au mouvement national ukrainien.

Les moscovites rouges se livrent actuellement aux persécutions politiques en Ukraine plus que le faisaient les tzars. Ils abolissent les derniers vestiges de l'autonomie de l'Ukraine soviétique, réduisant à néant le droit national et multipliant les restrictions pour les institutions culturelles ukrainiennes. Ils commettent, par la terreur, une violence inouïe et hideuse sur les nations réduites à l'impuissance par la famine et les supplices.

Ukrainiens! Les limites de votre patience sont dépassées. Vous ne pouvez plus vous taire. Partout où bat un cœur ukrainien, des protestations véhémentes s'élèvent contre les violences et les cruautés des communistes. Vous devez toucher les consciences humaines qui déjà s'émeuvent et agir sur les hommes qui se dressent pour les faire s'opposer aux horreurs et prêter assistance à notre peuple.

Les représentants mandatés du peuple ukrainien ainsi que les délégués de toutes les institutions centrales nationales à Lwow ont fondé un Comité de Secours à l'Ukraine affamée. Il fut créé des comités semblables dans tous les pays du monde. Il faut coordonner leur activité et réunir nos efforts pour soulager le sort de nos frères de l'Ukraine soviétique.

Ukrainiens! si dispersés que vous soyez, habitants de pays ukrainiens exilés à l'étranger, résidant en Europe ou Outremer, levez-vous d'un seul élan contre la violence. Faites appel à l'opinion publique mondiale contre les tortures infligées à l'Ukraine par les bolchévistes russes. Venez à l'aide de vos frères par tous les moyens dont vous disposez.

Le Comité publiera prochainement un plan d'une action de secours à poursuivre dans le pays et à l'étranger. Il compte sur l'appui général et généreux et, sûr de l'avoir, il appellera à collaborer avec lui les Ukrainiens qui commencent à souffrir avec leurs frères.

Et vous chers frères affamés et suppliciés, nos frères du Dniéper, du Kouban et du Don, nous vous attestons notre dévouement entier, notre admiration pour votre attitude ferme et courageuse dans des malheurs sans pareils. Soyez certains que, tôt ou tard, vos supplices et vos souffrances prendront fin et que le soleil de la liberté percera les lourds et sombres nuages du communisme qui pèsent sur l'Ukraine en ce moment.

Lwow, le 25 juillet 1933.

Pour les Sénateurs et Députés ukrainiens aux Parlements:  
D' D. LEVYTZKY et D. VELYKANOVYTCH.

(suivent les signatures des délégués de 34 institutions).  
Podvale 7/III Lwow, La Galicie (Pologne).

## V. Appel de la Fédération des Ukrainiens d'Amérique (U.S.A.).

... Comment se fait-il que l'Ukraine est en proie à la famine? Comment se peut-il que ce pays, connu depuis des siècles comme le plus fertile et le plus riche de tous les pays d'Europe, ce pays de Cocagne des anciens récits soit tombé dans une telle misère?

Les étrangers, quand ils parlent de cette famine, accentuent le fait que la disette dans l'Ukraine soviétique tient à la politique agraire des Soviets qui y a fait faillite et à la collectivisation qui y a échoué. C'est vrai, mais ce n'est pas tout, du moins en ce qui concerne l'Ukraine. Les gens ont faim aussi dans les pays moscovites, mais ils n'y meurent pas sur leurs terres pauvres et ingrates, dans de telles mesures qu'en Ukraine, où les habitants périssent de faim par milliers, sur leurs terres grasses et fertiles.

Cela arriva par le fait que la famine a d'autres causes que la faillite de la collectivisation. La famine est si meurtrière, surtout parce qu'elle est provoquée et attisée par Moscou délibérément afin d'exterminer de cette façon la population de l'Ukraine. La famine n'est qu'un moyen de lutte poursuivi par Moscou contre l'Ukraine qui veut se détacher de Moscou. C'est un des procédés le plus barbare des moscovites, qui cherchent à écraser le mouvement national ukrainien en faveur de l'indépendance de notre pays.

L'évidence est faite sur la réalité des choses, même pour les communistes ukrainiens. De sorte que ceux qui ont mis leur confiance en la victoire du communisme et ont servi Moscou en espérant améliorer le sort de l'Ukraine par leur union avec le prolétariat moscovite, n'ont autre chose à faire qu'à se suicider.

La mort de Khwylowy et de Skrypnyk est un geste de désespoir de ceux qui attendaient de Moscou le concours économique, intellectuel et politique pour l'Ukraine. Elle est aussi un geste de protestation de la part de ceux qui se taisaient quand Moscou écrasait les soi-disant contre-révolutionnaires en Ukraine et mettait à mort par milliers les patriotes ukrainiens qui luttaient pour l'indépendance de leur pays. Elle est l'expiation pour ceux qui, suivant l'ordre de Moscou, envoyaient par milliers des fils de l'Ukraine au Nord aux travaux forcés où ils périssaient comme ont péri nos ancêtres, les Cosaques, en construisant Saint-Petersbourg.

Par leur mort volontaire, ces communistes ukrainiens éminents ont voulu racheter devant le peuple ukrainien leurs fautes, leurs erreurs et en même temps protester contre la condamna-

tion à mort de l'Ukraine, condamnation prononcée par Moscou qui organise la famine.

Pour toutes ces raisons, en faisant la collecte au profit des victimes des inondations en Ukraine Occidentale et en ne perdant jamais de vue d'autres pays ukrainiens actuellement sous l'occupation étrangère, nous devons nous dresser avant tout pour défendre l'Ukraine contre les Soviets.

Tâchons d'attirer l'attention du gouvernement et des organisations humanitaires de l'Amérique sur l'Ukraine mourant de faim. Que toutes nos communautés adressent à la Croix Rouge américaine des motions demandant l'organisation de l'assistance pour l'Ukraine affamée.

La reconnaissance des Soviets étant envisagée en Amérique, demandons, en notre qualité de citoyens américains, que le gouvernement de Washington, avant de résoudre cette question, envoie chez les Soviets une mission qui ferait une enquête sur la politique des Soviets envers les pays qui font partie de l'U.R.S.S.

Exigeons tout spécialement une enquête au sujet de la politique de Moscou vis-à-vis de l'Ukraine, partie importante de l'U.R.S.S., pays le plus riche de l'Europe où, suivant les bolchévistes eux-mêmes, il n'y a ni sécheresse, ni troubles mais où cependant sévit une telle famine que les hommes dévorent les hommes.

Pour le Comité Exécutif de la Fédération des Ukrainiens  
en Amérique :

O. REVYUK, Président.      D<sup>r</sup> L. MYCHOUHA, Secrétaire.

12 septembre 1933.  
New-York, U.S.A.

## VI. Lettre des socialistes ukrainiens adressée aux Partis socialistes et aux Organisations ouvrières de tous les pays.

Camarades,

Les graves événements d'Ukraine ont déjà dû attirer votre attention. Il s'agit notamment de la famine qui y sévit, de la mort de Khwylowy, le plus grand écrivain de l'Ukraine soviétique, de Skrypnyk, commissaire de l'instruction publique de ce pays, tous deux suicidés. Nous soussignés estimons de notre devoir de vous donner l'explication de ces graves faits. Le voici :

En 1919, le pouvoir communiste de Moscou conquiert l'Ukraine à main armée. Usant ensuite des moyens d'une terreur sanglante il a renversé la République démocratique d'Ukraine, ainsi que toutes ses institutions populaires, il a supprimé également toutes les organisations politiques ou professionnelles des travailleurs ukrainiens. A ces organisations il a substitué les Commissariats moscovites. En fait l'Ukraine est redevenue une colonie de Moscou et un territoire d'expériences soviétiques, prétendues expérimentations socialistes, mais qui, en réalité, n'ont rien de commun avec le socialisme.

Et maintenant, après quatorze ans de cette dictature sanglante, les paysans et les ouvriers ukrainiens meurent de faim dans leur pays si fertile. Il nous parvient de tous les points du pays des nouvelles terribles relatant la fréquence des cas de cannibalisme. L'Ukraine est en proie à la même catastrophe qu'en 1921-22 et c'est après quatorze ans de dictature soviétique et de duperies lui promettant une ère nouvelle de paix et de prospérité. Nous tenons à affirmer ici que la cause unique de cette famine est le pillage organisé de l'Ukraine par la dictature soviétique qui considère ce pays comme une colonie moscovite. Elle exporte annuellement du pays des millions de tonnes de blé qui servent soit à nourrir la population de la Russie centrale, soit à l'exportation, commerce qui procure au gouvernement l'argent qui lui manque.

Le pouvoir soviétique fait tout son possible pour cacher aux étrangers la famine qui dépeuple l'Ukraine, afin d'avoir la possibilité de continuer sa politique d'exploitation de ce pays déjà ruiné. Mais ce n'est pas tout et nous sommes les témoins impuissants d'une incroyable terreur politique. L'indépendance de l'Ukraine n'existe plus que sur le papier. Plusieurs ministères autonomes ont été définitivement supprimés et les fonctionnaires

ukrainiens, même communistes, sont remplacés par des Russes. La résistance du peuple ukrainien est étouffée sous des mesures extraordinaires allant jusqu'à la dévastation de provinces entières, par les transports en masse de leur population aux bords de l'Océan Glacial. Le mécontentement des membres notoires du parti communiste ukrainien a été réprimé avec la même rigueur. Des centaines d'entre eux sont arrêtés et beaucoup fusillés. Voilà les raisons qui ont poussé au suicide le commissaire Skrypnyk et l'écrivain Khwyliowy. Ils se sont tués pour protester contre l'agression impérialiste de Moscou qui a sapé arbitrairement toutes les bases de la Constitution de l'U.R.S.S.

Nous socialistes ukrainiens, protestons devant le monde civilisé contre cette suppression barbare de tout un peuple travailleur par la dictature soviétique. Nous protestons contre la terreur régnant en Ukraine et nous appelons tous nos camarades à protester avec nous.

Pour le Parti social-démocrate ukrainien :

P. FEDENKO.

I. MAZEPA.

## VII. Motion votée au IX<sup>e</sup> Congrès des Nationalités d'Europe, réuni à Berne les 16 et 18 septembre 1933.

Attendu qu'une famine effrayante et catastrophique sévit dans l'Union soviétique parmi les personnes de toutes les confessions et de toutes les nationalités, dans les diverses régions de cet Etat et surtout en Ukraine, les groupements nationaux réunis en Congrès des Nationalités d'Europe et particulièrement ceux d'entre eux dont les compatriotes résident dans l'Union soviétique, expriment leur reconnaissance et leur sympathie à tous ceux qui, comme S.E. le Cardinal-Archevêque de Vienne et comme les Eglises évangéliques ainsi que les Eglises gréco-catholiques, organisées en une œuvre ecclésiastique d'assistance, ont fait, ces derniers jours, un appel en faveur de l'aide interconfessionnelle et internationale à prêter aux habitants qui périssent dans les pays susmentionnés.

Ils sont d'avis que, eu égard à l'accroissement du danger de la famine à prévoir pour l'hiver prochain, l'opinion publique du monde entier doit considérer comme un devoir moral élémentaire de soutenir cette action d'assistance. Ils approuvent les propositions pratiques au sujet de cette question, contenues dans le Mémorial du Secrétaire Général du Congrès des Nationalités et affirment que les milieux du Congrès des Nationalités d'Europe feront tout ce qui est en leur pouvoir pour appuyer, de leur côté, l'œuvre de secours.

## VIII. Lettre adressée à M. le Président du Conseil de la Société des Nations par les représentants du Comité Ukrainien Central de Secours.

Genève, le 25 septembre 1933.

Son Excellence Monsieur le Ministre Mowinckel,  
Président du Conseil de la Société des Nations.

Excellence !

Les représentants soussignés du Comité Ukrainien Central de secours pour l'Ukraine Soviétique s'adressent à vous en vous priant ardemment de bien vouloir porter la question de la famine qui sévit dans l'Ukraine Soviétique devant le forum de la Société des Nations et d'amener la Société des Nations à organiser une action internationale en faveur de la population ukrainienne qui meurt de faim.

Les faits de famine sont incontestables, malgré les efforts déployés par le Gouvernement des Soviets de voiler la vérité et de nier l'existence de cette véritable catastrophe causée par la famine. Ce fait est attesté par des milliers de lettres que nous recevons de nos compatriotes d'au-delà de la frontière soviétique, par des dépositions de centaines de réfugiés ukrainiens dressées en procès-verbaux, par des dépositions de personnages neutres, surtout de journalistes étrangers, qui réussirent, malgré la défense des autorités soviétiques à visiter le territoire ukrainien ravagé par la famine.

Des noms aussi connus et respectés que celui de S.E. M. le Cardinal Innitzer à Vienne et les noms des évêques ukrainiens gréco-catholiques avec S. E. le Métropolitain André Szeptytzky en tête sont là pour affirmer que cette famine catastrophale, sans pareille dans l'histoire, est vraiment un péril.

Nous n'avons pas l'intention de compliquer une action internationale par des considérations politiques et nous ne parlerons pas des raisons qui ont amené cette effroyable catastrophe dans l'Ukraine; ces raisons sont connues du monde entier. Ce n'est pas un secret pour personne que l'Ukraine, pays doté par la nature de grandes richesses, a été poussée dans ce malheur par la politique économique néfaste des Soviets. Laissant de côté les considérations d'économie politique de cet anéantissement de l'Ukraine, nous en appelons à la Société des Nations pour qu'elle vienne en aide aux affamés, car ceci est une affaire de solidarité humaine.

Nous avons pleine confiance en la Société des Nations, qui a

déjà accordé, au cours des années précédentes, son aide dans des cas pareils, qu'elle organisera une action pour venir en aide à la population malheureuse, triomphera de tous les obstacles et amènera le gouvernement des Soviets à admettre une action internationale.

Les Ukrainiens de l'Ouest, qui se trouvent en dehors du territoire de la République des Soviets, ainsi que des Ukrainiens citoyens canadiens et citoyens des Etats-Unis d'Amérique sont prêts de mettre à la disposition de leurs frères affamés du grain et toute autre nourriture, si la Société des Nations rend possible le transport jusqu'à l'Ukraine soviétique et la distribution sous contrôle international.

Les soussignés sont venus à Genève comme des envoyés du Comité Ukrainien Central de secours pour l'Ukraine soviétique, comité organisé dans la capitale de l'Ukraine Occidentale à Léopol (Lwow), pour faire en son nom toutes démarches nécessaires auprès de la Société des Nations.

Le Comité est composé des représentants parlementaires pour l'Ukraine Occidentale au Parlement polonais, de 36 organisations centrales culturelles, économiques et humanitaires ukrainiennes, parmi lesquelles se trouvent les organisations des émigrés de l'Ukraine soviétique. Le Comité ukrainien de secours pour les parties roumaines de l'Ukraine, avec siège à Czerniwoi (Cernauti), travaille en contact étroit avec nous, de même que tous les autres comités qui se trouvent dans différentes parties de l'Europe et de l'Amérique.

Pour le Comité Ukrainien Central de secours pour l'Ukraine soviétique :

La Députée, M. Milena RUDNYCKA, Présidente, remplaçante,  
du Comité Central.

Le Député Zenon PELENSKY, Secrétaire du Comité Central.

Adresse :

Comité Ukrainien Central de secours, Podwale 7, Lwow.

IX. Lettre adressée à M. le Président du Conseil  
de la Société des Nations par le Comité de Liaison  
des Organisations féminines internationales.

Honorary Secretary: Miss Elsie M. Zimmern, 26, Eccleston  
Street, London, S.W. I.

ORGANISATIONS MEMBRES:

World's Women's Christian Temperance Union.  
International Council of Women.  
World's Young Women's Christian Association.  
International Alliance of Women for Suffrage and Equal  
Citizenship.  
Women's International League for Peace and Freedom.  
World Union of Women for International Concord.  
International Federation of University Women.  
Equal Rights International.  
International Federation of Women Magistrates, Barristers  
and other Branches of the Legal Profession.  
St. Joans Social and Political Alliance.

Le 26 septembre 1933.

A Son Excellence Monsieur Joh. L. Mowinkel,

Président du Conseil  
Société des Nations.  
Excellence,

Au nom du Comité ci-dessus des Organisations féminines in-  
ternationale, puis-je vous demander de vouloir bien signaler à  
l'attention du Conseil de la S.d.N. les conditions désespérées  
dans lesquelles se trouve la population affamée de l'Ukraine  
Soviétique?

A maintes reprises, la Société des Nations a rendu d'inappré-  
ciables services à la cause de l'humanité et nous supplions Votre  
Excellence, en sa qualité de Président, de soumettre au Conseil  
le besoin d'une action de la Société des Nations, sous quelque  
forme qu'elle le juge préférable.

Le Comité fut unanime à prendre la décision de vous adresser  
cet appel.

J'annexe à la présente certaines notes sur la situation.  
Au nom du Comité, j'ai l'honneur d'être

Votre dévouée  
Miss Corbett Ashby,  
Présidente  
des Organisations  
LAWSEC.

X. Mémoire présenté aux gouvernements  
de divers pays par la Fédération Européenne  
des Ukrainiens à l'étranger.

La République Soviétique de l'Ukraine, vaste de 452.000 kilo-  
mètres carrés et peuplée, avant l'année 1933, de 31 millions  
d'habitants, ainsi que le Caucase du Nord, d'une étendue sensi-  
blement identique et peuplée principalement d'Ukrainiens, sont  
en proie à une misère sans pareille, occasionnée par la famine,  
les épidémies et les massacres.

Durant l'hiver et le printemps passés, la population de ces  
grandes régions agricoles, presque complètement privée de l'ali-  
mentation ordinaire, a dû se nourrir d'écorces et d'herbes, de  
rats et de chiens, d'où une mortalité énorme, de nombreux cas  
de folie et d'anthropophagie, et un état d'inanition générale. Les  
affamés et les malades n'étant secourus par personne, les cada-  
vres jonchent les rues des bourgs et des villes; des villages en-  
tiers se vident par suite de la mort et de l'exode en masse.

Au printemps 1933, le pays, jadis riche et prospère, se présen-  
tait comme un énorme campement, où la population, fuyant la  
mort et cherchant de la nourriture, se mouvait constamment en  
se heurtant aux frontières fermées par ordre des autorités sovié-  
tiques. La situation n'a pas changé sensiblement, même après  
la moisson de l'été dernier.

Le gouvernement de Moscou a pris toutes les mesures pour  
cacher la vérité, et a interdit, même aux correspondants des  
journaux étrangers, de visiter les régions frappées par la famine.  
Toutefois, par de nombreuses lettres privées, publiées dans la  
presse ukrainienne paraissant hors de l'U.R.S.S., ainsi que grâce  
aux étrangers dignes de foi qui ont pénétré dans le pays, la  
vérité a percé. D'après les témoignages des uns et des autres,  
il faut croire qu'un très grand nombre de personnes, qui se chif-  
fre à quelques millions, a péri par la famine, au cours de ces  
derniers mois, dans les pays ukrainiens.

En présence d'un pareil fait, inimaginable dans notre siècle,  
l'opinion publique mondiale, consternée au premier abord, com-  
mence à s'émuouvoir et cherche à venir au secours des malheu-  
reux. Des voix autorisées s'élèvent pour parler de la solidarité  
humaine et de ses obligations morales. Une action internatio-  
nale s'organise pour sauver un peuple menacé dans son exis-  
tence physique.

Cette famine qui règne en Ukraine pose devant le monde un  
problème qui, par ses tenants et ses aboutissants, dépasse singu-  
lièrement la simple question d'humanité et a une portée géné-  
rale autrement grande.

Il est à noter que la famine n'a pour cause ni les intempéries, ni les mauvaises récoltes. L'Ukraine, « ce grenier de l'Europe », produit toujours des céréales et d'autres produits alimentaires en quantité plus que suffisante pour nourrir sa population. Mais, depuis des années, ses produits sont, en grande partie, ou gaspillés et détruits sans profit pour personne, ou exportés à l'étranger, de sorte qu'il ne reste plus, à la population, de quoi se nourrir. C'est le régime communiste, instauré en Ukraine par le bolchévisme moscovite; ce sont les autorités soviétiques, par la désorganisation de l'économie agricole, par la collectivisation forcée des fermes et l'accaparement des fruits du labeur ukrainien; c'est l'Etat soviétique, en mal de devises étrangères, qui, arrachant aux affamés les céréales jusqu'aux dernières graines, pour les jeter sur le marché international, sont les vrais responsables de la situation catastrophique de l'Ukraine.

Le peuple ukrainien est foncièrement opposé au régime communiste conçu et pratiqué en Moscovie. De plus, il aspire à la séparation d'avec la Russie et à l'organisation d'un Etat national indépendant.

Dès le début de l'invasion de l'Ukraine par les bolchévistes, les dirigeants de Moscou ont dû faire face à l'opposition des habitants. Pour s'assurer la possession du pays et de ses ressources, ils ont, durant des années, combattu les tendances et aspirations des Ukrainiens, d'abord en poursuivant une guerre régulière, ensuite en étouffant les soulèvements spontanés de la population, en fusillant les masses désarmées, et en déportant par milliers les paisibles habitants.

En dépit de tout, l'Ukraine a résisté. Pour briser cette résistance, les Soviets ont décidé d'instituer le contrôle absolu des ressources économiques du pays et décrété la collectivisation des fermes, et ce d'autant plus rigoureusement que les produits de l'Ukraine étaient destinés à être exportés à l'étranger. Cette corrélation entre la politique des Soviets et leurs mesures économiques en Ukraine a été reconnue par l'envoyé spécial de Staline, Postycheff, chargé, au début de 1933, de mater les Ukrainiens.

Toute résistance à cette politique et à ces mesures, venant même du milieu communiste, est brisée sans pitié; ainsi, plusieurs Ukrainiens, membres du parti communiste, et des commissaires du peuple (Poloz, Laptchynsky, Javorsky, Levytzky, Voloboujew, Choumsky, Maxymovitch, Khwylowy, Skrypnyk) furent destitués, condamnés, déportés, fusillés, ou se suicidèrent.

Le caractère national de cette lutte poursuivie par les bolchéviks en Ukraine, tendant à l'extermination des Ukrainiens par la famine, fut relevé par plusieurs observateurs étrangers. Ce sont les conditions de cette lutte atroce et sans merci qui expliquent les mesures économiques absurdes, menaçant l'existence même du pouvoir soviétique.

Déjà en 1921-1922, Trotsky avait, de propos délibéré, provoqué la famine en Ukraine pour venir à bout des Ukrainiens qui défendaient l'indépendance politique de leur pays. De nos jours, dans le même but, la collectivisation frappe en Ukraine 80 p.c., alors qu'en Moscovie elle n'atteint guère que 40 p.c. des exploitations agricoles. Ainsi s'explique que la famine est circonscrite aux régions ukrainiennes, les plus grandes productrices de blé, alors que la Moscovie, suivant de nombreuses attestations, ne connaît qu'une pénurie de vivres, et non la famine. Les Soviets, qui disposent d'immenses stocks de blé, ne les livrent pas aux affamés de l'Ukraine; ils les emploient pour nourrir les régions lointaines. Tout cela montre à l'évidence qu'on se trouve en présence d'un plan raisonné, visant au dépeuplement du pays et à sa colonisation par la population moscovite plus docile et plus acquise au communisme. C'est dans ce but, d'ailleurs, qu'une commission spéciale a été constituée à Moscou, sous la présidence de Mouraloff.

A notre sens, les événements tragiques, dont l'Ukraine est le théâtre, comportent trois questions devant lesquelles le monde civilisé ne peut rester indifférent.

Au point de vue économique et social, les Soviets menacent de dévaster le pays le plus fertile de l'Europe et d'exterminer le peuple le plus apte à la culture, pour procéder à une redistribution de la population par la suite. Si monstrueux et insensé que puisse paraître ce plan, les artisans des bouleversements universels n'en seront point impressionnés et pour le réaliser, ne s'arrêteront guère devant les procédés les plus inhumains.

Au point de vue politique, la ruine ou, du moins, l'affaiblissement de l'Ukraine par les Russes supprimerait la barrière naturelle élevée, depuis des siècles, entre l'Europe Occidentale et la Moscovie, barrière constituée par le groupe ethnique ukrainien apparenté à l'Europe par sa mentalité et ses traditions. La civilisation et la sécurité des nations occidentales pourraient en pâtir.

Enfin, au point de vue moral, l'opinion publique et les dirigeants responsables des nations civilisées ne sauraient admettre que les Soviets suppriment toute une nation. Les protestations vigoureuses et les démarches diplomatiques provoquées jadis par le massacre des populations chrétiennes dans les Balkans, à l'époque de Gladstone, la vague de protestation soulevée de nos jours par la persécution de telle ou telle minorité ethnique, permettent de l'espérer.

Du reste, l'existence de la S.D.N. chargée entr'autres de la défense des droits des peuples et de la justice à leur rendre, est un gage que le monde civilisé ne restera pas longtemps sourd et muet devant le plus abominable crime politique que les annales des temps modernes aient enregistré.

Il est de notre devoir d'attirer l'attention des milieux internationaux responsables sur l'extrême urgence des mesures à prendre à l'endroit de l'Ukraine soviétique, et de sa population

affamée. A notre sens, l'intervention des puissances morales et politiques, pour qu'elle ne soit pas tardive, devrait se produire sans délai, près du gouvernement central de l'U.R.S.S.

a) par une représentation, collective ou séparée, en vue de faire immédiatement cesser les pratiques économiques et politiques aboutissant en fait à l'extermination de la population ukrainienne qui se trouve actuellement sous l'autorité soviétique;

b) en demandant aux Soviets l'autorisation officielle et effective, pour les missions et les organisations étrangères qui voudront secourir les affamés et les malades, d'entrer en U.R.S.S., d'y transporter les vivres et les médicaments et d'y travailler librement;

c) en subordonnant toutes relations avec le gouvernement de l'U.R.S.S. à l'exécution des deux conditions ci-dessus, et en s'abstenant de faire le commerce des produits alimentaires avec les Soviets, au moins aussi longtemps que la famine existera dans les pays englobés dans l'Union soviétique.

Il y a lieu de tenir compte que la nouvelle récolte ne supprimera pas l'extrême détresse des pays ukrainiens. Suivant les avis d'informateurs dignes de foi, l'hiver prochain sera, pour l'Ukraine, aussi meurtrier que le précédent, la population se trouvant extrêmement affaiblie et l'organisation soviétique, complètement désordonnée, n'ayant pas permis de faire la moisson d'une façon satisfaisante. Par ailleurs, l'espace emblavé est, pour les mêmes raisons, en diminution constante et il faudra des années avant que l'économie agricole de l'Ukraine soit remise en état.

La modification de l'attitude de Moscou envers l'Ukraine serait le prodrome nécessaire de toute action en faveur de la population mourante. On ne peut guère l'espérer des bolchévistes sans une pression ferme et décidée venant de l'extérieur. Une telle pression, à un moment où les Soviets cherchent à renouer des relations normales avec l'Europe et l'Amérique, où ils signent avec empressement des pactes de non-agression, paraîtrait venir à son heure et être de quelque efficacité. Dans les circonstances actuelles, entretenir avec eux des rapports amicaux, sans poser les conditions mentionnées ci-dessus (a et b) équivaldrait à les confirmer dans leur attitude et à les aider à porter le coup de grâce à l'Ukraine.

Dm. ANDRIEWSKY,  
Secrétaire général.

N. HRAB,  
Secrétaire.

Septembre 1933.  
Rue Kindermans, 18, Bruxelles.

## Table de matières

---

Aperçu général sur la famine . . . . .	5
Lettres d'affamés et dépositions de témoins . . . . .	33
Appel des Evêques ukrainiens . . . . .	37
Appel de S.E. le Cardinal T. Innitzer . . . . .	39
Appel du Comité Ukrainien Central de Secours. . . . .	41
Appel de la Fédération des Ukrainiens d'Amérique . . . . .	43
Lettre des Socialistes ukrainiens aux Parti socialiste et Organisations ouvrières . . . . .	45
Motion votée au IX <sup>e</sup> Congrès des Nationalités . . . . .	47
Lettre à M. le Président du Conseil de la S.D.N. des Re- présentants du Comité Ukrainien Central . . . . .	48
Lettre à M. le Président du Conseil de la S.D.N. du Co- mité de Liaison des Organisations féminines interna- tionales. . . . .	50
Mémemorandum de la Fédération Européenne des Ukrai- niens à l'étranger . . . . .	51

---

Published by La Ty-  
Typographie Franco-Caucasienne, Paris, (France) 7  
1933 (?)

# La Famine en Ukraine

La famine qui dévaste actuellement l'Ukraine avec une virulence qui dépasse les plus mauvais jours de 1921 ne saurait être expliquée par d'autres causes que celle de l'occupation de ce pays, l'un des plus fertiles du monde, par la puissance soviétique. Des différents témoignages jusqu'à présent établis, des recherches faites quant à la situation, il ressort trop clairement qu'il s'agit d'une famine en tous points organisée, et pour ainsi dire commandée, constituant un châtement imposé à des populations rebelles, coupables de « déviations nationalistes », et de plus en plus réfractaires au communisme.

Lentement, mais étendant peu à peu son étude du fléau dans une sûre progression, la presse européenne a commencé à s'émouvoir d'un état de choses qui dure en fait depuis février dernier, et menace, avec les mois qui suivront, de prendre une acuité nouvelle. Etude insuffisante encore, mais d'après laquelle il est possible de faire saisir à l'opinion mondiale le véritable, l'essentiel aspect d'une situation qu'on pourrait qualifier de « honte du XX<sup>e</sup> siècle ».

Nous donnons ci-dessous un aperçu de cette presse européenne, parmi laquelle, par la sûreté de son information, la générosité de son initiative, la presse suisse tient une place tout à fait à part.

Contraints de nous limiter par suite de l'espace dont nous disposons, nous ne reproduisons, ici, que quelques coupures d'articles importants publiés au cours du mois d'août dans la grande presse.

En France, le *Matin* (29 et 30 août) prêta le premier et généreusement ses pages à la détresse des populations de l'Ukraine; c'est donc à lui qu'incombe l'honneur d'avoir ouvert les yeux des Français sur un état de choses qui ne pouvait demeurer plus longtemps ignoré. Les articles parus alors, dûs à la plume de Mlle Suzanne Bertillon qui, depuis son voyage en U.R.S.S., s'est consacrée à la noble tâche de démasquer les Soviets et de défendre la cause des nationalités prisonnières de l'Union Soviétique, eurent un grand retentissement et furent reproduits largement par la presse française et étrangère. Parlant de l'Ukraine, dans un de ses articles, elle peint l'actuelle situation de cette nation en ces termes :

« Elle est sous la souveraineté exclusive de Moscou et contre sa volonté sous le régime communiste.

« C'est d'ailleurs pour réduire à néant tous les éléments irrédentistes que le gouvernement soviétique a organisé systématiquement l'effroyable famine qui sévit actuellement dans l'espoir de détruire définitivement tout un peuple qui n'a eu d'autre tort que d'aspirer à la liberté.

« La famine est cantonnée en Ukraine et dans le Caucase du Nord; dans les autres parties de l'U.R.S.S., la population est rationnée mais peut se nourrir. »

Mlle Bertillon reproduit ensuite le très intéressant témoignage d'une paysanne américaine d'origine ukrainienne, de retour après un voyage en son pays natal, témoignage qui, outre l'intérêt de sincérité dégagé

présente celui d'être sans doute le dernier qu'on ait pu recueillir, puisque désormais, l'accès de l'Ukraine est interdit aux étrangers, en particulier aux journalistes. En voici les principaux passages :

« Nous quittâmes Kiev pour les villages des environs où nous avions  
» laissé de la famille. Quelle ne fut pas notre surprise de voir à la  
» place des villages riants et coquets que nous avions autrefois quitté.  
» des ruines lugubres, pas une fleur, des palissades arrachées, des arbres  
» sans feuilles, un silence désespéré, plus de chiens aboyants, plus  
» de basses-cours, une atmosphère de mort. Comme nous arrivions à  
» notre village natal, le cœur oppressé, nous descendîmes du train et  
» vîmes venir à nous la population. Les gens paraissaient énormes :  
» « Eh bien! pensai-je, on nous a trompé, ces gens sont très gras, donc  
» très bien nourris », mais, comme ils s'approchaient, nous aperçûmes  
» alors que cet embonpoint était dû à l'enflure des membres. Ils  
» étaient, en outre, couverts de plaies suppurantes et dégageaient une  
» odeur effrayante de pourriture; à la place des vêtements ils étaient  
» couverts de guenilles.

...« Je demandai alors s'il y avait une épidémie pour que tout le  
» monde soit couvert d'abcès et tellement enflé. Chacun redoutait de  
» me répondre, car on est terriblement espionné, toute délation véri-  
» fiée est récompensée d'un peu de nourriture — et que ne ferait-on  
» pas pour recevoir un morceau de pain ! — bref, j'appris que, poussé  
» par la faim, afin d'avoir quelque chose dans l'estomac, on mangeait  
» les feuilles des arbres, on grattait les troncs pour manger l'écorce,  
» on essayait de faire avec de la sciure et des mauvaises herbes, un  
» agglomérat qu'on mangeait : que tout le monde allait mourir et que  
» pourtant les récoltes étaient belles, mais qu'on ne pouvait y tou-  
» cher car elles étaient gardées par des sentinelles juchés sur des  
» guérites et ayant mission de fusiller tous ceux qui s'approchaient des  
» champs.

» Je quittai ce village maudit pour la campagne de Podolie où  
» vivaient ma mère et mes frères, à Pysarivka. Je trouvai là-bas la même  
» désolation, ma maison vide. Je demandai alors si mes parents avaient  
» déménagé.

» — Non, ils sont morts...

» — Mais c'est impossible : j'ai encore reçu une lettre il y a un  
» mois.

» — Ils sont morts depuis, ils sont morts de faim. Nous allons tous  
» mourir. Dans ce village de 800 habitants, 150 déjà sont morts depuis  
» le printemps dernier, alors que pendant la guerre 7 des nôtres seule-  
» ment ont été tués. Il n'y a eu que deux naissances cette année dont  
» un enfant mort-né. Ah! si seulement on pouvait venir à notre aide !

» — Mais n'y a-t-il pas une autorité à qui vous puissiez faire appel?

» — Personne. Ce sont les autorités elles-mêmes qui sont les plus  
» acharnées à nous détruire. On veut nous faire périr, c'est une famine  
» organisée. La moisson n'a jamais été aussi belle, mais il nous est  
» interdit d'y toucher. Si nous sommes surpris coupant quelques épis  
» c'est la geôle ou la fusillade, et dans la geôle, au bout de trois semai-  
» nes, on meurt d'inanition.

» J'ouvris alors mes paquets de farine et de harengs, ils se jettèrent  
» dessus, prenant la nourriture à pleines mains, l'avalant aussi vite

» que possible. C'était un spectacle effrayant de voir ces malheureux se  
» gaver de la sorte.

» — Arrêtez, leur dis-je, vous allez vous étouffer, vous n'êtes plus  
» habitués à manger autant à la fois; faites cuire la farine.

» — Non, non, nous voulons manger. Ah! avoir de la nourriture  
» dans l'estomac! Laissez-nous manger. Vous ne savez pas ce que c'est!

» Hélas, deux d'entre eux devaient mourir dans la nuit. Leur esto-  
» mac n'était plus habitué à digérer...

» Je me fis conduire alors à quelques verstes du village, chez  
» des amis qui vivaient encore. Il était tard quand j'arrivai chez eux et  
» quand la nuit fut venue, ils me supplièrent de rester chez eux.

» — Il es! trop dangereux de sortir maintenant, vous risquez d'être  
» assassiné : pour manger, il n'est pas de crime que les gens ne  
» commettent.

» Je ne pus dormir parce qu'à chaque instant les enfants se réveil-  
» laient en pleurant « hliba, hliba, holodni (1) » criaient-ils en pleurant.

» Les parents les faisaient taire, mais, deux minutes après, le  
» chœur recommençait.

» — Est-il vrai, demandai-je à leurs parents, que la misère est telle  
» qu'il y ait des cas d'anthropophagie ?

» — C'est pourquoi nous n'avons pas voulu que vous sortiez ce  
» soir. Les gens qui s'aventurent à cette heure risquent d'être assassinés  
» pour servir de pâture à ces malheureux. Quand les gens meurent,  
» on les enterre sans cercueil. On jette sur leurs cadavres quelques  
» pelletées de terre et la nuit, on va les déterrer. Les Kripak du village  
» de Tchahiv ont achevés leurs deux enfants et les ont ensuite mangé.  
» Quelques jours après, ayant appris qu'un enfant venait de mourir  
» ils l'ont déterré.

» Dans un village aux environs d'Odessa, une femme de Kiev était  
» allée voir son filleul, enfant de sept ans. Lorsqu'elle entra dans la  
» maison elle vit les deux parents affalés sur leurs chaises, la regardant  
» d'un air hébété.

» — Où est mon filleul?

» Pas de réponse. Après une longue hésitation, ils la conduisirent  
» vers le garde-manger, et là, dans une terrine, elle vit des quartiers  
» de viande salée... Ah! qui nous viendra en aide, qui nous délivrera!  
» qu'avons-nous fait pour souffrir de la sorte. »

Mlle Bertillon termine son article en mentionnant les initiatives  
déjà prises en vue d'une action de secours : le memorandum du doc-  
teur Ewald Ammende et l'appel du cardinal Innitzer, archevêque de  
Vienne.

Nous reproduisons ici un passage de cet appel qui a fait le tour de  
la presse mondiale et qui, il faut l'espérer, ne restera pas sans écho :

« Dans plusieurs mois, la catastrophe atteindra son point culminant  
et des millions de vies humaines seront sacrifiées. Continuer à se taire,  
dans ces conditions, serait rendre le monde civilisé mille fois plus  
responsable de la mortalité en masse qui décime la Russie, partager  
l'opprobre d'un temps qui voit des parties entières du monde étouffant  
sous la surabondance des céréales et autres produits alimentaires au

(1) Du pain, du pain, nous avons faim.

moment même où les populations de l'U.R.S.S. sont en proie à la famine et de ses conséquences : infanticide et cannibalisme. Au nom des lois éternelles de l'humanité et de la charité chrétienne, nous élevons notre voix en nous adressant à toutes les organisations et milieux du monde entier, qui se réclament des principes humanitaires et de la justice, afin qu'ils entreprennent, avant qu'il ne soit trop tard, une action de secours internationales et interconfessionnelle. »

Voici comment la *Neue Zürcher Zeitung*, toujours admirablement documentée sur les questions de l'Est européen et ayant publié de nombreux articles sympathisants, tout en restant impartiale, sur l'Ukraine, présente le mémorandum susmentionné du secrétaire général des congrès européens des nationalités :

« Le Dr Ewald Ammende a entrepris une large action internationale de secours pour les régions éprouvées par la famine de l'U.R.S.S., dans l'esprit de l'« action Nansen » de 1921. Ses relations très étendues avec les populations non-russes (Allemands, Ukrainiens, Blanc-Ruthènes, etc.) habitant l'Union Soviétique et les nombreux témoignages par lui recueillis des affamés qui, malgré la frontière sévèrement gardée du côté russe, fuient en nombre toujours croissant, en Finlande, Roumanie, Pologne, Esthonie et Lettonie, complètent le tableau qui se dessine avec une effrayante précision d'après les rapports des observateurs étrangers. Le projet du Dr Ammende éveille des pensées pénibles sur la situation politique et économique mondiale et l'argumentation de l'auteur du projet mérite une attention sérieuse. »

De ce mémorandum, très long et qui épuise la matière, nous détachons une phrase impressionnante :

« Le plus tragique de la situation actuelle est le fait que l'hiver prochain, indubitablement va commencer la seconde période de la mortalité en masse. »

D'autres voix en France s'élevèrent pour éclairer l'opinion publique sur les événements tragiques en Ukraine.

Le *Petit Marseillais* du 30 août publie un article fort intéressant de M. Robert de Beauplan, dont voici un passage :

« L'opinion publique s'est émue des révélations faites sur l'effroyable famine qui ravage actuellement l'Ukraine, où des villages entiers disparaissent, tous leurs habitants étant morts de faim. Cette famine, toutefois, est due en grande partie à la volonté des Soviétiques, qui cherchent par ce moyen à punir l'Ukraine de sa longue résistance nationale. L'histoire de l'Ukraine et de la terreur rouge qui y sévit est une des plus lamentables de l'après-guerre... »

M. Emile Buré dont l'indépendance d'idées, reflétée dans l'organe qu'il dirige et qui compte parmi les plus importants dans l'orientation politique du moment, ouvrit à son tour les colonnes de l'*Ordre* publiant (le 10 et le 13 septembre) deux articles où M. Charles de Peyret-Chappuis donne la touche finale à ce tableau impressionnant avec une vigueur et une conviction qui confèrent une valeur particulière à son étude dénotant une connaissance réelle et approfondie de la question. Nous en extrayons les passages suivants :

« Un Polonais établi en Ukraine, ancien gérant d'un kolkhoz, homme estimé, connu, vient, avec l'autorisation du gouvernement soviétique, de gagner, le 31 juillet dernier, la Pologne, où sont établis ses enfants.

- 22 -

Il nous livre une statistique concernant le mouvement de population des principaux villages de son district. Elle n'est pas sans intérêt, comme on en pourra juger.

« Arrondissement de Kalinowka).

« *Villages* : Zaliwanszczyzna, 1932, 3.500 habitants; 1933, 1.500 habitants. Niemerzynce, 1932, 700 habitants ; 1933, 4 ou 5 familles. Kumanowka, 1932, 3.000 habitants; 1933, 4 ou 5 familles. Monczynce, 1932, 1.800 habitants ; 1933, 1.300 habitants.

« Arrondissement de Koziatyn).

« *Villages* : Hubince, 1932, 600 habitants; 1933, 110 habitants. Soszarisk, 1932, 1.500 habitants ; 1933, 800 habitants. Zazulince, 1932, 2.800 habitants ; 1933, 2.320 habitants.

« Ce n'est là qu'un exemple entre mille, peut-être point même le plus terrible, le plus marquant. La bourgade de Somhorodek avait 3.000 habitants en 1932 : elle en possède aujourd'hui deux cents. Les hommes meurent en certaines localités dans la proportion de 80 pour cent : ces cadavres, les autorités n'autorisent leur ensevelissement qu'après décomposition totale, de crainte que les gens ne les déterrent aussi pour s'en nourrir. L'interview de Martha Stebalo, cette paysanne d'origine ukrainienne, revenant en son pays après vingt ans d'absence (*Matin*, 29 août 1933), nous peint la situation sous des traits tels que trop de gens, insuffisamment renseignés, par l'ignorance, veulerie, ont crié à l'in vraisemblance. In vraisemblance, hélas ! d'une sinistre, palpable vérité. « Le sang des ouvriers imprégnant les terres noires de l'Ukraine, appelle la vengeance du ciel, est-il dit dans l'appel de l'Evêque grec-catholique ukrainien; la voix des moissonneurs affamés s'est élevée jusqu'aux oreilles du Seigneur tout puissant. » Il faut qu'elle s'élève aussi jusqu'aux oreilles de ceux qui, sur cette terre, ne veulent point entendre, rien comprendre, s'enfoncent, en dépit de tout événement, au sein des plus meurtrières illusions.

Devant une telle catastrophe, on se demande avec effroi, inquiétude, comment un gouvernement a pu laisser les choses en venir là. Rapprochant l'actuel fléau de certaines déclarations faites au nom d'une puissance voisine, au sujet d'une éventuelle colonisation de l'Ukraine, se souvenant du sentiment nationaliste toujours vivace en ce pays, il est à craindre que certains motifs de politique inhumaine et condamnable, aient conduit les moscovitaires à se croiser les bras, à laisser faire, peut-être même à favoriser sous-main. Indépendamment de l'horreur d'une telle conduite, comment n'en point sentir la maladresse ? Trop tard, les Soviets se sont aperçus des conséquences de la situation. Bien que sans armes, voyant par conséquent ses efforts d'avance voués à l'insuccès, poussée par ce désespoir qui refuse de peser, d'envisager toute chose de sang-froid, la population, un peu partout, se révolte. Chaque jour, éclatent insurrections partielles, soulèvements contre les exactions communistes. Des combats véritables eurent lieu près de Kiev, 10.000 paysans affamés s'étant dirigés sur la ville pour piller les magasins de vivres. A Kharkov, la situation est aussi menaçante; les ouvriers assiègent fabriques, entrepôts. *D'après le Svenska Tidende, dans la seule province de Kiev, les insurgés sont au nombre de 500.000, les lignes de chemins de fer ayant dû être occupées par les troupes rouges.*

« Le temps n'est plus, malheureusement, où une insurrection de bandes braves et armées de faux pouvait un instant balancer la puissance de troupes organisées. Nous ne sommes plus aux époques héroïques de l'insurrection polonaise de 1830: un siècle s'est écoulé, apportant à l'homme — plus clair d'une civilisation dont il est fier — de nouveaux et plus invincibles moyens de destruction. Que peut le courage désespéré des paysans ukrainiens contre l'aviation de l'« Ossoaviachim », ses gaz asphyxiants, les régiments réguliers venus de Moscou? Le sacrifice de ces malheureux n'a d'autre sens que celui d'une protestation dernière, élevée contre la plus insupportable des tyrannies; il ne faut point que l'indifférence du monde le rende entièrement vain, qu'à leurs souffrances matérielles s'ajoute l'intime conviction qu'ils demeurent solitaires et ignorés, que l'opinion publique se désintéresse de leur sort. »

Le *Journal de Genève* qui a toujours pris la défense des grandes causes humanitaires et spécialement celle des nationalités opprimées en U.R.S.S., a publié plusieurs articles très documentés sur la situation terrible en Ukraine. Nous reproduisons ici un passage très clairvoyant de l'article signé P.-E. B. et, paru à la date du 26 août :

...« Moscou voulait surtout gagner les intellectuels. Mais les concessions faites à la langue ne l'étaient pas à la liberté de pensée. Sur ce point comme sur celui de la liberté, l'« intelligentsia » ne transigea pas. Devant les pires dangers, elle ne faiblit point, et c'est là l'un des plus nobles titres de gloire de l'Ukraine. Les Soviets les abattirent sans merci. Le procès monstre de Kharkov, précédé de plusieurs autres, déféra aux assises 45 intellectuels accusés d'avoir créé une « association pour la libération de l'Ukraine » et comploté la séparation d'avec l'Union Soviétique...

« ...En un seul mois, celui de février, le tribunal de Kharkow prononça 1.500 condamnations à mort... L'Ukraine, cependant, était loin d'avoir achevé l'ascension de son calvaire... La collectivisation des campagnes en U.R.S.S., décrétée au moment où fut mis en application le plan quinquennal, fut un coup droit à l'économie et à la nationalité ukrainienne... Cette grève agricole se produisit sur tout le territoire de l'U.R.S.S., mais nulle part elle ne prit comme en Ukraine les proportions d'une lutte nationale. Staline ne s'y trompa point. Les Soviets se trouvaient menacés dans leurs œuvres vives, au moment même où ils avaient le plus besoin de claironner au dehors le succès de leur plan. *Ils frappèrent donc l'Ukraine sans pitié...* Le régime soviétique ne s'appuie plus en Ukraine que sur le Guépéou et les baïonnettes. Les communistes eux-mêmes se sont tournés contre lui. Cette situation est critique pour Moscou, au moment où la famine décime l'empire de la frontière roumaine à l'Oural et au Caucase. Que la révolte éclate et se partage, l'armée dispersée sur une immense étendue, risque d'être exterminée par petits paquets dans une guérilla féroce... *L'Ukraine reste, en cet été 1933, l'été de la famine, le point névralgique de l'Europe Orientale.* Autour d'elle se nouent des intrigues politiques et des calculs savants, tandis que par centaines de milliers ses paysans affamés meurent sur la terre grasse. Et plein d'inquiétude, Staline remet à l'un des chefs du Guépéou, Akouloff, des pouvoirs discrétionnaires. A nouveau la terreur rouge déferle sur l'Ukraine. »

Le même journal publie, le 8 septembre, l'information suivante qui jette une nouvelle lumière sur les circonstances tragiques dans les pays

non-russes de l'Union Soviétique et qui devrait attirer l'attention des dirigeants de la politique internationale :

« Colonisation russe en Ukraine orientale. »

« Le correspondant du *Times* à Riga attire l'attention du public sur les mesures soviétiques connues sous le nom de « Plan de colonisation et d'établissement ». Le comité central exécutif de l'U.R.S.S. vient de créer un comité spécial chargé d'appliquer ce plan sous la direction de M. Muraloff, ancien commandant rouge du district militaire de Moscou. Ce plan a pour but d'absorber les paysans réfractaires au régime de la communisation. Depuis la fin de 1932, — écrit le *Times* — ce plan a été mis à l'essai dans le Caucase du Nord. La loi martiale fut proclamée et *visa à la destruction des communautés cosaques* (surtout ukrainiennes). La population de villages entiers fut chassée de chez elle et transportée dans les parties éloignées de la Sibérie, tandis que des paysans venus d'autres parties de la Russie venaient prendre sa place. Ces opérations furent exécutées sur une vaste échelle. Pendant des mois, les troupes chargèrent des trains entiers de fermiers cosaques, quelques uns avec leurs familles, dans des wagon à bestiaux, et ces gens, vêtus légèrement, furent expédiés vers des destinations inconnues. Dans certains villages, les soldats enlevèrent tous les hommes, laissant les femmes et les enfants jusqu'à ce que des paysans immigrés viennent peupler les kolkhoz. Ailleurs, les maisons furent simplement brûlées et les fuyards fusillés. La plus grande partie des cosaques de Kouban fut ainsi « physiquement détruite », pour employer l'expression soviétique. (On se souvient qu'en novembre 1932, un district du Kouban s'étant révolté, l'insurrection fut noyée dans le sang. Les troupes soviétiques ne firent aucun quartier. Hommes femmes et enfants furent massacrés; 15.000 personnes périrent. *Red*). Bien que les récoltes de 1932 aient été officiellement reconnues comme étant dangereusement inférieures au Plan (quinquennal), les surfaces ensemencées cette année sont encore inférieures. Le gouvernement a cependant déclaré que l'expérience avait réussi politiquement. Les koulaks de ces régions continuent à être déportés dans le nord. Un grand nombre a été transporté à Dmitroff, à 40 milles de Moscou, afin d'y construire la plus récente des œuvres de l'Ogrou, un canal reliant Moscou à la Volga. M. Maxime Gorki s'est récemment rendu dans la région afin de prononcer un grand discours à l'occasion de l'inauguration des travaux. »

La *Liberté* de Fribourg du 28 août, expose la situation en Ukraine avec beaucoup de clairvoyance :

...« On peut se demander quelles sont aujourd'hui les mesures d'ordre pratique qu'a prises le gouvernement pour remédier aux grosses difficultés économiques de l'heure présente. Chose étrange, ces mesures ne sont plus de l'ordre économique. Toutes les réformes envisagées depuis le début de l'année par Staline et un état-major affolé relèvent de l'ordre politique ou plus exactement policier et terroriste. Le système d'espionnage, de délation et d'oppression, qui a fait jusqu'ici ses preuves dans les villes, va être introduit à la campagne sur une échelle inconnue auparavant et sous forme de création de « sections politiques », auxquelles incombera la tâche de contrôler et de diriger tout ce qui se fait dans les régions soumises à leur activité. Or, psychologiquement parlant, cette innovation paraît être impair de la part des Soviets. Les chefs des « sections politiques », pour la plupart des cita-

dins considérés par les agriculteurs comme des intrus, sont en même temps des incompetents pour la tâche qui leur a été confiée. Fréquents sont les conflits poussés à l'extrême entre eux et les communistes locaux acquis à certaines revendications. Ces derniers, instruits par l'expérience des mois précédents, ne peuvent que s'opposer sous main aux livraisons exagérées des récoltes ordonnées par le gouvernement central, si nécessaires cependant à l'alimentation des producteurs eux-mêmes. La presse soviétique s'est fait l'écho de ces graves dissentiments qui vont causer un tort considérable à la « campagne du blé » organisée par le gouvernement. Le but essentiel de cette campagne homicide n'est-il pas, en effet, de priver au plus vite et aussi complètement que possible des « kolkhoses » de la presque totalité de leur récolte, pour assurer le ravitaillement des grands centres, des fonctionnaires et de l'armée rouge? Actuellement, la Russie présente un singulier spectacle, celui d'un *gouvernement en guerre avec ceux qui ont produit le grain à la sueur de leur front*. Au beau milieu des champs sont édifiées des tourelles d'observation, garnies de troupes et même de mitrailleuses pour empêcher le paysan de toucher à la récolte qu'il vient de produire. Toute cette mobilisation, accompagnée de troupes de cavalerie et même d'avions, est dirigée contre les coupeurs d'épis pour les empêcher de s'appropriier leur bien, cet acte étant puni des peines les plus sévères. La population, après avoir cruellement souffert de la récente famine et prévoyant le retour de ce tragique fléau, conduit en ce moment une lutte acharnée contre un gouvernement pour lequel la victoire est une question de vie ou de mort. Jusqu'ici, les moyens terroristes appliqués par lui ont réussi, mais, par ailleurs, le sabotage par la population rurale des réquisitions de blé a atteint un degré précédemment inconnu, cela de l'aveu même de la presse soviétique. »

La presse belge (la *Province de Namur*, la *Gazette de Bruxelles*, le *Matin* (Anvers), la *Province Belge*, la *Libra*, etc., etc...) a ouvert largement ses colonnes aux informations sur la famine en Ukraine et sur ses causes. Faute de place, nous ne pouvons citer ici de nombreux articles très documentés, en particulier ceux de M. Yerdal et de M. Soulié qui méritent une attention spéciale.

Des journaux français (le *Temps*, le *Journal du Commerce*, le *Républicain Orléanais et du Centre*, la *Dépêche de Toulouse*, etc...), anglais (le *Morning Post*, le *Manchester Guardian*, le *Daily Telegraph*), autrichiens (la *Reichspost*, le *Neues Wiener Journal*), polonais (le *Czas*, l'*Illustrowany Kurier Codzienny*, l'*A.B.C.*), allemands (*Berliner Borsen Courier*, *Germania*, *Hamburger Nachrichten*, *Hamburger Fremdenblatt*), hollandais (*Telegraf*, *Neuwe Rotterdamsche Courant*), italiens (*Osservatore Romano*, la *Stampa di Torino*), suisse (le *Courrier de Genève*, la *Gazette de Lausanne*, *Neue Zürcher Zeitung*, *Basler Nachrichten*, *Basler Volksblatt*, *Neue Basler Zeitung*, *Rorschacher Zeitung*, etc..., etc) et autres ont consacré des notices et des articles à la situation tragique de l'Ukraine en détresse, qu'il nous est impossible de reproduire ici mais qui leur ont valu une reconnaissance émue de la part de tous les Ukrainiens.

O.L.T.-K.

4321 -92-

Représentant  
de la République Démocratique Ukrainienne  
auprès de la Société des Nations

-----

Genève, le 26 septembre 1933

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur d'attirer tout particulièrement l'attention de Votre Excellence sur la terrible famine qui sévit en Ukraine:

Des centaines de mille, des millions d'hommes, femmes et enfants souffrent atrocement de la disette et meurent en quantités. La dépopulation menace notre riche pays, car des villages entiers sont abandonnés par leurs habitants -morts ou partis à la recherche du pain.

De nombreux témoignages appartenant aux Ukrainiens comme aux étrangers (voir annexe N.1) donnent de terribles détails de cette catastrophe sans pareille.

Cet état de notre pays est d'autant plus paradoxal, que les récoltes de 1932 et 1933 sont relativement bonnes et absolument suffisantes pour nourrir la population. Dans cette note nous évitons les problèmes politiques que nous avons traités dans notre récent mémoire, présenté à Londres à S.E. le très honorable Ramsay MacDonald, président de la conférence économique (annexe N.2). Mais nous sommes obligés de signaler ici que la famine en Ukraine est due d'une part à la collectivisation de l'agriculture introduite de force par les autorités soviétiques et surtout au stockage du blé. Les céréales enlevées en Ukraine sont destinées au ravitaillement de l'armée soviétique, de la Moscovie et surtout à l'exportation.

Si les années 1932 et surtout 1933 furent aussi pénibles et tragiques pour l'Ukraine, les pronostics pour l'hiver et le printemps de l'année 1934 sont encore plus sombres.

Voilà pourquoi nous adressons par l'intermédiaire de Votre Excellence un ardent appel à la Société des Nations et au monde civilisé en les priant de venir en aide au peuple ukrainien.

A Son Excellence  
Monsieur le Président de la  
XIVe Assemblée de la Société des Nations.

Nous prions donc Votre Excellence:

1. d'envisager les mesures susceptibles d'empêcher l'exportation de blé de l'U.R.S.S. en réalité de l'Ukraine;
2. d'organiser une commission d'enquête, qui pourrait établir sur place l'étendue du désastre;
3. organiser un secours international aux affamés de l'Ukraine.

Nous espérons que la Société des Nations ne pourra passer outre notre demande, et que le monde civilisé entendra l'appel du gouvernement de la République Démocratique Ukrainienne se trouvant en exil.

Tous les Ukrainiens dont plusieurs millions se trouvent dispersés dans le monde entier nous soutiendront comme un seul homme dans cette démarche qui est dictée par une angoisse terrible pour le sort d'un grand peuple se trouvant en détresse.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma très haute considération.

Signé: A.CHOULGUINE.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

p. 94

- Vassil BARKA, **Le Prince Jaune**, Gallimard, 1981.
- Victor KRAVCHENKO, **J'ai Choisi la Liberté !** La vie publique et privée d'un haut fonctionnaire soviétique, Self, 1947. Page 132 à 187.
- Guillaume MALAURIE, **L'Affaire Kravchenko**, Robert Laffont, 1982. Page 70 à 76, 79 et 80.
- Alexandre SOLJENITSYNE, **L'Archipel du Goulag**, tome III, Le Seuil, 1976. Page 27.
- Nikita KHROUCHTCHEV, **Souvenirs**, Robert Laffont, 1971. Page 83 et 84.
- Piotr GRIGORENKO, **Mémoires**, Presses de la Renaissance, 1980. Page 138 à 141.
- Arthur KOESTLER, **La Quête de l'Absolu**, Calmann-Lévy, 1981. Page 90 à 94, 101 et 102.
- **Ethnocide des Ukrainiens en URSS**, PIUF, 1978.
- P. F. de VILLEMAREST, **Les Pourvoyeurs du Goulag**, Ferni, Genève, 1978. Page 26 à 34.

011331

\* \*  
\*

011331

0133

Journaux d'époque.

\* \*  
\*

Possibilité de consulter des documents sur ce sujet à la **Bibliothèque Ukrainienne Symon Petlura à Paris**. 6, rue de Palestine, 75019 PARIS, tél. : 202 29 56. Ainsi qu'à la PIUF [**Première Imprimerie Ukrainienne en France**]. 3, rue du Sabot, 75006 PARIS, tél. : 548 09 05.

\* \*  
\*

CE DOCUMENT EST UNE REALISATION  
DU CLUB DES AMIS DE L'UKRAINE

PARIS, 1983

